

L'HÔTÂ

«La maison, le foyer» en patois

L'HÔTÂ N° 41 – 2017
ISSN 2296-0856

ASPRUJ

*Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Case postale 2017, 2800 Delémont 2*

*L'Hôtâ est remis sans supplément à chaque membre qui s'acquitte de sa cotisation.
Prix du numéro : Fr. 30.-*

*La responsabilité des articles incombe aux auteurs.
Mise en page par Michaël Veya, NO PIXEL, Delémont
Impression par Pressor, Delémont.*



Loge des Franches-Montagnes, ancienne ferme des Affolter (Photo N. Gogniat)

COMITÉ DE L'ASPRUJ

Présidence : poste à pourvoir

Vice-présidence:

Toufiq Ismail-Meyer
Rue du Temple 75
2800 Delémont
032 423 16 32 / 076 421 16 23
ismail@tois.ch

Secrétariat et trésorerie :

Mary-Lise Montini
Rue du Midi 27
2740 Moutier
032 423 24 16
mary-lise.montini@bluewin.ch

Secrétariat des assemblées :

Myriam Theurillat
Rte de Porrentruy 2
2800 Delémont
032 422 95 93
myriam.theurillat@bluewin.ch

Membres :

Jean-Jacques a Marca
La Tuilerie 5
2950 Courgenay
032 471 21 08 / 079 344 71 11
jcrac@bluewin.ch

André Bron
Rue des Sports 2
2800 Delémont
032 426 68 64
andrebron@bluewin.ch

Charles Cattin
Les Oeuches 3
2826 Corban
032 438 87 81
ch.cattin@bluewin.ch

Pierre-Alain Girard
Neuf Clos 14
2733 Pontenet
p-alain.girard@bluewin.ch

Georges Daucourt
Rue du Haut-Fourneau 35
2800 Delémont
032 422 73 89 / 079 731 06 46
gdaucourt@gmx.ch

Roger Vorpe
Vérificateur comptes
Rue du Collège 6
2605 Sonceboz
032 489 30 57

Michel Froidevaux
Vérificateur comptes
Rue des Prés 19
2350 Saignelégier
032 951 17 19

Fiduciaire Henz et Schaffner comptabilité
Rue Briscol 20
2853 Courfaivre
032 426 81 88
info@fidhesc.ch

Membres du comité rédactionnel de L'Hôtâ :

Isabelle Lecomte
Rue de la Préfecture 7
2800 Delémont
isabelle.lecomte@hispeed.ch

Hélène Boegli-Robert, Movelier
Bernard Chapuis, Porrentruy
Jean-Louis Merçay, Porrentruy

L'ASPRUJ est membre fondateur de :

- Musée rural des Genevez
- Association pour la sauvegarde de la Baroche
- Association pour la sauvegarde des murs en pierres sèches (ASMPs)



Kuntch, ferme de Pleujouse. (Photographie d'Adrien Barakat, 2017.)

SOMMAIRE

Éditorial

Isabelle Lecomte 7

Architecture

Une rénovation douce à Pleujouse 10

Pierre Grimm, Isabelle Lecomte

La ferme de l'Envers de Sonvilier 22

Une rénovation en deux temps

Henri et Paule Schneider

Arts moderne et contemporain

Lucienne Lanaz 35

Dire « non » pour mieux dire « oui »

Isabelle Lecomte

Regula Hauser 47

De Zurich à Cornol, en passant par Courgenay

Isabelle Lecomte

Patois

Lettres galantes 55

Bernard Chapuis

Patrimoine

La verrerie de Moutier 60

Hélène Boegli

Les Cloches de Saint-Pierre 68

Bernard Chapuis

Inventaire des loges à bétail des Franches-Montagnes 74

Nicolas Gogniat

Portrait

Vincent Hammel 91

L'écologie des choses, porteuses de mémoire

Jean-Louis Merçay

Tendre chenapan du Vallon 110

Une enfance à Cormoret avant 1900

Jean-Louis Merçay

Hommage à Yves Gigon 124

Pierre Grimm

J. Bassegoda

COMMERCE

Gros-Detail

Figure 1 Delémont, fresque publicitaire pour le commerce J. Bassegoda à Delémont

Nous sommes heureux de vous livrer ce 41^e numéro de *L'Hôtâ*. Un numéro qui allie tradition (fermes jurassiennes, loges des Franches-montagnes ou conte en patois) et modernité (verrerie de Moutier et céramique contemporaine).

S'il existe un patrimoine bâti digne d'être mis à l'honneur, l'action humaine l'est tout autant. C'est pour cela que deux amoureux du patrimoine jurassien sont mis à l'honneur : la cinéaste Lucienne Lanaz et le collectionneur Vincent Hammel. Tandis que le Cormoret de la fin du XIX^e siècle (re)prend vie dans les yeux d'un tendre chenapan.

Le comité rédactionnel de *L'Hôtâ* tient à remercier toutes les bonnes volontés qui se sont généreusement mises au service de cet ouvrage.

Les murs de Delémont

Depuis sa création, le contenu de *L'Hôtâ* a évolué. Le patrimoine rural - au cœur des préoccupations de l'AS-PRUJ - a dû progressivement faire de la place au patrimoine citadin. Ce glissement s'est fait, entre autres, par l'absence d'auteurs provenant du monde rural et par la très grande richesse des grandes-petites-villes du Jura. Dans les villes que sont Delémont, Moutier et Porrentruy, le patrimoine mérite lui aussi d'être préservé. Je pense ainsi à cette magnifique fresque publicitaire, réalisée dans le plus pur style Art nouveau (fig. 1), sur le mur de l'Espagne en Vieille Ville de Delémont et qui s'efface chaque jour un peu plus. Je pense également à ces tags et graffitis semés sur des murs privés, sans portée esthétique ni politique et qui se révèlent être un manque de respect du patrimoine bâti (fig. 2).



Figure 2 Delémont, quartier de Montcroix, graffiti inacceptable. (Photo I. Lecomte, mai 2017)

Une voix se retire

Lors de l'Assemblée générale de mars 2017, Pierre Grimm a présenté sa démission : il quitte non seulement la présidence de l'ASPRUJ mais remet également les deux mandats qui en découlent : le fait d'être membre du comité de l'ASPRUJ et celui d'être membre du comité rédactionnel de *L'Hôtâ*.

Cette démission laisse un grand vide, marqué par l'absence - temporaire, nous l'espérons - de la relève.

Ainsi donc, une voix en faveur de la protection du patrimoine se met en sourdine. Une voix décidée, ferme, rugueuse parfois, mais toujours portée par cette émotion d'avoir contribué à la naissance du canton du Jura.

Membre de l'ASPRUJ depuis sa création, Pierre Grimm aura été son président durant douze années (2005-2017). Qu'il soit chaleureusement remercié de son implication. L'engagement est certainement la valeur qui définit au mieux son action durant toutes ces années au service de l'ASPRUJ. De façon générale (depuis sa période Béliet au sauvetage du Temps des Cerises) et en particulier au sein de l'ASPRUJ, nous avons pu compter sur son désir de voir le patrimoine jurassien rester une priorité aux yeux du monde politique.

Journées européennes du patrimoine

Le samedi 9 septembre 2017, environ deux cents personnes sont venues visiter une maison paysanne, située à St-Brais (fig. 5), dans le cadre des Journées européennes du patrimoine. Grâce à sa « belle chambre » aux boiseries ciselées et peintes parfaitement conservées, cette maison datée de 1768 constitue l'un des joyaux du patrimoine rural jurassien. L'article de Pierre Grimm paru dans *L'Hôtâ* N°35 et les explications fournies par Isabelle Roland ont permis aux membres du Comité de l'ASPRUJ d'offrir la visite guidée la plus complète possible. Celle-ci fut accompagnée d'une dégustation de Tête de Moine, de pains frais et de *totchés* cuits le jour même dans le four à pain (fig.4).

L'ASPRUJ souhaite vivement remercier M. et Mme Patrick Girardin, les actuels propriétaires du lieu de l'avoir mis à disposition et d'avoir généreusement offert le bois nécessaire à l'alimentation du four. L'ASPRUJ remercie également le Parc du Doubs qui a apporté son aide à l'organisation de l'événement. Que Mme Yolande Lachat de Corban qui a préparé le pain de campagne et l'appareil nécessaire pour les *totchés* et que M. Noël Lachat de Soulce qui s'est chargé d'entretenir la bonne température du four à pain soient également assurés de notre gratitude.



Figure 3 Pierre Grimm lors de la course d'automne à Bâle. (Photo I. Lecomte, 2013)



Figure 4 Préparation des *totchés* dans la cuisine de la ferme Queloz, 9 septembre 2017.



Figure 5 Visite guidée de la « belle chambre » aux visiteurs de la JEP.

Course d'automne 2017

Le 23 septembre 2017, l'ASPRUJ organisait sa traditionnelle course d'automne à La Chaux-de-Fonds. Le matin était consacré à la visite de la Ferme des Brandt tandis que l'après-midi fut dédié à la (re)découverte du style art nouveau (dit « sapin »). Par touches, La Chaux-de-Fonds nous a livré ses mosaïques, ses verres colorés, ses bétons coulés, ses bas-reliefs en laiton repoussé, tous témoins d'un savoir-faire et d'un goût aujourd'hui protégé par l'UNESCO.



Figure 6 Course d'automne 2017 de l'ASPRUJ : apéro à la Ferme des Brandt.

RÉNOVATION DOUCE D'UNE FERME À PLEUJOUSE

Jamais article sur la rénovation d'une ancienne ferme ajoulote n'aura demandé si peu de mots. En effet, le cahier des charges brille par sa simplicité : *respecter au plus près l'âme et le caractère original de la ferme.*

Historique

1848 : comme la date de construction n'est pas connue, il faut attendre les plans cadastraux de 1848, qui situent la ferme parmi les autres bâtiments bordant le côté gauche (en montant) de la rue Clos vers Croix. À noter : le rajout situé au nord-est de la ferme (fig. 16 et 17) y est déjà mentionné.

2010 : décès d'Alice Gindrat, fille cadette d'Alcide et Marie Gindrat, derniers exploitants agricoles de la ferme.

2013 : Thierry Boillat et Laure Nusbaumer acquièrent la ferme et le verger attenant.

2014-2016 : le bâtiment est rénové sous la conduite du bureau d'architecture Comamala Ismail Architectes à Delémont.

Typologie

Il s'agit d'une maison paysanne dite *concentrée*¹ ou *maison-bloc*, ce qui signifie que les locaux d'exploitation (ici, la grange et l'étable) sont accolés au logement. L'ensemble forme un seul bâtiment, sous un même toit.

Ce dernier, à deux pans, est asymétrique, seul le pan arrière s'approche du sol.

La façade principale, donnant sur la rue présente un devant-huis² ouvert (fig. 1 et 2).

Spécificité

La façade de cette ferme présente deux caractéristiques qui lui donnent une identité particulière : les chaînes d'angles qui encadrent la partie habitée de la ferme et les portes dans le devant-huis, l'une menant à la cuisine et l'autre, à la grange.

Rénover en douceur

Le souhait des propriétaires était clair : respecter la structure et l'intégrité du bâtiment.

La charpente de la maison était en bon état - toutefois quelques pièces pourries ont dû être remplacées, ainsi que le lattage, les tuiles et des parties de façade en lambrissage de bois. Des tuiles à emboîtement du type Jura ont été utilisées. Ce type de tuiles a été fabriqué dans la région depuis la fin du XIX^e siècle.³

Le projet consistait principalement dans l'assainissement de la structure. Les transformations proprement dites pourraient se résumer ainsi : le réaménagement de la cuisine ; l'aménagement d'une salle WC/douche dans l'ancienne cave ; le rajout d'une chambre à coucher et d'une salle de bain à l'étage au-dessus de la cuisine et la cave ; la réfection complète de l'escalier et l'aménagement d'une pièce multifonctionnelle avec vue sur la grange y compris le rajout de trois fenêtres de toiture.

¹ Isabelle Roland, *Les maisons rurales du canton du Jura*, Société suisse des traditions populaires, et D+P Sa, Delémont, 2012, p. 120. La ferme est reproduite en p. 329, fig. 7.13.

² Concernant la typologie du devant-huis :

Gilbert Lovis, *Que deviennent les anciennes fermes du Jura*, Société jurassienne d'Émulation, 1978.

Jeanne Bueche, *La ferme jurassienne : le devant-huis*, dans *L'Hôtâ* N°12, 1988, p. 35-39.

³ Lire *Tuilerie* dans *L'Hôtâ* N°37, 2013.



Figure 1 La ferme avant rénovation, façade principale, s'ouvrant sur rue pentue. (Photographie Thierry Boillat, 2013)



Figure 2 La ferme après rénovation, façade sud-est. (Photographie : Adrien Barakat, Lausanne, 2017)

Situation

Grâce à son petit castel érigé vers 1100 sur un éperon rocheux, le village de Pleujouse est relativement bien documenté. Le site *swisscastles*⁴ fournit plusieurs vues aériennes où notre ferme est visible. Ce même site déroule la chronologie du château. On y apprend qu'en 1677, l'abbé de Lucelle demanda à l'évêque l'autorisation d'employer des pierres du donjon qui menaçait de s'écrouler afin de reconstruire son abbaye, gravement endommagée par la guerre de Trente ans (1618-1648). Il est plausible que les premières habitations aient profité de ce matériau « gratuit » et « local ». L'absence de plans cadastraux ne permet pas de valider cette hypothèse.

Il faut attendre le XIX^e siècle pour se représenter l'historique de la configuration des lieux. Dans l'ouvrage d'Isabelle Roland, une carte non datée (mais probablement dessinée en 1848) montre clairement « le noyau primitif de la localité » s'enroulant autour de la colline du château⁵. Noyau primitif qui ressemble à s'y méprendre à celui d'aujourd'hui (fig.3).

⁴ Photographies aériennes, 2000 et 2011. www.swisscastles.ch/aviation/jura/pleujouse.html

⁵ Isabelle Roland, op. cit., p. 99, Fig.3.36.

Un plan cadastral de la même époque est consultable aux Archives cantonales jurassiennes :

363 Pleujouse 1848.A2

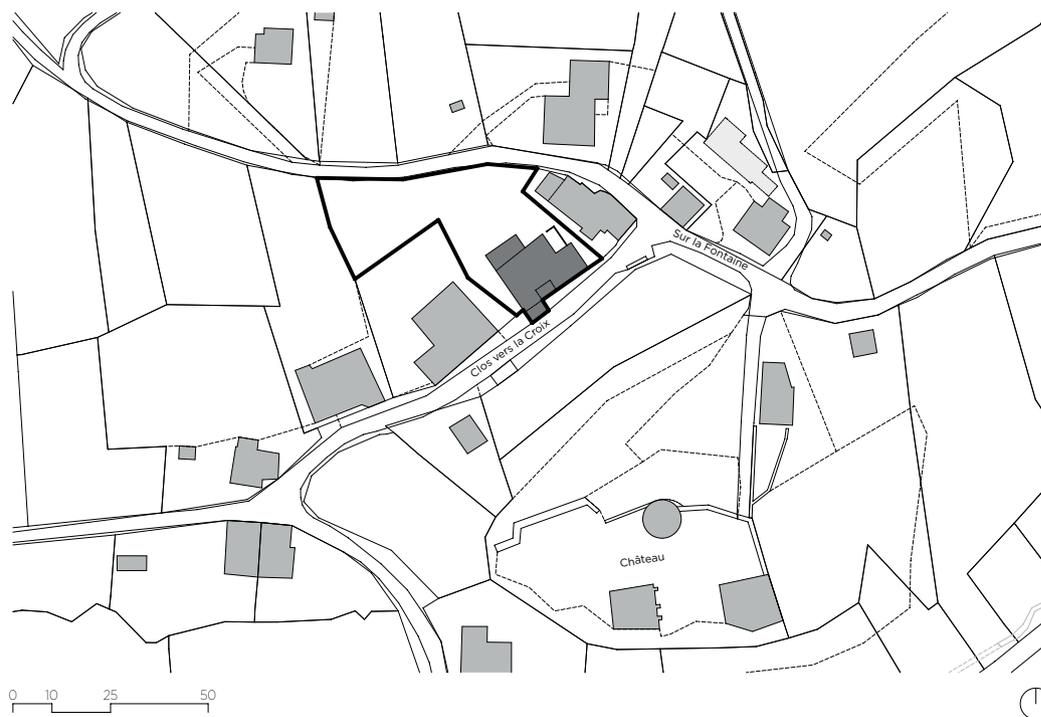


Figure 3 Pleujouse, partie la plus ancienne du village, situation en 2017. Sur ce plan, le château féodal est aisément identifiable ainsi que le centre ancien, assez réduit et caractérisé par la rue principale qui encercle la butte du castel. La ferme apparaît en gris plus foncé et la parcelle de terrain est délimitée par un trait noir plus épais.
(Dessin COMAMALA ISMAIL ARCHITECTES, Delémont.)



Figure 4 La façade à pignon après rénovation. La façade épurée et blanchie est à présent soulignée par un soubassement en crépi ciment peint en gris. (Photographie d'Adrien Barakat, 2017)

L'attrait pour les vieilles fermes persiste dans le Jura. Des propriétaires éclairés et passionnés se lancent toujours dans l'aventure d'une rénovation pour redonner vie à une ancienne demeure souvent abandonnée depuis longtemps. Cette aventure n'est pas sans risques ni surprises, mais dans le cas de la maison de Pleujouse, elle s'est terminée de façon particulièrement heureuse. Dès le départ s'est manifestée la double volonté de maintenir la ferme dans son état quasi originel tout en lui apportant les

améliorations propres à en faire une habitation dotée de tout le confort moderne. Il n'aurait pas été possible de remplir cette double exigence sans la disponibilité et la souplesse des maîtres d'ouvrage, Laure Nusbaumer et Thierry Boillat. C'est, à mes yeux, une des rénovations les plus réussies qu'il m'ait été donné de connaître.

Pierre Grimm, Président honoraire de l'ASPRUJ

Prix à payer

Pour le prix d'une nouvelle maison familiale, les propriétaires ont pu acquérir une belle parcelle de terrain ainsi qu'une ferme de caractère, implantée en centre ancien et aménagée selon leurs desiderata. Voilà pour l'aspect financier. Mais il y a aussi un prix à payer au niveau du confort. En l'occurrence, ce prix est extrêmement faible aux yeux des actuels propriétaires. Premièrement, il n'y a pas de chauffage central. La maison est chauffée au moyen de deux *kuntchs* (four à catelles). Deuxièmement, les propriétaires se sont contentés de la faible lumière entrante ; autrement dit : très peu de nouvelles baies ont été ouvertes. Et enfin, les propriétaires ont accepté la faible hauteur des plafonds et le fait que les planchers présentent un dénivellement observable.

Le cas de cette rénovation douce ressemble à une médaille. Côté pile : le respect de l'authenticité du lieu, côté face pile : confort « moindre ». Mais le revers de la médaille (à savoir ce confort sacrifié) est justement ce qui a permis de réduire considérablement les coûts de la rénovation : installer le chauffage central, niveler les sols et ouvrir des baies dans des murs épais sont des postes coûteux. Or, les nouveaux propriétaires sont parfaitement à l'aise avec ces contraintes.

Au final, le patrimoine jurassien peut compter sur une habitation qui a retrouvé son élégance, qui marie respect des traditions et design contemporain et qui présente dorénavant des conditions sanitaires très satisfaisantes : pouvez-vous imaginer qu'en 2010 il n'y avait ni eau chaude (fig. 8), ni WC ?

Et, puisqu'on parle d'eau, sachez que sous la cave passe un ruisseau. Dorénavant, il est capté et canalisé de sorte qu'il alimente une citerne enterrée, réservoir utile pour arroser le jardin.

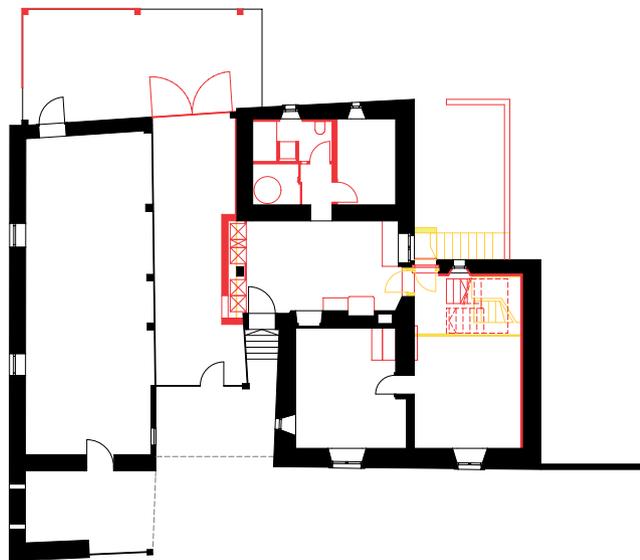


Figure 5 Plan du rez-de-chaussée.

En noir : la structure maintenue ; en rouge : les ajouts contemporains et en jaune : les zones démolies.
(Dessin COMAMALA ISMAIL ARCHITECTES, Delémont, 2017)

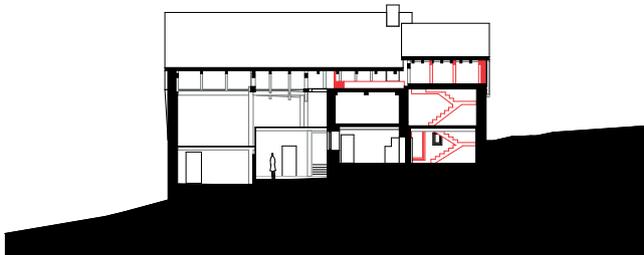


Figure 6 Vue nord-ouest. Les trois fenêtres dans la toiture sont un ajout contemporain.
(Dessin COMAMALA ISMAIL ARCHITECTES, Delémont)



Figure 7 Coupe nord sud. (Dessin COMAMALA ISMAIL ARCHITECTES, Delémont)

La cuisine

La rénovation de la cuisine illustre parfaitement cette démarche qui allie d'une manière particulièrement harmonieuse l'ancien et le nouveau. L'évier a été déplacé sous la fenêtre, dont les dimensions ont été modifiées (fig. 8 et 9). Taillé par un artisan local, l'évier est dorénavant en pierre du Jura. À droite de la fenêtre, une porte donnant sur l'escalier mène aux étages.



Figure 8 État de la cuisine avant rénovation. Au-dessus de l'évier on aperçoit l'unique robinet d'eau froide. (Photographie Thierry Boillat, 2013)



Figure 9 La cuisine après rénovation : les faux-plafonds ont été enlevés pour laisser apparaître planches et poutres noircies par la fumée. En revanche, le plancher de la cuisine n'a pas pu être conservé car en trop mauvais état. Il a été remplacé par un nouveau carrelage en grès. (Photographie d'Adrien Barakat, 2017)

Figure 10 Vue prise depuis l'évier. La porte d'entrée est vitrée afin de faire entrer la lumière du jour, lumière que réverbère tout en douceur la couleur bleue des armoires modernes qui comprennent le frigo encastré. (Photographie d'Adrien Barakat, 2017)



Figure 11 La cuisinière à bois a été construite sur mesure. (Photographie d'Adrien Barakat, 2017)



Le fourneau à banc

La présence d'un fourneau à banc ou *kuntch* témoignait d'une certaine aisance du propriétaire. Le *kuntch* d'origine était trop abîmé pour être utilisé sans risque et avec efficacité. L'artisan a récupéré les anciennes catelles bleues encore en état et la pierre noire du banc pour les intégrer au nouveau *kuntch*. Les catelles blanches à motif ainsi que la restauration totale du four ont été réalisées par un des derniers artisans poëliers : Christian Fuchs, chez Spenlehauer-Spiess à Oltingue.



Figure 12 Le *kuntch* d'origine, malheureusement défectueux. (Photographie Thierry Boillat, 2013)



Figure 13 Le *kuntch* rénové et légèrement modifié. La porte entrouverte au fond à gauche permet d'accéder à la cuisine. Les panneaux du plafond ont été conservés. (Photographie d'Adrien Barakat, 2017.)



Figure 14 Le grand salon au deuxième étage occupe la partie nord-est de la grange.
 À noter : les lattes verticales qui se reflètent dans la paroi de verre isolante. (Photographie d'Adrien Barakat, 2017)



Figure 15 Le grand salon, autre vue. À noter : la bibliothèque posée sur le sol court tout le long de l'espace, se transformant progressivement en étagère à classeurs. (Photographie d'Adrien Barakat, 2017)

Le rajout

Cette partie de l'habitation constitue un rajout dont on sait qu'il existe déjà en 1848. Trois indices permettent d'envisager qu'il s'agit d'un rajout : la jonction des toits, la différence d'épaisseur des murs et les variations de niveau. La comparaison des photographies permet de visualiser où de nouvelles baies ont été ouvertes.

La réalisation de nouvelles ramées (c'est-à-dire les fermetures de la partie supérieure triangulaire du pignon au-dessus d'une construction en maçonnerie) parle également d'elle-même.



Figure 16 Le Nord-Est de la ferme avant rénovation. (Photographie Thierry Boillat, 2013)



Figure 17 Le même angle après celle-ci. (Photographie d'Adrien Barakat, 2017)

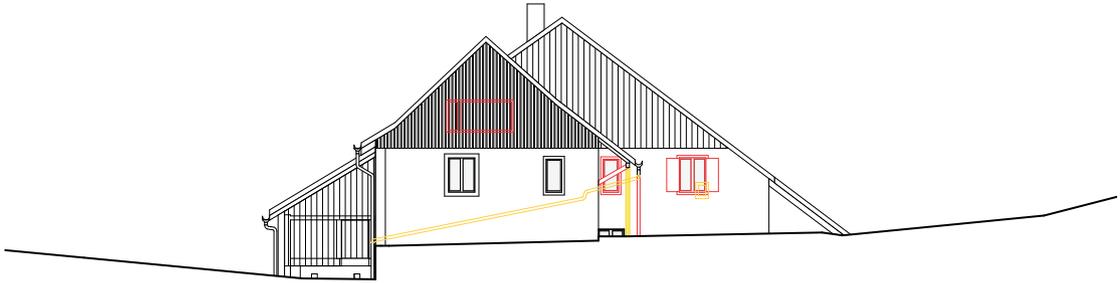


Figure 18 (Dessin COMAMALA ISMAIL ARCHITECTES, Delémont)



Figure 19 Le nouvel escalier. (Photographie d'Adrien Barakat, 2017)

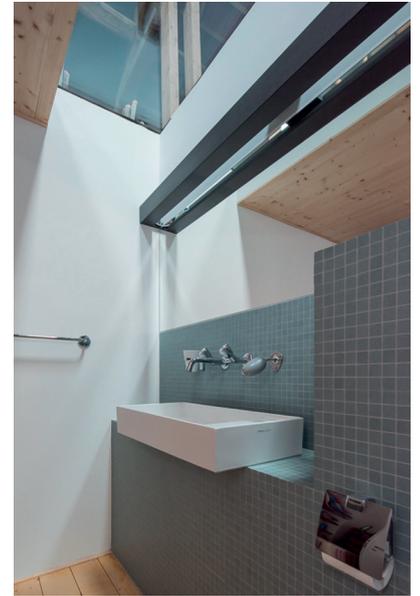


Figure 20 Une salle de bain et une chambre ont été construites au premier étage. La baie vitrée éclairant l'évier reçoit sa lumière directement des ouvertures pratiquées dans le toit. (Photographie d'Adrien Barakat, détail, 2017)

LA FERME DE L'ENVERS

JOURNAL D'UNE RÉNOVATION EN DEUX TEMPS

Bien du temps s'est écoulé depuis notre première rencontre avec la ruine que fut la ferme de l'Envers à Sonvilier¹. Cette année-là, à l'automne 1979, nous avons été sollicités par Jeanne Bueche afin de repérer et de photographier les éléments anciens caractéristiques de l'architecture rurale de notre région. C'est à cette occasion que nous avons découvert, avec une certaine stupéfaction, la ferme en question. Une date était gravée dans la pierre du porche : 1652.

À l'abandon, elle était ouverte à tout venant : toit crevé, mur à l'ouest en ruine, meubles et objets épars, vêtements pourris jetés au sol. Mais l'essentiel était resté intact, soit un âtre de grandes dimensions, soutenu par une colonne d'angle sculptée, les linteaux des deux caves étaient encore identifiables sous une épaisse couche de chaux, un évier en pierre taillée et

trois magnifiques « métras », anciens vaisseliers pris dans le mur. On était émerveillé par tant d'éléments à sauver. Un peu plus tard, nous découvrons l'écurie. Située à l'ouest, elle était inondée de soleil malgré les fenêtres de petites dimensions. Elle offrait un espace qui laissait augurer des possibilités d'un habitat restauré. On croyait rêver ! Mais tout cela est bien réel (fig. 2).

Nous rencontrons le propriétaire, qui accepte de s'en séparer. Sans hésiter, nous nous mettons tout de suite à l'ouvrage. Nos amis nous prennent pour des fous. De notre côté, nous sommes à l'image de la citation de Mark Twain : « Nous ne savions pas que c'était impossible, alors nous l'avons fait ». Comme nous habitons un chalet à Mont-Soleil, nous nous sommes donnés du temps pour choisir et trouver les bonnes solutions et les bons matériaux.

¹ Lire *Problèmes concrets de la rénovation de fermes anciennes* paru dans *L'Hôtâ* N° 4 de 1981, pp. 38-40.



Figure 1 La ferme de l'Envers de Sonvilier (1652) après restauration. (Photographie de H. Schneider, 2017)

LA RESTAURATION

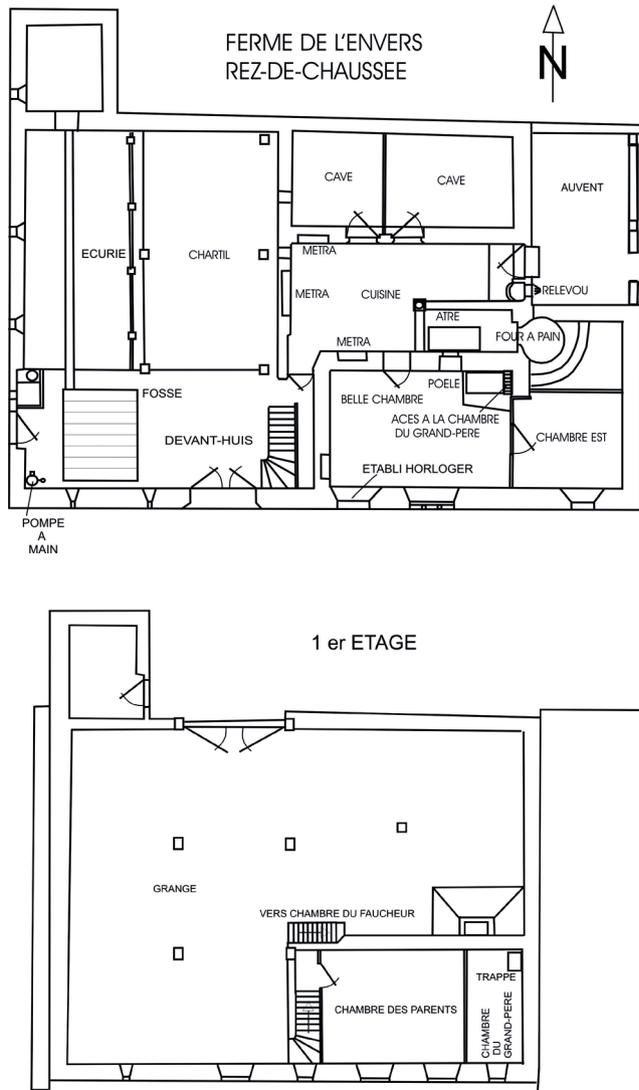


Figure 2 Plans de la ferme lors de sa découverte, relevé et dessin H. Schneider, 1980. (Archives familiales)

Neuf années ont été nécessaires pour restaurer l'habitat ancien. Neuf années d'un travail intense. Aidés par quelques artisans talentueux et enthousiastes, nous avons redécouvert les techniques anciennes, les gestes traditionnels. Nous nous transformions, week-end après week-end, en manœuvres, maçons, et menuisiers.

Notre but premier était de restaurer la ferme dans son état initial. Il nous a été conseillé, par exemple, de mettre l'isolation du toit sous la couverture de bardeaux, afin de ne pas cacher la vue des chevrons à l'intérieur, cela aurait eu comme effet une augmentation de l'épaisseur du toit de 25 cm et donc du vire-vent, ce qui n'était esthétiquement pas acceptable.

La charpente a été entièrement refaite par Jean Louis Geiser à la Ferrière. Comme celles réalisées au XVII^e siècle, elle présente six colonnes de forte section et trente chevrons, en sapins taillés sur deux faces. Les assemblages des poutres ont été réalisés par des chevilles de bois (fig. 3). Pour le toit en bardeaux de 300 m², il a fallu parcourir les forêts du Jura neuchâtelois pour trouver trois sapins de grande taille, avec un tronc de minimum 80 cm de diamètre et de première qualité, c'est-à-dire sans vrillage.

La hotte de cheminée, qui avait été démolie et remplacée par un canal de fumée en ciment, a été reconstruite dans la grange à sa place primitive, selon les traces anciennes. Les deux meneaux de la fenêtre de la belle chambre qui avaient disparu sont dessinés selon le modèle des linteaux verticaux et exécutés chez un tailleur de pierres (fig. 4).



Figure 3 Charpente, chevrons taillés sur deux faces, poutres assemblées par chevilles de bois. (Photographie H. Schneider, 2017)

Au Nord, le pignon est refait comme à l'origine, avec des lames de sapin verticales.

Pour les fenêtres au Sud, il faut résoudre le problème des doubles vitrages avec des petits carreaux. La partie ancienne, c'est-à-dire les plafonds, les boiseries, les portes et l'établi d'horloger, est entièrement reconstituée par nos soins avec des moyens élémentaires : petites machines à main et une scie circulaire sur une table.

Dans la cuisine ancienne (fig. 5), le sol de l'âtre est reconstituée, le four à pain est refait avec du matériel acheté en Italie, les murs sont nettoyés et à nouveaux crépis à la chaux à l'ancienne, pour laquelle il a fallu retrouver la recette.

Les trois « métras », les étagères encastrées dans les murs, sont également restaurés. Les trois portes de la cuisine ancienne sont aussi refaites à l'image des anciennes ; ce sont trois planches maintenues par trois traverses coniques à queue d'aigle, sans clous ni colle (fig. 6). À ce stade, la cuisine ancienne, la belle chambre, la chambre orientale, ainsi que les caves sont restaurées.



Figure 4 Fenêtre au linteau (1673) et ses deux nouveaux meneaux. (Photographie H. Schneider, 2017)

Figure 5 Cuisine ancienne avec ses métras et son sol en lave, état en 1988.



Figure 6 Portes de salle de bain et cave, état en 1988.



LE BIEN VIVRE

La restauration est enfin terminée et curieusement, c'est à ce moment-là qu'apparaissent les vrais problèmes. En cette année 1988, cette ferme ressemble plus à un musée qu'à une maison habitable. Or, nous l'avons presque oublié, y vivre agréablement était notre objectif premier. Il ne s'agit plus de recopier les gestes anciens, il faut créer sans dénaturer.

L'écurie, le chartil, le devant-huis et la grange - bien visibles sur le plan initial de la ferme - offrent des volumes rares, nous décidons de modifier leur affectation avec l'aide et les compétences de l'architecte François Willemin (fig.7). Nous pouvons alors donner libre cours à notre goût pour ce qui se fait de beau dans la construction et l'ameublement contemporain. Il nous faut aussi de la lumière. Nous devons respecter la façade sud, bien qu'elle soit déjà hybride, avec les fenêtrages du XVII^e siècle, avec linteaux ouvragés, et celles du XVIII^e siècle, avec linteaux droits (fig. 1). Nous avons plus de liberté pour la façade ouest, où nous pourrions ouvrir trois fenêtres modernes, sans linteaux (fig. 9).

Du côté de la façade orientale, le mur en briques rouges de l'auvent est remplacé par une ramée avec une porte en lames de sapin. Les chéneaux ont nécessité des sapins de douze mètres de long, provenant de la forêt voisine. Ils seront taillés en respectant les techniques traditionnelles mais toutefois adaptées à nos petites machines (fig. 10).

Les proportions originelles de l'écurie (à savoir 100 m²) sont idéales pour aménager un séjour-salon (fig.11 et 12). Nous y implantons une cuisine moderne, faite de hêtre étuvé ; l'évier est taillé dans une pierre du Jura de deux mètres de long (fig. 13). Le cellier reçoit le matériel et les appareils habituels de la cuisine. Le sol est revêtu de travertin non poli. Le porche « est mis sous verre » par une baie vitrée coulissante, les fenêtres sud et ouest sont faites de vitres pleines à double vitrage. Le soleil envahit ce séjour.

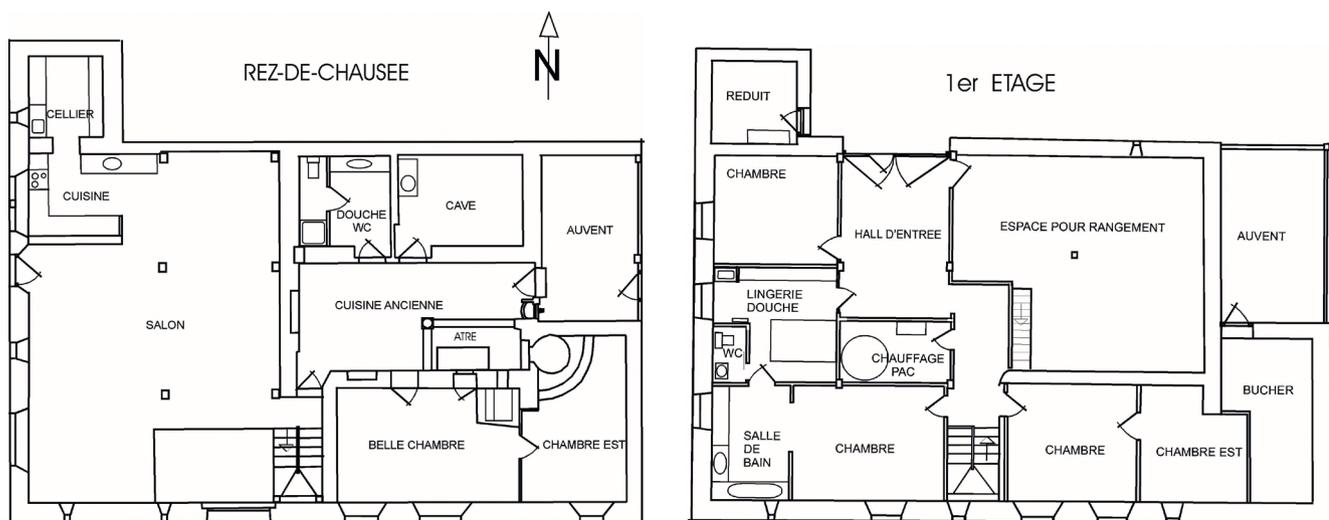


Figure 7 Plans du projet de la restauration. Projet par Paule Schneider, dessin H. Schneider 1987.

Seuls une douche et un WC sont réalisés dans la partie orientale du rez-de-chaussée. Un grand évier taillé en pierre du Jura y trouve sa place. La cuisine ancienne, une belle chambre, la chambre est, la cave et l'auvent ont finalement retrouvé leur aspect d'origine.

Pour accéder au 1^{er} étage, anciennement la grange, on change d'époque : on prend l'escalier en béton qui a remplacé l'escalier en bois devenu impraticable (fig. 12 et 14). Dans cet espace, on répartit les chambres à coucher, la chambre d'amis, un espace de travail, le bureau et la salle de bain orientée sud et ouest (fig. 8). Au centre, un grand corridor est accessible par la porte de grange nord, reconstituée avec son mécanisme de fermeture en bois.

Un système de chauffage à bois et électrique avec circulation dans le sol est mis en place. Relié au fourneau à banc, qui a été reconstitué dans la belle chambre, 2000 litres d'eau sont chauffés et accumulés au 1^{er} étage. La partie électrique du chauffage sera remplacée en 2014 par une pompe à chaleur Construite au dehors, elle ne modifie pas l'image de la maison.

En mai 1989, on emménage enfin. Dix années ont passé, elles furent souvent difficiles, mais toujours passionnantes. On se prend à rêver aux générations, aux vies, aux morts et aux naissances qu'a connu cette bâtisse construite sous Louis XIV. Notre but était de nous inscrire dans la continuité, sans trahir le sens de la beauté dont ces ancêtres inconnus avaient fait preuve par l'emploi de matériaux nobles, faits pour durer jusqu'à nous et au-delà.

Figure 8 La salle de bain, en molasse romaine.





Figure 9 La façade ouest et ses trois nouvelles fenêtres, sous l'ombre de l'avant toit.



Figure 10 La façade orientale et son auvent fermé par une ramée. À l'origine, des sureaux étaient plantés aux quatre coins de la ferme. Seuls trois subsistaient à notre arrivée. Selon les anciens, il s'agissait de protéger la ferme de la foudre. Nous les avons remplacés.

Figure 11 Le salon, vue nord.



Figure 12 Le salon, vue sud.





Figure 13 La nouvelle cuisine et son évier en pierre du Jura.



Figure 14 Le nouvel escalier en béton et verre, qui a pris exactement la place de l'ancien, devenu impraticable.

HISTORIQUE ET PARTICULARITÉS DE LA FERME

Lors du démontage de la paroi de la belle chambre, à l'arrière d'un panneau, nous avons découvert l'inscription suivante (fig. 16) : « A Gentils 1779 H Lépée 1779 a été fait le 30 j 1779 ». Il est très probable que c'est à cette date, juin 1779, que l'agrandissement de la ferme a été réalisé en fonction des nouveaux besoins pour la famille, le cheptel et le début de l'horlogerie. En effet, nous avons déjà constaté lors de la découverte de la ferme qu'il y avait deux générations de charpentes, probablement l'une à la création de la ferme en 1652, l'autre en complément pour l'agrandissement en 1779.

Sur le dessin de la ferme avant 1779 (fig.15), la position de certaines fenêtres situées à l'est a été supposée. Après 1779, le four à pain se trouve à l'intérieur de l'agrandissement. Entre les deux époques, le chéneau² a pris nécessairement une autre position, cachant les deux dates sur le porche et sur la belle fenêtre. Nous l'avons supprimé en 1981. La citerne est alimentée par le toit côté ouest.

² Canal situé à la partie inférieure d'un pan de toiture pour en recueillir les eaux et les évacuer par des gargouilles ou des tuyaux de descente. (Larousse)



FERME DE L'ENVERS avant 1779



FERME DE L'ENVERS après 1779

Figure 15 Évolution de la ferme. Après 1779, le chéneau cache les deux dates sur le porche, celle de 1652 et celle gravées sur la fenêtre à meneaux (1673). Il a été supprimé. (Dessins d'H. Schneider, 1987).

A Gentils 1779
H L'épée 1779
a été fait
le 30 j 1779

Figure 16 Inscription : « A Gentils 1779 H L'épée 1779 a été fait le 30 j 1779 »



Figure 17 Le volet de la cuisine et l'écoulement de l'évier.

Les dates connues dans son évolution :

- 1652** : date gravée sur le porche du devant-huis.
- 1673** : date gravée sur la belle fenêtre à meneaux.
- 1779** : agrandissement de la ferme en hauteur et à l'est, apparition des trois fenêtres avec lin-teaux droits dont celle de l'établi d'horloger.
- 1855** : l'acte de partage du 20 juillet 1855 nous apprend que : « Abraham était propriétaire de la métairie dite la Bénone, sur les rochers, à l'Envers de Sonvilier, limitant le château d'Erguël de nord, la métairie de Cerlier de bise, Monsieur Clottu Fabry de midi et Bourquin de vent ». C'est l'exacte définition de la position de notre ferme³.
- 1899** : fermeture à l'est de l'auvent avec un mur de briques rouges. Une date y était gravée, nous avons remplacé ce mur par une paroi de lames de bois.
- XX^e** : installation d'une pompe à eau dans le devant-huis, tirant l'eau de la citerne. Démolition de la hotte de cheminée, remplacée par un canal de fumée. Installation d'un comp-teur électrique et de 6 lampes électriques.
- 1985** : le 19 décembre 1985, nous avons reçu le prix du Patrimoine suisse section neuchâto-loise. (Notre ferme se trouve sur le canton de Berne).
- 2014** : installation de la pompe à chaleur.
- 2017** : construction d'un cadran solaire, en cuivre, sur la façade sud.

³ André Imer, « Chronique de la famille Imer » paru dans *Intervalles*, mars 2003.

La fenêtre

Lors du démontage de la boiserie, nous avons également découvert dans la belle fenêtre à meneaux (fig. 4), une date inscrite à l'extérieur sur son linteau (16-AM-73) ainsi que, de chaque côté de celle-ci, deux bancs de pierre se faisant face. C'est aussi à cet endroit que nous avons retrouvé les deux meneaux originaux, l'un entier et l'autre cassé en deux. Ils avaient été choisis et empilés avec d'autres pierres pour soutenir la grande tablette de fenêtre faisant alors partie de la nouvelle boiserie. Pour quelle raison ces deux meneaux avaient-ils été enlevés ? La fenêtre de la belle chambre aux deux meneaux formait en réalité trois fenêtres séparées. Comme les impôts dépendaient, à une époque, du nombre de fenêtres, les meneaux étaient alors souvent enlevés. Il s'ensuivait que le linteau supérieur n'était plus soutenu et se fendait. On remarque parfois cet état dans certaines fermes de notre région.

Le fourneau

La belle chambre comprenait son fourneau à banc en faïence. Celui-ci fut détruit en 1956 : il fumait. Il fut alors remplacé à l'époque par un simple fourneau en catelles vertes. Nous l'avons enlevé et nous avons recréé un poêle, selon des images anciennes du XVIII^e siècle (fig. 18). Celui-ci cache la cuve du chauffage à bois, que l'on charge depuis l'âtre comme à l'ancienne, de bûches d'un mètre.

Une autre particularité réside dans l'accès à la chambre du grand-père, située au 1^{er} étage. En effet, celui-ci n'est possible que par la trappe (fig. 18) que l'on trouve au plafond de la belle chambre, en dessus du poêle. Pour atteindre l'étage du dessus, une petite échelle se trouvait derrière ce poêle. Dans cette pièce sans porte, nous avons découvert un matelas au sol, puisqu'il n'existait aucune possibilité d'y introduire un lit.

Figure 18 Vue du poêle de la belle chambre.



L'établi d'horloger

L'établi d'horloger détruit par le temps, situé derrière la nouvelle fenêtre, possédait un seul tiroir Cet ensemble a été reconstitué avec une layette plus récente (fig. 19). À droite de l'établi, dans le mur, lors de l'enlèvement de la boiserie, nous avons découvert un espace destiné à une petite armoire. Dans notre recherche sur son utilité, on trouve une explication : en cas d'incendie, il était possible de venir par l'extérieur et en cassant la fenêtre, de récupérer les papiers importants de la famille.

Le four à pain

En démontant le four à pain qui s'était complètement écroulé, nous avons trouvé trois soles de fond, empilées les unes sur les autres, vestiges de son histoire. Aujourd'hui, le four est refait et une épaisse couche de sable de 80 cm, l'isole comme par le passé.

Depuis l'agrandissement de la ferme, le mur semi-circulaire du four à pain se trouve à l'intérieur de la chambre orientale et la sortie de l'eau de l'évier (le *relèvou*) se trouve à l'intérieur de l'auvent (fig. 17). Le volet de la fenêtre de l'évier est resté intact, protégé par l'auvent. Ses deux fermantes sont posées alternativement sur une face et ensuite sur l'autre face, rendant plus difficile l'arrachage du volet. Cela pouvait être utile à l'époque où des hordes de soldats déferlaient sur la région.



Figure 19 Vue de l'établi d'horloger dans la belle chambre.

LUCIENNE LANAZ

DIRE « NON » POUR MIEUX DIRE « OUI »

Identifiable entre toutes les femmes grâce à sa chevelure bicolore (gris/bleu), Lucienne Lanaz est une passionnaria aux multiples combats : le cinéma bien sûr, mais aussi le patrimoine, l'art, l'égalité des droits... Profondément attachée à sa liberté d'action, elle a, au cours de sa vie professionnelle, souvent dit « non » – entre autres à une carrière prestigieuse dans le monde commercial – pour pouvoir mieux dire « oui » aux combats qui lui semblaient nécessaires.

Une femme active

Lucienne Lanaz naît en 1937 à Zurich, dans une famille très modeste. Sa maman, neuchâteloise, était modeste. Touche-à-tout, son papa, un Valaisan, fut berger, groom, garçon de café, tailleur... Après une enfance heureuse, elle se souvient de l'impossibilité pour elle de choisir sa voie :

*Je voulais devenir artiste, je voulais faire les beaux-arts pour faire ou de la décoration intérieure ou de la bijouterie. À l'époque, les responsables des métiers m'ont dit : « Non. Pas possible. Vous êtes une fille de pauvres. Ça ne gagne pas sa croûte, les artistes. Vous devez faire un métier – vous êtes assez intelligente – qui rapporte. »*¹*

À l'inconfort s'ajoute le divorce de ses parents et une crise d'adolescence qui la conduit en institution de redressement.

J'avais les griffes trop longues, se souvient-elle. Toutes ces épreuves, la pension, la mise sous tutelle ont été nécessaires pour raboter mes griffes et devenir l'adulte que je suis aujourd'hui. »²

Elle sera donc employée de commerce.

En 1961, elle épouse Jean-Pierre Huther, un étudiant romand, dont elle est enceinte. Le couple s'installe à Colombier. Leur fils Gérard naît. En travaillant pour Mikron Haesler, elle a l'occasion de suivre une formation en programmation informatique, ce qui est assez rare pour une jeune fille à l'époque.

Pour ne pas restée confinée dans un bureau et pour vivre en contact avec la jeunesse (filles et garçons), elle décide de devenir professeure d'éducation physique. Elle enseigne au Cescole à Colombier pendant trois ou quatre ans et fait des remplacements dans les écoles de Neuchâtel et du Canton de Vaud. Elle aime ses élèves et se souvient qu'à l'époque déjà, elle est un peu « fofolle ». « J'avais les cheveux rouges et tout bouclés, à la Jimmy Hendrix. » (fig. 1)*



Figure 1 Photographie inconnu, Lucienne, vers 1976-1978, photographie, collection de Lucienne Lanaz.



Figure 2 Lucienne Lanaz devant chez elle. (Photo I. Lecomte, 2017)

Un coup de cœur pour le cinéma

Au cours des vacances scolaires en 1972, elle rencontre le cinéaste suisse Marcel Leiser³, qui tourne un film à La Chaux-de-Fonds et qui l'invite sur le tournage. Lucienne se souvient :

*À un moment donné, il y avait une scène d'amour dans le lit, et la fille avait froid aux pieds - elle jouait mal d'ailleurs ! Alors, j'ai fait une bouillotte. Après, je suis allée chercher du café, des croissants... J'étais là pour le bien-être de l'équipe. Et le troisième jour, il y a le scriptboy qui n'est pas arrivé à la place de travail - tout le monde était bénévole, c'était copain-copain, alors j'ai pris la place du scriptboy. Je suis devenue scriptgirl. **

En 1974, elle découvre, en compagnie de Marcel Leiser, un film sur le troisième âge aux Journées du cinéma suisse à Soleure. Le film était déprimant. Or, Lucienne avait sous les yeux sa mère, une femme heureuse et épanouie après avoir retrouvé un ami d'enfance, veuf depuis peu. Une histoire simple qui la touche et qui lui donne envie de faire son premier film. Elle décide donc de coréaliser avec Marcel Leiser *Le bonheur à 70 ans*. Sa mère jouera son propre rôle et participera financièrement à l'aventure.

*C'est un film révolutionnaire pour l'époque, on y voyait une femme qui, à 70 ans, se déshabille. On la voit en gaine, enfin, on la voit avec des collants. On les voit les deux au lit ! (...) Ils sont au lit et ils se font des bisous. C'était quelque chose qu'on n'avait jamais vu. **

À l'époque de sa sortie, le film reçoit un accueil assez froid de la part du public. Qu'il soit composé de jeunes universitaires bâlois ou de personnes âgées vivant dans un home, la réaction est la même : le public est choqué, car les acteurs sont vieux et qu'ils se conduisent comme s'ils étaient encore jeunes. « Ce film aura pas mal de prix. Beaucoup de festivals l'ont pris » *, dit-elle, mais il

faudra attendre les années 1990 pour que le public - y compris les personnes âgées - soit enthousiaste.

Ensuite, elle divorce et part aux États-Unis. Elle y fait une série de petits boulots : elle enseigne le ski dans le Vermont et travaille comme jeune fille au pair à Long Island. À son retour en Suisse, en 1974, elle s'installe à Grandval, car elle rêvait depuis longtemps de la campagne jurassienne en général et de ses sapins, en particulier. En 1976, Lucienne Lanaz lance Jura-films, sa propre entreprise, une maison de production où elle jouit d'une autonomie totale.

À partir de 1982, elle organise sa vie professionnelle afin de pouvoir réaliser ses films. Elle travaille pour le Festival de Nyon ainsi que pour le CICR à Genève.

En 1994, elle épouse en secondes noces Willy Schild, dont elle était tombée amoureuse une douzaine d'années plus tôt.

S'ancrer et s'engager

Lucienne Lanaz tourne des documentaires, un genre loin du glamour hollywoodien. Sans oublier que certains sujets dérangent, comme le thème de la stérilisation. Parallèlement, la cinéaste est membre de l'ASPRUJ depuis sa création (1977), membre du comité du Club jurassien des arts de Moutier et, à partir de 2009, elle devient la présidente de la Fondation Banneret-Wisard à Grandval. Et, cerise sur le gâteau, elle est membre du Ski-Club de Grandval depuis 1974.

¹ Les citations de Lucienne suivies d'une * sont extraites de Laurence Gogniat, *Entretien avec Lucienne Lanaz à Grandval*, le 29 mai 2011 /Une histoire orale du cinéma suisse, Cinémémoire.ch

² Rencontre avec l'auteur, le 31 mai 2017.

³ Après avoir tourné plusieurs films, Marcel Leiser (1945-) deviendra chroniqueur cinéma et journaliste. Son CV est visible sur le site de la cinémathèque suisse.

FILMOGRAPHIE

La fiche technique de chaque film est disponible sur le site www.jura-films.ch.

- 2014 :** L'ENFANCE RETROUVÉE – Les Petites Familles, documentaire – 90'
- 2010 :** UNE DESCENTE DE BOIS AVEC MAX ET MAURICE, 33'
- 2009 :** SUPER COW, 3'
- 2006 :** UNE MAISON PAS COMME LES AUTRES, la maison du « banneret » Wisard à Grandval, documentaire, 67'
- 2005 :** VOUS AVEZ DIT SOROPTIMIST ?
- 2003 :** « DOÑA ANNA », Brésil, 60'
- 2003 :** DOULEUR ET RÉVOLTE, d'après le livre de Laurence Deonna, La guerre à deux voix, 42'
- 2002 :** ...NOUS DÉCLINONS TOUTE RESPONSABILITÉ..., 13'
- 1999 :** LA LUPA, chanteuse suisse italienne, 90'
- 1998 :** « SALVADOR » peintre muraliste à La Havane, Cuba, 15' 31s.
- 1997 :** « UNA BRECHA EN EL BLOQUEO » (Une brèche dans le blocus), Cuba, 54'
- 1996 :** TROIS GOUTTES POUR LE FUTUR (TRILOGIE) comprenant
« MANEGBDZANGA » Développement pour tous, 20',
LA MAISON DU COEUR, 17',
DIGNITÉ EN DÉTENTION, 36' 30 s.
- 1995 :** CAUCHEMARS... DE DERRIÈRE LES BARREAUX, 12'
- 1993 :** Spot publicitaire de soutien pour la collecte annuelle de l'OSEO, Organisation suisse de l'entraide ouvrière, 45"
- 1992 :** « SETU LAULUEMA », 14'
- 1989/90 :** LA DEMANDE EN VOYAGE (Mes amis en RDA), 100'
- 1989 :** POUR UN SON DE CLOCHE, 23'
- 1987 :** « QUEEN OF ELASTIC » en coréalisation avec Greti Kläy, 30'
- 1984 :** « PRE ASSEMBLY YOUTH GATHERING », 32' pour la Fédération mondiale luthérienne
- 1981 :** PORTRAIT DU FAISEUR D'INSTRUMENTS ANCIENS, STEFAN BECK, 6' pour la Télévision berlinoise
- 1980 :** « J'AI UN DROIT SUR MON CORPS... » STÉRILISATION, 28'
- 1979/80 :** CINÉJOURNAL AU FÉMININ en coréalisation avec Anne Cunéo, Erich Liebi et Urs Bolliger, 75'
- 1978/79 :** LA COMPOSITION, 17'
- 1978/79 :** LA FORGE, 34'
- 1978 :** « MENSCHEN IM ALLTAG », PORTRAIT D'UNE VENDEUSE, 25' pour la Télévision suisse alémanique
- 1976 :** FEU, FUMÉE, SAUCISSES, 22'
- 1974 :** LE BONHEUR À SEPTANTE ANS en coréalisation avec Marcel Leiser, 24'

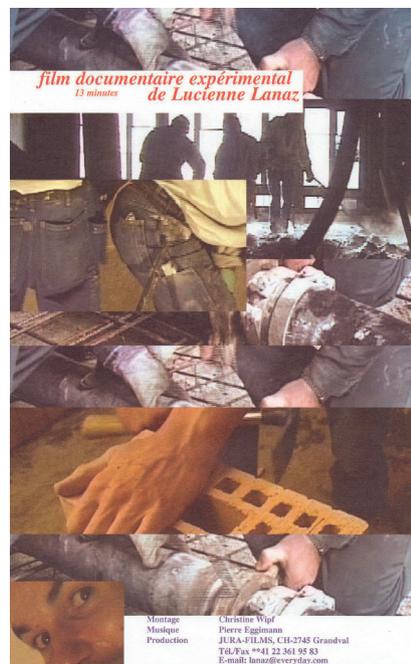


Figure 3 Affiche pour *...nous déclinons toute responsabilité*, 2002.

...nous déclinons toute responsabilité...

PRIX ET MENTIONS

- 2017 :** Lucienne Lanaz reçoit le Prix des arts, des lettres et des sciences 2017 décerné par le CJB, Conseil du Jura bernois.
- 2016 :** « L'enfance retrouvée – les petites familles » remporte l'un des douze prix de la fondation « Créativité au Troisième âge ».
- 2009 :** « ...NOUS DÉCLINONS TOUTE RESPONSABILITÉ... » obtient le prix du meilleur film documentaire du festival de Ciné à Granada, en Espagne ; une mention spéciale au festival de Philadelphie, aux USA, et le prix de la meilleure Direction au Festival de cinéma de Bruxelles.
- 2007 :** UNE MAISON PAS COMME LES AUTRES au Festival des Nations, Ebensee.
- 2003 :** « ...NOUS DÉCLINONS TOUTE RESPONSABILITÉ... » obtient l'ours d'argent au Festival des Nations à Ebensee, en Autriche.
- 1996 :** « J'ai un droit sur mon corps... » obtient une mention spéciale du Jury au festival vidéo psy d'Auxerre.
- 1995 :** Grand Prix du San Gio' Vidéo Festival pour l'ensemble de son œuvre.
- 1994 :** « SETU LAULUEMA » obtient le prix de la Direction Départementale Jeunesse et Sport de Charente Maritime au festival de Saintes.
- 1979 :** « FEU, FUMÉE, SAUCISSES » obtient une mention au festival de la jeunesse à Mannheim.
- 1989 :** « FEU, FUMÉE, SAUCISSES » remporte le prix du Jury international du festival d'anthropologie visuelle de Pärnu, en Estonie.
- « LE BONHEUR À SEPTANTE ANS », « FEU, FUMÉE, SAUCISSES », « LA FORGE » et « QUEEN OF ELASTIC » obtiennent une prime à la qualité de la Confédération suisse.

RÉTROSPECTIVE

- 2008 :** Pro-Fil, Marseille (France)
- 1998 :** Cinémathèque La Havane (Cuba)
- 1995 :** San Gio' Vidéo Festival, San Giovanni Lupatoto (Italie)
- 1993 :** Musée ethnographique, Genève (Suisse)
- 1991 :** Centre Culturel, Neuchâtel (Suisse)
- 1990 :** Cinéma « Volkshochschule » (Allemagne)
- 1989 :** Centre Culturel, Moutier (Suisse)
- 1981 :** Cinéma « Arsenal », Berlin (Allemagne)

En guise d'hommage, nous avons souhaité présenter les documentaires centrés sur le patrimoine. Malheureusement, le corpus était encore trop important et nous avons dû sacrifier deux films : « Pour un son de cloche » tourné dans une fonderie à Aarau et le « Portrait du faiseur d'instruments anciens Stefan Beck », qui travaille à Berlin. Nous vous proposons de revenir sur six films tournés dans le Jura bernois.

2014 : L'ENFANCE RETROUVÉE – Les Petites Familles, documentaire



Figure 4 Les Reussilles, vers 1935. (Photographie extraite du film)



Figure 5 Les Reussilles, vers 1935. (Photographie extraite du film)



Figure 6 Maison les « Petites familles », Les Reussilles, 1986. (Photographie extraite du film)

C'est un film militant positif. À contre-courant aussi. C'est un film sur « Les Petites Familles », ces foyers d'accueil pour enfants situés dans le Jura bernois. Très vite, la religion s'invite au long du documentaire ; peut-être est-ce à cause de Jules Ramseyer, un pasteur de Tramelan qui eut l'idée en 1911 d'offrir un toit à ces enfants en danger.

C'est aussi un film sur le cœur et sa capacité à s'élargir au fil des rencontres, au fil des obligations. Ici plus que jamais le travail de psychologue, un métier que Lucienne se serait bien vue exercer, est nécessaire pour permettre à l'autre de se dire « vrai » et parfois de se dire tout simplement.

De plus, une famille a besoin d'un toit. Grand si possible. Ces maisons irradient surtout de par leur vocation. Et, lorsque le document est un peu ancien, comme ceux que la réalisatrice a empruntés à Mémoires d'Ici et aux anciens parents de ces maisons (fig. 4 et 5), il s'en dégage une émotion particulière. Les deux maisons qui apparaissent dans le documentaire sont celle de Grandval⁴ et celle des Reussilles⁴.

⁴ <http://www.petitesfamilles.org>

Webographie

Un extrait du film *L'enfance retrouvée* est disponible sur Youtube et s'ouvre sur une belle photo de la maison de Grandval.

Lucienne Lanaz présente *L'Enfance retrouvée* à la Cinémathèque suisse - 21.10.2014 sur Youtube.

2010 : UNE DESCENTE DE BOIS AVEC MAX ET MAURICE



Figure 7 À la lisière de la forêt, il faut charger les troncs. (Photographie extraite du film)

Max et Maurice, ce n'est pas, comme son nom pourrait le laisser croire, un hommage au livre illustré de Wilhelm Busch. C'est un film de commande.

Maurice Grossert va prendre sa retraite. Or, toute sa vie, il a fait un métier qu'il a aimé et dont il veut se souvenir.

Sur son tracteur, le bûcheron monte la montagne dite du Maljeon (Corcelles) afin d'aller chercher les troncs d'arbres abattus. Puis, une fois les tonnes de bois embarquées sur les remorques, il les descend jusqu'au village. Les chemins ne sont pas goudronnés. Les fers des remorques font des étincelles. C'est une descente épiquée, au cours de laquelle on s'arrête pour boire.



Figure 8 Le convoi est presque arrivé. (Photographie extraite du film)



Figure 9 Le fier et rutilant tracteur de la marque Hürlimann date de 1954. Son propriétaire l'a bichonné au cours de ses longues années de travail et l'a affectueusement surnommé... Max. (Photographie extraite du film)

2006 : UNE MAISON PAS COMME LES AUTRES, la maison du « banneret » Wisard à Grandval, documentaire.



Figure 10 Façade nord, avec son devant-huis ouvert et son mur crépi de blanc. (Photographie extraite du film)

La maison du “banneret” Wisard est une des plus anciennes demeures du Jura bernois. Datant de 1535, elle fut habitée jusqu’en 1981. Cette maison reconnue digne de protection par le recensement architectural de la commune de Grandval est inscrite sur la liste des biens du patrimoine classés du canton de Berne et figure dans l’inventaire suisse des biens culturels d’importance nationale (PBC).

En 1990, un groupe de personnes passionnées crée la Fondation du Banneret Wisard. Celle-ci s’engage, en collaboration avec le Service des monuments historiques du canton de Berne, à restaurer l’ancienne bâtisse en respectant les particularités de son architecture et de sa construction. Parallèlement aux travaux de remise en état, d’amélioration et de maintien, elle a pour but d’animer les lieux, de faire revivre l’antique cuisine fumoir à viande, le four à pain, l’habitation et les dépendances du vieux rural.

Rapidement, l’équipe décide de faire un film autour de cette maison. Une cinéaste commence les premiers rushes. Puis, le projet tombe à l’eau. Lucienne est appelée à la rescousse et accepte de travailler avec

des bouts de film qu’elle n’a pas tournés. Sensible à ce patrimoine qui parle de « racines », celles des paysans, des fermiers et des petits notables de la région dite du Cornet, elle met tout en œuvre pour magnifier cette *maison pas comme les autres*. Par ailleurs, ce documentaire est aussi une sorte de pèlerinage affectif, qui lui permet de se souvenir de Fritz Marti (fig. 19), le dernier habitant de la demeure qu’elle avait filmé plus tôt.



Figure 11 Façade sud. La toiture (à quatre pans) a bénéficié d’une nouvelle toiture recouverte de bardeaux. (Photographie extraite du film)

2002 : ...NOUS DÉCLINONS TOUTE RESPONSABILITÉ...



Figure 12 Coulage du béton. (Photographie extraite du film)



Figure 13 Parmi les thèmes choisis, celui de la main de l'homme. (Photographie extraite du film)

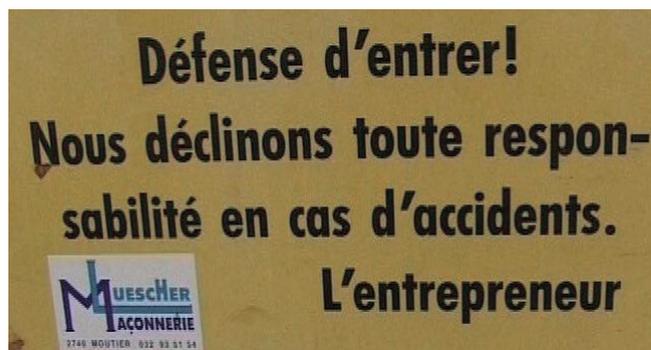


Figure 14 Le panneau de l'entrepreneur qui a donné l'idée du titre du film. (Photographie extraite du film)

Lorsque Lucienne Lanaz s'installe à Grandval, elle acquiert « La Ruine du Moujik », une ancienne demeure rurale du Jura bernois, qui date de 1590. La bâtisse nécessite d'être rénovée et transformée : la maison ne compte pas de douche et les toilettes sont encore à l'extérieur.

La cinéaste décide de faire un film expérimental : elle va suivre la rénovation de A à Z, mais sans lui donner la forme d'un documentaire chronologique ou didactique. Durant deux ans, la caméra observera les travaux, les artisans et les ouvriers du chantier, et ce malgré l'interdiction d'entrer.

Lucienne choisit un scénario à la forme kaléidoscopique, privilégiant dix thèmes : les pieds et les mains des ouvriers, la montée et la descente des échelles, porter, bétonner, les grosses machines, les visages et les « culs » des ouvriers, les pauses (celle du dimanche par exemple), les échappées extérieures (vers le paysage) et les tuiles. Quant au son, l'artiste choisit de faire un film sans paroles ; seul le chant des outils est porté par une bande-son créée spécialement pour l'occasion avec le concours du compositeur et musicien Pierre Eggimann, de Saint-Imier.

La vieille bâtisse ne s'est pas toujours appelée « La Ruine du Moujik ». C'est Lucienne qui lui a donné ce surnom en souvenir de son père, un papa communiste et anarchiste qui, lorsqu'il jouait à hue dada avec elle, l'appelait « Mon petit Moujik ». Plus tard, installée dans sa maison, autour d'un bon repas avec des amis, un morceau de plâtre tombe du plafond. Un de ses amis, Jean Kleiber, s'écrie « mais on est dans la ruine du Moujik ». Le nom est resté.

1978/79 : LA FORGE



Figure 15 Le viaduc de Corcelles et la Forge. (Photographie extraite du film)

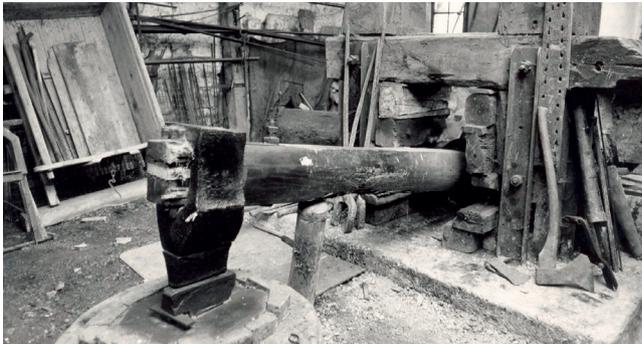


Figure 16 L'intérieur de la forge avec le tronc d'arbre qui fait office de bras de transmission pour le martinet. Un martinet qui porte la date de 1791. (Photographie extraite du film)



Figure 17 La Forge avec vue sur la roue à aubes actionnée par la rivière, la Gabiatte (ou Gaibiat, selon les sources). (Photographie extraite du film)

En 1976, Lucienne Lanaz travaille dans un restaurant à Grandval, comme serveuse, le temps d'un été. Elle y fait la connaissance d'un habitué, le Gody (aussi surnommé Guedou), qui la reconnaît. Celui-ci lui dit qu'il connaît une vieille forge abandonnée. Lucienne lui propose de revenir le lendemain, à jeun. Gody, jeune serrurier-forgeron, revient et lui montre l'endroit situé, à Corcelles, sa forge. Il lui parle de son rêve de redonner vie à la forge désaffectée : que le marteau frappe, que le feu brûle et que le fer soit à nouveau chaud et rougeoyant.

Le rêve de Gody est entendu et de nombreux acteurs se mobilisent : Jean Christe, président de la Commission pour la sauvegarde du patrimoine de l'ADIJ, mais aussi Jeanne Bueche. Il y a urgence. Lucienne Lanaz écrit aux autorités concernées : « J'ai découvert la forge ; quelle désolation ! Tout est rouillé, l'eau passe à côté des roues à aubes, où la luzerne et les oiseaux ont élu domicile. »⁶ De l'argent est effectivement trouvé pour la rénovation.

Un an passe. Lucienne Lanaz décide de faire un film sur cette aventure. Elle écrit la trame du scénario, trouve les fonds, convoque le cameraman, l'éclairagiste et l'ingénieur du son. Elle veut montrer comment la forge fonctionne. Comment un lieu mort est revenu à la vie. L'un des fils rouges consiste à suivre la fabrication de la première sculpture du Gody, mais en arrière-plan, le film milite pour la survie d'anciens savoir-faire et de précieuses traditions. En marge, le film montre d'autres forges de la région, dont parfois il ne reste que les vestiges.

⁶ Un dossier comprenant le scénario, des photos, plusieurs textes théoriques (dont un de Marcellin Babey) et diverses lettres officielles est disponible à la BICJ. Lire aussi *L'Hôtel N°11* (1987), pp. 47-48 et *Trésors cachés du Pays jurassien* (2014), pp. 60-61.

1976 : FEU, FUMÉE, SAUCISSES



Figure 18 Ancienne photographie de la maison. (Photographie extraite du film)

Fritz Marti habite dans l'unique maison de Grandval qui, aujourd'hui encore, ne possède ni cheminée, ni électricité, ni eau courante. Ancien valet de ferme, il consacre son temps à fumer dans sa cuisine des saucisses et du lard sur commande des bouchers de la région. Comme il s'agit de la dernière cuisine-fumoir, les bouchers redoutent sa disparition.

La cinéaste a capté sa voix :

La veuve – comprenez qui vivait ici avant lui – gagnait sa vie en cousant. Mais elle acceptait de fumer la viande des paysans, pas celle des bouchers. Les paysans apportaient des bûches de sapin. Elle avait aussi quelques cochons mais vivait dans une très grande pauvreté.

Ce constat auquel arrive Fritz Marti à propos de «la veuve», le spectateur le fait silencieusement en ce qui concerne le dernier propriétaire du Banneret Wizard. Et il s'étonne lorsque celui-ci se considère plus riche. Puis, il



Figure 19 Fritz Marti (1897-1983), le dernier propriétaire du Banneret Wizard. (Photographie extraite du film)

comprend. Fritz Marti regarde tendrement les guirlandes de saucissons qui pendent au plafond et admire leur couleur brune, une couleur qu'on ne trouve plus que chez lui : *Quand les jours sont longs et que les rayons du soleil levant entrent dans la cuisine, c'est comme si on avait suspendu une chaîne dorée.*

Ce petit moment de grâce, de poésie spontanée, c'est la récompense que la réalisatrice reçoit pour son film. Si elle choisit très tôt le documentaire, c'est parce qu'il permet l'échange, le relationnel. Et, quand on donne, on reçoit. Fritz Marti deviendra pour elle un grand-père de cœur.

Le vieil homme aura encore l'occasion de voir le film qu'elle a tourné.

« Voir, est peut-être un bien grand mot, car sa vue était de plus en plus mauvaise, disons qu'il l'a écouté et qu'il l'a adoré. Il en a pleuré... »*

LE BANNERET WISARD

La maison dite du « Banneret Wisard » (fig. 10, 11 et 18) est une des plus anciennes demeures du Jura bernois et de la Suisse et l'un des fleurons de l'architecture jurassienne. Elle se situe sur le territoire de la commune de Grandval. Elle fut la demeure du banneret **Henri Wisard**, notaire à Grandval qui, en 1705, s'opposa avec succès au prince évêque de Bâle pour garantir les privilèges de la Prévôté de Moutier-Grandval.

Sa construction est datée de 1535. Dans la région de Moutier-Grandval, elle est la dernière représentante encore en fonction des fermes avec **cuisine à voûte en pierre** et sans cheminée traditionnelle. Jusqu'à ce jour, elle n'a connu ni l'eau courante ni l'électricité.

La fumée du fourneau et de l'âtre s'évacue dans la charpente par une plateforme de "rondelats"⁷ espacés formant plafond à l'arrière de la cuisine. La fumée qui se répand dans la charpente la préserve des atteintes des insectes et autres nuisibles. La majeure partie de la voûte est utilisée traditionnellement pour **le fumage de la viande** (fig. 21).

Le bâtiment

Cette ferme de plan carré est construite sur piliers et sablières basses en bois, les murs sont en madriers. La charpente pyramidale à quatre pans est en grande partie encore originelle et date de 1535. Dès le XVII^e siècle, certaines parties en bois ont été remplacées par de la maçonnerie (cuisine, logements sud et nord).

La porte d'entrée située sous le devant-huis donne accès à la cuisine voûtée. À l'extérieur, sous un auvent, on observe la présence des restes d'un four à pain. Le four à pain a été reconstitué à l'ancienne (en molasse) et reprend du service à chaque grande manifestation.

Au sud se trouve une grande chambre ouverte sur une plus petite dont les parois en lambris datent du début du

XIX^e siècle. Au nord, se trouvent deux autres chambres, dont une a conservé un **fourneau à banc** (1850). Dans cette chambre, un escalier étroit permet d'accéder à la chambre des valets à l'étage. Le rural occupe la moitié orientale du bâtiment. Il se compose d'une grange accessible à l'origine par le **devant-huis**, d'une petite étable (datant des environs de 1920) contiguë au logement et d'une plus grande étable à l'ouest. L'ensemble a été transformé en salle de réception avec un coin cuisine moderne, comprenez « avec eau courante et électricité » et des commodités.

⁷ Isabelle Roland : *Les rondelats* sont des perches grossièrement équarries mais aussi la plateforme de perches permettant l'évacuation de la fumée depuis une cuisine voûtée. Sur cette plateforme, on entassait momentanément les gerbes de céréales pour parfaire leur séchage.



Figure 20 Ce qui manque à cette image prise dans la cuisine-fumoir, c'est cette odeur exceptionnelle de saucisses fumées qui vous met en appétit et, sans qu'on le comprenne, vous fait sourire. (Photo Lucienne Lanaz 2017)

Des parrains d'exception

En 2009, trois ans après avoir réalisé *Une maison pas comme les autres*, Lucienne Lanaz accepte la présidence de la Fondation Banneret Wisard. Depuis, la réalisatrice peut s'enorgueillir de deux grandes réussites : d'une part, la réalisation de rénovations substantielles et d'autre part, le soutien de deux parrains d'exception. Petit-fils du célèbre architecte genevois Maurice Brailard, Marc-Albert Braillard (1941*) est sculpteur, photographe et surtout l'un des principaux mécènes de la Fondation. Il fait la connaissance de Lucienne Lanaz à Genève alors qu'elle distribuait des rondelles de saucissons après la projection de *Feu, Fumée, Saucisses!* Tandis que Tracy Chevalier (1962*) est une auteure reconnue depuis le succès international de son roman *La jeune fille à la perle*⁸. Lorsqu'elle écrit *La vierge en bleu*⁹, l'écrivaine s'inspire de sa propre famille. Or, ses grands-parents étaient de Moutier. En faisant des recherches, elle apprend par son cousin Jean Kleiber, l'existence de cette bâtisse sans cheminée.

⁸ Paru en 1999 et traduit en 36 langues, le roman sur la vie du peintre Johannes Vermeer est un best-seller (5 millions d'exemplaires vendus, nous informe son site), magistralement porté par le film de Peter Webber.

⁹ *La Vierge en bleu* (1997) est le premier roman de Tracy Chevalier. Son site : www.tchevalier.com



Figure 21 : Tracy Chevalier et Marc-Albert Braillard salués par Lucienne Lanaz, photographie de Doro Meyer, 2014.



Figure 22 En 1996, le Service archéologique du canton de Berne a permis d'examiner le sous-sol de la maison. Ces fouilles ont mis au jour des petits trésors, dont cette céramique.

Bibliographie

Le texte pour la Maison du banneret Wisard a été emprunté aux informations mises à disposition par le site de la Fondation (www.banneret-wisard.ch).

Il a été complété par

- Gilbert Lovis, *Que deviennent les anciennes fermes du Jura*, SJE, 1978.

- Jean-René Carnal, « La maison du banneret Wisard, à Grandval », paru dans *Intervalles* N°62, 2002, pp. 41-46.

- Dan Steiner, « Le Banneret en de bonnes mains », paru dans *Le Journal du Jura*, 16 juillet 2014.

- Olivier Zahno, « Marraine et parrain du Banneret Wisard », paru dans *Le Quotidien jurassien*, le 15 juillet 2014. [En ligne]

- Francis Erard, *Trésors cachés du Pays jurassien*, Éditions D+P, Delémont, 2014, pp. 48-49.

REGULA HAUSER

DE ZURICH À CORNOL, EN PASSANT PAR COURGENAY

Regula Hauser est céramiste. Peintre, créatrice de bijoux, créatrice en textile mais avant tout céramiste. Venue de Zurich où elle est née, elle s'installe à Cornol en 2010, dans une jolie petite maison que les artisans du village, son mari et elle ont rénovée avec soin et élégance. Une maison qui est devenue une partie intégrante de son travail : outre la vaisselle, elle y a créé les carreaux destinés aux murs de la cuisine et de la salle de bain, ainsi que la vasque d'un évier.

En 2012, le Conseil de la paroisse de Courgenay lui commande trois personnages pour une crèche moderne. Touchée par la marque de confiance, Regula Hauser se lance dans l'aventure. Ce projet l'oblige à se sentir habitée par le miracle de Noël dès le mois d'août, mais aussi à régler plusieurs problèmes techniques liés à la grande taille des personnages (fig. 2 et 3).

Au cours de l'été 2014, elle présente une rétrospective de son travail pour la première fois dans le Jura grâce à la Fondation des Amis du Château de Miécourt. Ensuite, tout s'accélère : elle est admise à la SPSJ (2014) tandis que ses sculptures sont retenues pour la Cantonale Berne / Jura (2014 /2015). La Galerie du Passage à Moutier lui offre une exposition individuelle (2016) et ses grandes sculptures (des visages tourmentés) sont retenues par la Biennale de Visarte (2016). En parallèle, son travail est reconnu par de nombreuses sélections à l'étranger : Espagne, Allemagne...



Figure 1 Tasse-anniversaire des 20 ans du laboratoire souterrain du Mont-Terri, Saint-Ursanne, 2016, céramique, 7 cm de haut. (Photographie de Nicolas de Neve). Chaque tasse est ornée de l'empreinte d'une ammonite (réalisée par Regina Hostettler de Glovelier). L'artiste a utilisé une terre contenant une petite partie d'argile à Opalinus provenant du laboratoire souterrain du Mont-Terri.



Figure 2 *Détail de la crèche de Courgenay, Mage d'Orient qui apporte une fleur de lys, 2012, céramique, 80 cm de haut. (Photographie : avec l'aimable autorisation de Nicolas de Neve.)* Les vêtements et cheveux des personnages ont été légèrement colorés. Un mois fut nécessaire pour sécher la sculpture avant la première cuisson à 980°. Ensuite, un émail transparent a été appliqué afin de donner de la force, de l'expressivité et de l'éclat au personnage avant la seconde cuisson à 1'250°.



Figure 3 *Détail de la crèche de Courgenay, Mage d'Orient qui apporte un faucon, 2012, céramique, 58 x 28 x 24 cm (Photographie : avec l'aimable autorisation de Nicolas de Neve.)*



Figure 4 *Automne*, 2014, céramique et fil de fer, hauteur 22 cm et 30 cm de diamètre. (Photographie de Nicolas de Neve).

Voici la réalisation qui a été retenue pour la première sélection de l'*International Ceramics Festival'17 Mino* au Japon.

Traditionnellement, l'automne se reconnaît à ses couleurs chaudes allant du brun à l'ocre en passant par l'orange. Ici, l'automne est suggéré uniquement par l'entre-deux. L'été apparaît encore chargé de fruits (les perles de céramique) tandis que l'hiver est symbolisé par la structure en fer, rappelant l'ossature de l'arbre faisant face au froid. À moins que cette œuvre ne soit un panier destiné à recevoir les fruits que l'automne a généreusement offerts, tandis que le vent s'y engouffre, faisant tanguer les perles.

Figure 5 *Berceaux*, 2017, céramique sur pied en bois, 43 x 35 x 33 cm ; 26 x 60 x 34 cm ; 50 x 41 x 40 cm. (Photographie de Nicolas de Neve).



BERCEUSE

Berceuse est le titre d'une installation réalisée en hommage aux femmes qui ont été mères et paysannes à une époque où aucun de ces rôles n'était encore reconnu. L'œuvre comporte trois parties : une suite de vingt photographies où l'on voit la fille de l'artiste porter ces tabliers datant des années 1950 à 1970 (fig. 6). Ils ont été collectés en Allemagne, en Belgique et en Suisse sur une période de deux années. Ensuite, ils ont été découpés, travaillés en torsade et ont servi de matériau pour la réalisation d'un berceau (fig. 7). Le symbole est clair : on y parle de naissance et de renaissance. Au cours de la réalisation du berceau et un peu confusément, Regula Hauser voulait associer ce patchwork à la céramique. C'est au hasard de la lecture du *Dictionnaire des Symboles*¹ qu'elle découvre le poème *Je vais mourir* d'Alfonsina Storni (1892-1938). Un poème que la poétesse argentine a écrit trois jours avant de suicider.

Les vers lui paraissent avoir été écrits pour ce berceau bleu nuit. En hommage au poème, l'artiste décide de réaliser cinq coupes en terre (fig. 5). Cinq coupes destinées au « fruit de nos entrailles ». Celles-ci sont composées de deux éléments : « le creux » (le ventre) et les anses (le lien avec l'extérieur). Chaque coupe possède sa propre identité visuelle, son propre motif décoratif évoquant par touches le contenu du poème.

Au fil du temps, le berceau devient, aux yeux de Regula Hauser, un objet étrange, dont nous n'avons pas nos propres souvenirs. Dans notre histoire d'enfant, c'est un objet oublié. Nous nous le réapproprions au moment de la maternité.

Regula Hauser a fait du berceau un écrin pour des tabliers oubliés, des berceuses chantées et un poème à lire ou à relire.

**Dents de fleurs, coiffe de rosée,
mains d'herbe, toi ma douce nourrice,
prépare les draps de terre
et l'édredon sarclé de mousse.**

**Je vais dormir, ma nourrice, berce-moi.
Pose une lampe à mon chevet;
une constellation, celle qui te plaît;
elles sont toutes belles : baisse-la un peu.**

**Laisse-moi seule : écoute se rompre les bourgeons...
un pied céleste te berce de tout là-haut
et un oiseau esquisse quelques voltes**

**pour que tu puisses oublier... Merci.
Ah, une dernière chose :
s'il venait à me téléphoner
dis-lui qu'il n'insiste pas et que je suis sortie...**

¹ *Le Livre des symboles, Réflexions sur des images archétypales*, Taschen, Cologne, 2011, pp. 600-601.



Figure 6 Christine Hauser, été 2015, photographies d'Isabelle Lecomte. Collectionnés, les tabliers fournissent un motif aux mille variantes : uni, rayé, fleuri ; avec ou sans manches ; avec ou sans ceinture ; boutonné par devant ou par derrière ; coupé au-dessus ou en-dessous du genou, avec ou sans poche, cousu main ou fabriqué en usine ; au col rond ou en V.



Réalisé à partir de tabliers, le berceau ci-contre surprend par les diverses tonalités de bleu. Il forme une voûte céleste inversée, tandis que les cordages rappellent le cordon ombilical qui unit l'enfant à sa mère.

Tandis que les motifs décoratifs des berceaux en céramique (fig. 5) évoquent les « fleurs, coiffées de rosée », « les draps de terre » ou « l'édredon sarclé de mousse » présents dans le premier vers d'Alfonsina Storni.

Bibliographie

Regula Hauser Céramique sur le fil, 2015.

Webographie

[//regulahauser.viewbook.com](http://regulahauser.viewbook.com)

www.ceramiques-cornol.ch

Sur ce site, vous trouverez toutes les informations utiles si vous souhaitez vous inscrire aux cours de céramique donnés par l'artiste.

Figure 7 *Berceau*, 2016, cordes, tissus et armature en fer, 32 x 100 x 54 cm. (Photographie de Nicolas de Neve).

GAILAINNES LATTRES

LETTRES GALANTES

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. (La Genèse)

- Justin, te dairôs te r'mairiaie, que dyait not' bon tiurie en ci vaf que n'poéyait p' churmontaie son tchaigrin. Le temps n'ât pus qu'è faiyait réchpectaie ènne annèe d'avaidge. Sondge en tes dous baîchattes : è yôs manque ènne mère. Èt peus, t'és encoé djûene : è t'manque ènne fanne.

Mains laivou trouaie lai daimatte que tyindrait l' ménaidge, bâtch'rait le tieutchi, bèy'rait és dg'rènes èt és laipîns, poétch'rait l'boire és poûes, nentay'rait les létans ? Laivou trouaie lai fanne qu'ainm'rait cment les sinnes ces dous dôbattes, midjot'rait des boènnes sopes, étchâd'rait le yét, meûdrait l'café tchéque maitin po l'aimoé di bon Dûe èt les bés l'oeûyes di Djustin ?

Les fannes qu'le prêtre yi présenté, tchoijies aivô l' pus gros tieusain permè les moyouses bairoitchouses, Djustin les é totes eurfujèes.



- Justin, tu devrais te remarier, disait notre bon curé à ce veuf qui ne parvenait pas à surmonter son chagrin. Le temps n'est plus où il convenait d'observer une année de veuvage. Songe à tes deux filles : il leur manque une mère. Et puis, tu es encore jeune : il te manque une femme.

Mais où trouver la fée qui tiendrait le ménage, bêcherait le jardin, donnerait aux poules et aux lapins, porterait les restes aux cochons, mettrait au sec les porcelets ? Où trouver la femme qui chérirait comme les siennes ces deux adolescentes évaporées, mijoterait de bonnes soupes, chaufferait le lit, moudrait le café chaque matin pour l'amour du bon Dieu et les beaux yeux de Justin ?

Les femmes que le prêtre lui présentait, choisies avec le plus grand soin parmi les fines fleurs de ses

- En vòs r'méchiaint, Chire. Ç' n'ât p'encoé le môment. Lai deloûe ât trop frâche. Piepe yènne de céés qu' vòs prepôjez ne peut rempiaicie mai poûere Clémence.

D'vaint son r'fus, le tiurie décidé d' léchie faire le temps. Dûe, dains sai grante saidgence, sârait biîn éçhairaie Djustin â djoué qu'è djudg'rait bon èt yi botaie chu sai vie ènne novèlle compaigne. Las-moi, lai lumiere di Cie taïtieutait èt peus ci trichte vaf vétçhait touedje tot d'pai lu.

Ïn bé maitin, è trové dains sai boète ènne lattre qu'allait tchaindgie sai vie. Ïn tyujin d'sai fanne l'invitait po l'baptême de yôte heûtieme afaint, ïn boûebat.

En ci Justin çoli n'yi dyait pe trop. Ci tyujin, è le coègnéçait è poène. Èt peus, c'était d'l'âtre sens d'lai frontiere. Tiu que voidg'rait les baichattes. Tiu qu'aiffoûetrait les bêtes ? Le tiurie, recoégnu po son épiais, réglé tos les probyèmes. Les baïchattes péss'rint lai djouènèe en lai tiure. Ïn sèrvégeâle véjin airait tieûsain des bêtes.

Djustin s'fsé tot bé po paitchi tchie ses tyujins fraînçais. È feut r'ci tchâlroujment. En lai tâle, an l'boté â long d'ènne fanne de son aidge. Ès d'vijainnent tot l' temps ensoènne. Lai fanne s'interèché brâment en lu. Cment qu'è d'vait seûffri sains fanne



paroissiennes, Justin les refusa toutes.

- Je vous remercie, Monsieur le Curé. Ce n'est pas encore le moment. La douleur est trop fraîche. Aucune de celles que vous me proposez ne saurait remplacer ma pauvre Clémence.

Devant son refus, le curé décida de laisser faire le temps. Dieu, dans sa grande sagesse, saurait bien éclairer Justin au jour qu'il jugerait bon et placer sur son chemin une nouvelle compagne. Hélas, la lumière céleste tardait à se manifester et le veuf affligé s'enfermait dans sa solitude.

Un beau matin, il trouva dans son courrier une lettre qui allait changer le cours de sa vie. Un cousin de sa femme l'invitait pour le baptême de leur huitième enfant, un garçon. Justin eut d'abord envie de décliner l'invitation. Ce cousin par alliance, il le connaissait à peine. En outre, c'était de l'autre côté de la frontière. Qui garderait les filles ? Qui fourragerait le bétail ?

Le curé, en habile négociateur, eut tôt fait de régler les problèmes. Les filles passeraient la journée à la cure. Un voisin serviable prendrait soin du bétail.

Justin se fit tout beau pour partir chez ses cousins français. Il fut accueilli chaleureusement.

dôs son toét ! Quéé vayaince ! Quéé aittaitch'ment en sai compaigne paitchie trop tôt.

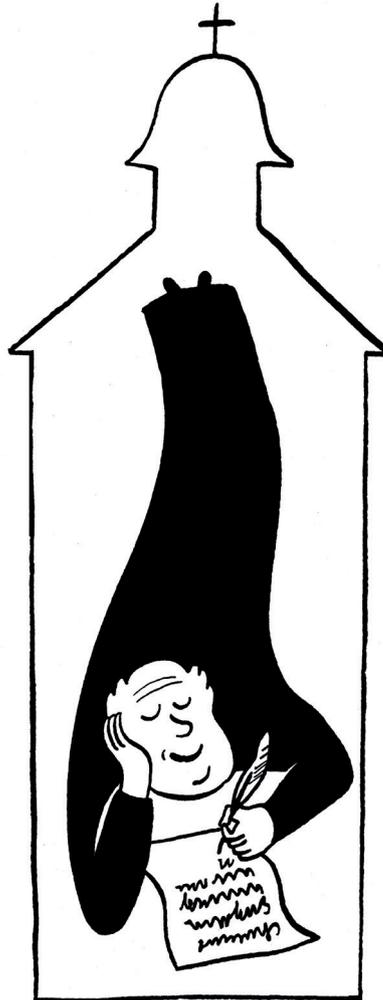
Èlle était diaïchatte de tiure, mains elle ne t'nyait pe è le d'moéraie djuqu'en la fin d' ses djoués. Çoli n'yi dépyairait p' de s'mairiaie s'èlle trovait in hanne cment qu'è fât, maivuri, réj'nâbye, qu'an peut comptaie d'chus.

Èlle yi fait promâttré de graiy'naie. È prômât. Djustin était in hanne d' lai tiere, que s' sent meu d'aivô ènne pieutche que d'aivô ènne pieume. Ç'ât lée qu'è graiy'nè en premie. Djustin daivait répondre. È r'bote â dûemoène, peus â dûemoène cheuyaint. « Çte fanne é di raicoédgeaige, qu'è musait. I n' seus p' inchtrut cment lée. I n'ai fait qu' l'écôle di v'laidge. Po d'vijaie, çoli vai, mains po graiy'naie, nian, que nian, i fais piein d'fâtes. I aî pavou qu'èlle me troveuche noérian. » È s'en feut en lai tiure.

È s' fât r'piaicie dains ci temps-li. An n'enviyait p' de méssaidges cment mit'naint. Les laividjâses étint rais èt peus croûyes, è faiyait breûyaie d'dains.

- I t' veus préparaie in brouillon, qu' yi dit l'aibbé. T'n'airés qu'è le r'copiaie. Léche-me çte lattre èt peus r'vins d'adj'd'heû en heûte.

Le tiurie m'né sai p'tète enquête. D'Hélène - c'était le ptèt nom d' lai



À table, on le plaça à côté d'une femme de son âge. Ils eurent de longues conversations. La femme s'intéressa vivement à son cas. Comme il devait souffrir sans épouse sous son toit ! Quel courage ! Quelle fidélité à sa compagne partie trop tôt !

Elle était servante de cure, mais elle ne tenait pas à le rester jusqu'à la fin de ses jours. Elle serait certainement tentée par le mariage, encore faudrait-il qu'elle trouve un homme convenable, d'âge mûr, réfléchi, digne de confiance.

Elle lui fait promettre d'écrire. Il promet. Justin était un homme de la terre, plus à l'aise avec une pioche qu'avec une plume. Elle écrivit la première. Justin se devait de répondre. Il remet à dimanche, puis au dimanche suivant. « Cette femme a des connaissances, pensait-il. Je ne suis pas aussi instruit qu'elle. Je n'ai suivi que l'école du village. Pour soutenir une conversation, cela peut aller, mais pour écrire, il n'en est pas question. Je fais trop de fautes. Je crains qu'elle ne découvre mon ignorance. » Il prit le chemin de la cure.

Il convient de se situer dans le contexte de l'époque. On n'envoyait pas de messages comme aujourd'hui. Les téléphones étaient rares et de

bèlle - , è n'ouyé que des éléudges. Aiprés son écôle tchie les sœurs, èlle s'était dévouèe po son père, vaf lu âchi, d'vaint que d' s'engaidgie en lai tiure. En pus, c'était ène fanne chéduainne. Drèt ço qu'è fayait en ci Djustin.

Dains sai lattre, èlle djâsait di dénè d' baptême, dyait tot l' piaiji qu'èlle eut d' faire lai coégnéchaince di Djustin. « I échpère qu' vôs êtes bin rentrè. Èt peus vos baïchattes, cment qu'èlles vaint ? Embraichietes-les d' mai paît. I aittends d'vos nouvelles. »

Le tiurie, que graiy'nait en piaice di Justin dyé cobin è feut seinsibye en sai lattre. È bèyé des nouvelles des baichattes. È se f'sait brament d'aimèe po yote aiv'ni, èl aivait pidie d'ces oûerfenattes. È djâsé âchi d'lai f'néjon. « I n'aî qu'dous brais. S'â moins è y aivait ène fanne en l'hôtâ. »

En graiy'nait, le pidayaint tiurie s'ât pris â djûe. È feut toutchi. Pus d'in còp, les laïgres yi païchint des l'oeûyes. Lai réponche d' lai bèlle v'nié vite. Èlle compregnait, èlle pregnait paît, èlle aivait pidie. Ah, s'èlle n'était p'engaidgie en çte tiure.

De lattre en lattre, not' chire l'emmn'né à tytie son tiurie. Çtu-ci rtrov'rait aîgiement ène âtre diaïchatte. « Vôs êtes trop chcrupuyouse, tchiere Hèlène. » Les lattres v'nyint aidé pus ençhaimées,



mauvaise qualité. Il fallait crier dans l'appareil.

- Je vais te préparer un brouillon, lui dit l'abbé. Tu n'auras qu'à le recopier. Laisse-moi cette lettre et reviens dans une semaine.

L'ecclésiastique mena sa petite enquête. D'Hélène - c'était le prénom de la belle - il n'entendit que des éloges. Après sa scolarité chez les religieuses, elle se dévoua au service de son père, devenu veuf, lui aussi. Puis elle s'engagea à la cure. C'était une personne séduisante, exactement ce qu'il fallait à Justin.

Dans sa lettre, elle évoquait le repas de baptême, soulignait le plaisir qu'elle eut de faire la connaissance de Justin. « J'espère que vous êtes bien rentré. Et vos filles, comment vont-elles ? Embrassez-les de ma part. J'attends de vos nouvelles. »

L'homme d'Église, qui s'exprimait au nom de Justin, dit combien il avait été sensible à sa lettre. Il donna des nouvelles des filles. Il se faisait beaucoup de souci pour leur avenir, éprouvait une profonde compassion envers ces orphelines. Il parla aussi de la fenaison. « Je n'ai que deux bras. Si au moins il y avait une femme au foyer. »

Au fil des lignes, le curé compatissant se prit au jeu. Il fut ému. Plus d'une fois, il eut la larme à l'œil. La réponse de la bonne de cure ne

pus prechainnes. Mon Djustin s'appliquait è les rcopyaie ch' lai tâle de lai tieujènne, di temps qu'les baichattes f'sint yos yeuçons.

Not' tiurie ne feut dj'mais taint hèy'rou. È poéyait vivre ènne hichtoire d'aimoé, èt peus, di meinme côp, enyevaie ènne diaïchatte de tiure. Ènne sakeurdie de diaill'rie è djûere en son confrère.

L'éetchaindge de lattres duré quasi ènne année. Ç'ât l'temps di vavaidge. Tot é ènne fin. En lai mé-careime, not' tiurie eut lai grante djoûe d' célébraie l' mairiaidge Hélène èt Djustin.

Simon Beuret est né à Porrentruy en 1991. Depuis l'obtention de son diplôme en illustration à l'école d'art de Lucerne en 2016, il travaille en tant qu'illustrateur indépendant et auteur de bande dessinée.



tarda guère. Elle comprenait, elle prenait part, elle était touchée. Ah, si elle n'était pas employée au presbytère.

Progressivement, l'épistolier l'exhortait à quitter son poste. Son patron retrouverait aisément une autre gouvernante. « Vos scrupules vous honorent, chère Hélène. » Les lettres se faisaient plus enflammées, plus pressantes. Justin s'appliquait à les recopier sur la table de la cuisine tandis que les gamines faisaient leurs devoirs.

Notre curé ne fut jamais aussi heureux. Il lui était donné de vivre une histoire d'amour, et par la même occasion d'enlever une servante de cure. Une diablerie qu'il se plaisait à jouer à son confrère.

La correspondance dura presque une année, l'espace du veuvage réglementaire. Tout a une fin. À la mi-carême, notre curé eut la profonde satisfaction de célébrer le mariage d'Hélène et de Justin.

LA VERRERIE DE MOUTIER

Le verre est une matière fabriquée et travaillée depuis très longtemps ; différentes légendes en racontent l'apparition. Il a même été considéré comme une matière précieuse au même titre que l'or. Cependant, si l'on peut en trouver des traces dans l'antiquité chez les Phéniciens et les Égyptiens, les premières mentions dans l'Arc jurassien datent des XIV^e et XV^e siècles pour La Heutte et Klus et les restes de verreries et d'objets en verre ne datent que des XVII^e (Lobschez), XVIII^e (Laufon, Roches et Moutier) et XIX^e siècles.¹ Les sites sont difficiles à trouver: la fabrication demande une grande quantité d'énergie et les verriers s'installaient au plus près de leurs matières premières. Les forêts jurassiennes, qui fournissaient le bois nécessaire, se sont refermées sur leurs installations. On ne retrouve certains sites que grâce aux baux de location de terrains dans les archives communales.

1DJJ



Figure 1 À la fin d'une « campagne », le four doit être vidé et les briques réfractaires changées. Les habitants de Moutier allaient régulièrement assister à ce spectacle. (Photo non datée mise à disposition par le Musée du Tour automatique et d'Histoire de Moutier)

Petit cours de technologie du verre...

La fabrication du verre est longtemps restée un secret que les familles se transmettaient de génération en génération. Les principes de base étaient connus de leurs aides, mais les différentes astuces, comme l'ajout de soude, de cendres ou d'autres additifs, restaient cachées.

Le matériau de base du verre est le sable siliceux, dont on trouve quelques poches dans l'Arc jurassien. Mais, le sable étant trouvé, il faut le faire fondre à 1400 degrés, d'où l'installation des verriers dans la forêt, de grandes quantités de charbon de bois pouvant être fabriquées sur place pour chauffer les fours.

Selon la destination du verre, différents oxydes ou métaux peuvent être ajoutés : du plomb pour le cristal, du fer ou de l'oxyde de cuivre pour la couleur verte, des composés de soufre pour les différentes nuances de jaune à brun, ou même noir si on ajoute encore du carbone ou du fer au mélange, etc.



Figure 2 Photo des fouilles menées sur le site de la Verrerie de Roches. Vue générale des vestiges de la halle de fusion. (Photo parue page 49 dans le *Cahier d'archéologie jurassienne CAJ 35* édité par la Société jurassienne d'Émulation)

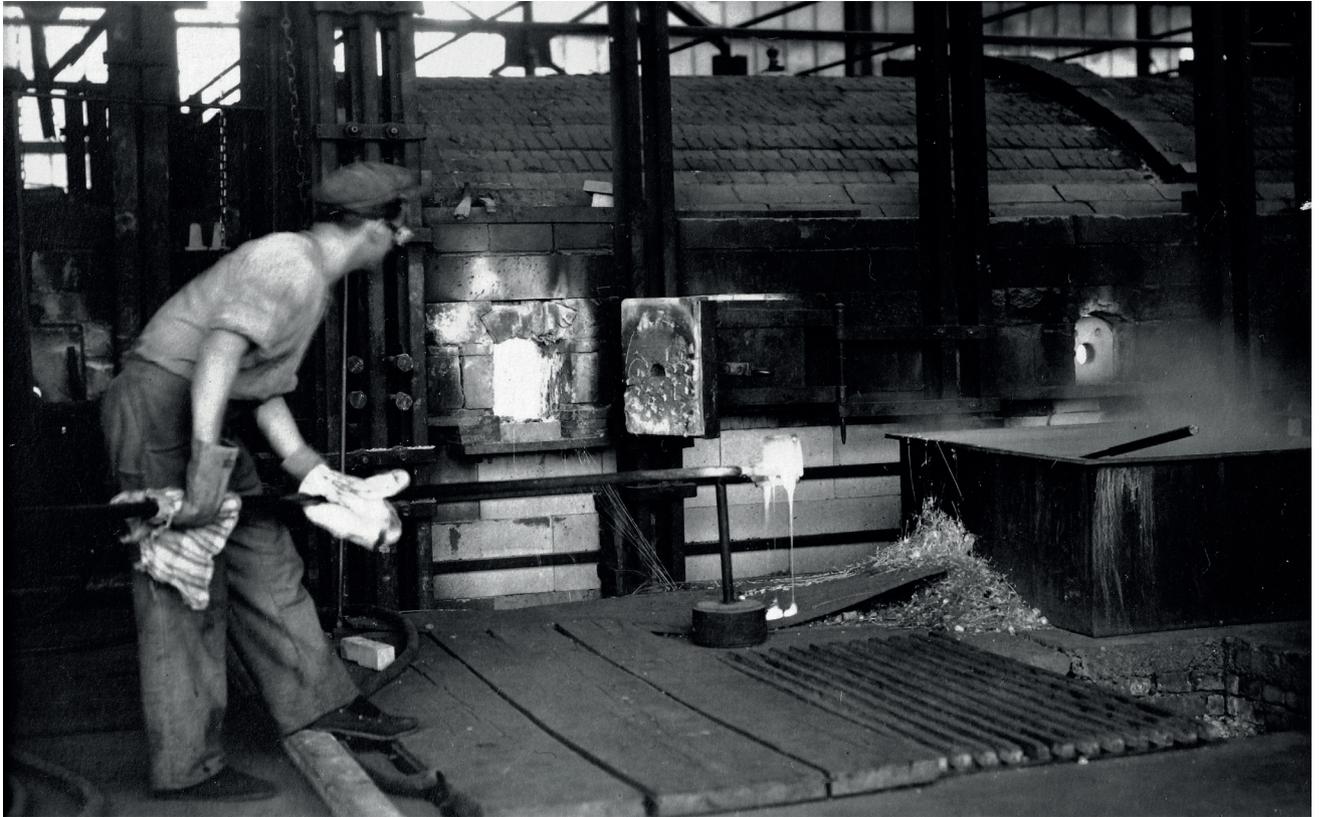


Figure 3 Prélèvement d'une dose de verre dans le four. (Photo non datée mise à disposition par le Musée du Tour automatique et d'Histoire à Moutier)

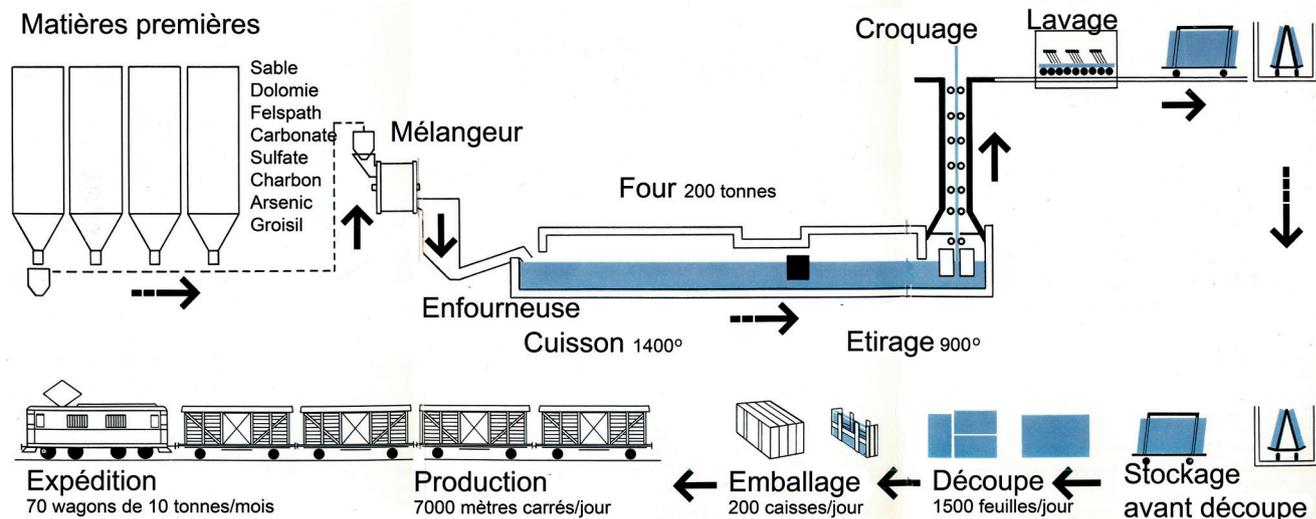
Explication de la fabrication du verre soufflé parue en 1975 dans *Moutier chef-lieu de district*

Nous avons demandé à un employé des Verreries SA, en place depuis plus de cinquante ans – il s'agit de M. Robert Ruch – de nous expliquer de façon rudimentaire comment on fabriquait le verre au temps des souffleurs. Il y a, tout d'abord, toute une terminologie disparue en même temps que l'ancien procédé. Les compagnons venant de l'étranger restaient à Moutier le temps d'une « campagne ». Quand le four se détériorait et qu'il fallait en remplacer les briques réfractaires, les compagnons s'en allaient offrir leurs services ailleurs... ou se reposer de leur dur labeur, car les salaires étaient intéressants. Les verriers étaient divisés en plusieurs catégories. Il y avait, tout d'abord, le petit cueilleur. C'est lui qui, plongeant la canne de soufflage dans le four, préparait la paraison. Puis le grand cueilleur prenait la relève. C'est à lui qu'incombait la délicate opération de doser la paraison (soit la portion de verre utile au souffleur).

C'est lui aussi qui donnait forme au manchon. Venait ensuite le personnage principal, le souffleur. Prenant possession de la canne, longue d'environ 140 cm, percée d'un trou, avec une embouchure de bois adaptée au tube d'acier, il soufflait en balançant le manchon dans une fosse appelée longéage. De temps à autre, s'il voyait que le verre refroidissait trop rapidement, il le réchauffait dans un four proche. Le maniqueur, qui était à son service, ouvrait et refermait la porte de ce four. Une fois le manchon terminé, le maniqueur cueillait un peu de verre en fusion dans le four, au moyen de deux pinces, en faisant un filet qu'il appliquait sur le manchon, d'abord dans le bas terminé en calotte arrondie, puis en haut. Il lui suffisait de

cracher sur ce filet de verre pour provoquer la rupture. Quelques anciens, à Moutier, se souviennent que les calottes de verre étaient recherchées... pour en faire de petites serres dans lesquelles les plantes délicates évitaient les dégâts dus au gel. Mais revenons aux verriers. Une fois le manchon assez gros, il était placé sur un chevalet et ouvert au moyen d'un diamant fixé à une tige. La coupure se faisait à l'intérieur du manchon. C'est à ce moment qu'intervenait l'étendeur. Au moyen d'une barre de fer, il déposait le manchon sur un wagonnet couissant dans un four. Le verre, ramolli, se déployait partiellement de lui-même. Au moyen d'un polissoir en bois, qu'il fallait souvent tremper dans l'eau quand il prenait feu, on repassait en quelque sorte la feuille de verre. On le voit, le métier de verrier n'a jamais été une sinécure. Il avait de tout temps ses spécialistes. À Moutier, on cessa de souffler le verre à la fin de la Première Guerre mondiale. La dernière application de ce procédé, après la guerre, fut la fabrication de bouteilles thermos. Vers 1922-1923, la verrerie se modernisa. On y installa une machine Libbey-Owens, achetée en Amérique. Si le verre était amorcé verticalement, l'étiration se faisait horizontalement. C'est sur cette machine que fut étirée la grande feuille de verre présentée en 1939, à l'Exposition nationale de Zurich. Plus tard, on modifia une fois encore le principe et la machine. Aujourd'hui, le verre est étiré verticalement. Les milliers de Prévôtois qui ont visité les usines lors de la fameuse journée de la porte ouverte ont pu voir comment, aujourd'hui, se fait le verre et comment, à Verres Industriels, on le travaille.

Graphique expliquant la fabrication du verre à Moutier



La nouvelle technique de fabrication qui n'a pas été installée à Moutier: le verre "float"

Produit suivant des technologies traditionnelles telles que le procédé d'étirage, le verre à vitre peut être considéré comme faisant partie de l'histoire du verre. D'autres verres imprimés et spéciaux sont produits essentiellement par laminage pour des marchés particuliers assez limités. De nos jours, plus de 80 % du verre plat produit dans le monde sont du verre de type « float » produit par flottage.

En fait, le terme « float » se réfère en même temps à la technologie la plus récente pour produire du verre plat avec un certain niveau de qualité. Ce procédé consiste à verser le verre en fusion sur une couche de métal liquide, puis à le refroidir lorsque le verre formé est suffisamment stabilisé du point de vue physique et dimensionnel. Ce principe a été découvert au milieu du XIX^e siècle par Henry Bessemer. Différents brevets ont été déposés aux États-Unis lorsque

certains verriers ont commencé à expérimenter le procédé « float », mais la découverte capitale dans la technologie du verre « float » a été faite par Pilkington Brothers (PB) dans les années 1950. À partir d'un objectif clair et bien défini, celui de polir naturellement le verre laminé sur une couche de métal, évitant ainsi les opérations de meulage et de polissage, ils ont pu mettre au point le premier procédé de fabrication de verre « float » commercialement réussi. Sept années d'efforts intensifs et de dépenses considérables ont été nécessaires pour la mise au point.

À présent, la technologie « float » est utilisée pour la production de verre plat dans différentes applications: bâtiment et architecture, automobile, vitrerie, miroiterie, avec différents niveaux de qualité dans une large gamme d'épaisseurs allant de 2 à 12 mm en restant dans le domaine standard. (Wikipédia)

Graphique de Roger Voser.

Et Moutier ?

Parmi les sites de production de verre retrouvés et étudiés, celui qui nous intéresse pour la verrerie de Moutier est relativement récent : notre histoire débute au XVIII^e siècle, sur la commune de Rebeuvelier, au lieu-dit La Verrerie de Roches (fig. 2).

Les auteurs du *Cahier d'archéologie jurassienne CAJ 35* l'ont spécialement étudié, grâce à la construction de l'autoroute A16. Située au bord de la route Bienne-Bâle, cette verrerie a fonctionné de 1797 à 1867. Le site avait été conçu pour durer, ce qui a permis de suivre le développement des installations. Après avoir appartenu à différents verriers, en 1817 le site est vendu à Célestin Chatelain, qui le louait depuis 1805. En 1842, il achète la briqueterie de Roll, à l'entrée de Moutier côté Court, et il déplacera la production de verre à côté de la briqueterie (fig. 4). La forêt toute proche, le sable de la carrière de Court et la proximité de la Birse, sans compter la briqueterie de Roll qui fabriquait des briques réfractaires utilisées pour le four, en faisaient un endroit idéal.

Si la production de Rebeuvelier était orientée sur les objets (bouteilles, dames-jeannes, verres), la verrerie de Moutier se spécialisera dans la production de verre plat pour les fenêtres, la photographie, les lanternes à gaz, les serres, les toits, etc. En 1857, la verrerie était le plus important complexe industriel du Jura, avec ses quatre



Figure 4 Vers 1918, on voit encore la cheminée de la briqueterie, près de la verrerie. (Photo de la page 167 du livre *Moutier chef-lieu de district* paru en 1975 aux éditions Robert SA)

souffleurs, deux étendeurs, trois ou quatre coupeurs et une trentaine de manœuvres.

En 1883, la verrerie est vendue au gendre de Célestin Chatelain, Anselme Marchal, qui fera faillite en 1892. Dès lors, la verrerie a appartenu à divers propriétaires ; la concurrence belge ou française étant trop forte, les coûts de production trop élevés, la rentabilité n'était garantie que pour de courtes périodes.

Demandes de subventions, revendications, mouvements ouvriers

Dans les périodes de crise, la verrerie fera des démarches pour obtenir des subventions ou une augmentation des droits de douane pour le verre venant de l'étranger. Il lui sera répondu favorablement à la condition que les verriers belges, alors détenteurs du secret de la fabrication du verre à vitre, partagent leur savoir-faire (fig. 5).

Les mouvements ouvriers secouent aussi d'autres industries. En 1887, le comité de la Fédération des monteurs de boîtes organise une tombola pour venir en aide aux grévistes. La FOMH (Fédération des ouvriers sur métaux et horlogers) est en cours de création. Les baisses de salaire sont si nombreuses qu'elles sont à la base du mouvement ouvrier. Dans les procès-verbaux de l'époque, on trouve peu de renseignements sur les grèves (même remarque pour la Grève générale de



Figure 5 Voici une équipe de verriers du temps des souffleurs. Il suffit de bien regarder cette photo pour constater qu'il y avait, dans la profession, une sérieuse hiérarchie. Les directeurs et les chefs importants portent cravate, les compagnons du haut de l'échelle hiérarchique professionnelle portent le cylindre. (Photo de la page 167 du livre *Moutier chef-lieu de district* paru en 1975 aux éditions Robert SA)

1918 qui a également touché Moutier) et pourtant une information importante : les patrons qui avaient imposé des baisses de salaire sont convoqués à une séance du comité ouvrier et, dans la plupart des cas, ils cèdent aux revendications présentées.² À la suite de différentes actions, certains ouvriers de la verrerie jugent que la FOMH défend mieux ses membres que d'autres corporations et, bien que n'étant ni dans la métallurgie ni dans l'horlogerie, ils adhèrent à ce syndicat.

L'évolution du verre à vitre

D'abord à base de dames-jeannes découpées ou de cylindres plus ou moins aplatis puis recuits, la fabrication du verre plat change complètement en 1923 : le verre n'est plus soufflé mais étiré à plat selon le procédé Libbey-Owens.³ Avec ce procédé, la feuille de verre, après avoir été étirée verticalement sur 1 m 50 environ, est pliée à angle droit sur un rouleau « plieur » avant de pénétrer horizontalement dans l'étenderie de recuisson. (voir graphique p. 63). Grâce cette technique, le verre plat est de meilleure qualité et la production fortement augmentée.

En 1943, nouveau changement de technologie : c'est maintenant le procédé Fourcault qui est choisi.⁴

Avec cette technologie, la verrerie, qui pouvait produire 8% des besoins nationaux en 1923, en produit 85% en 1960 et, au milieu des années 1970, 250 tonnes de verre sont produites chaque mois à Moutier, ce qui couvre les besoins suisses (fig. 1, 3, 6).

Nouveaux produits à base de verre plat

Parallèlement à cette production, la verrerie se spécialise dans la transformation du verre plat. Verres de sécurité, verres blindés avec ou sans alarme, verres feuilletés pour différents usages (banques, aviation, chemins de fer, etc.), verres isolants, verres thermo déformés (cockpit d'avion ou d'hélicoptère, fenêtres spéciales, etc.).

En 1955, une société indépendante, Verres Industriels

SA, est créée, consacrée à cette production particulière.

Fin de la fusion

1976 marque un tournant pour la verrerie de Moutier : la fusion du verre est abandonnée, le four est démonté. Un nouveau système de fabrication est utilisé à l'étranger, le *float* (voir l'encadré p. 63) sur bain d'étain, qui décuple les possibilités de production et fait baisser les prix sur le marché. Son installation coûterait trop cher. Ainsi, depuis cette date, les feuilles de verre sont importées principalement de Belgique et seules la transformation du verre plat et la fabrication de verres spéciaux cités plus haut sont conservées et développées au sein de Verres Industriels SA.

La verrerie de Moutier aujourd'hui

Depuis 2011, Verres Industriels SA fait partie du groupe AGC, leader mondial du verre, sous le nom de AGC-VIM, VIM pour Verre Industriel Moutier. On retrouve les verres spéciaux de Moutier dans le monde entier, par exemple des vitrages trempés et chauffants pour la tour de contrôle de l'aéroport de Dubai, ou encore à Jengdu, en Chine, où un bâtiment est revêtu de verre isolant.

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons que la direction d'AGC Glass Europe a annoncé la fin de la fabrication à Moutier. Il y a déjà plusieurs mois que l'on ne trouvait plus mention de VIM sur le site internet d'AGC Glass. Les prétextes invoqués sont les mêmes qu'il y a bientôt cent ans: concurrence étrangère, taux élevé du franc! Pourtant Verres Industriels SA avaient su innover en traitant le verre plat comme retracé plus haut et, grâce à ces différents nouveaux produits, les employés pouvaient espérer être à l'abri de licenciements. Il n'en est rien: le site sera fermé probablement fin 2017, début 2018 et, d'après les informations obtenues par *Le Quotidien Jurassien* et publiées le 9 septembre 2017, il ne resterait à Moutier qu'un bureau de vente.

² François Kohler, *Histoire du syndicalisme de la vallée de Delémont*, édité à l'occasion du centenaire de la FTMH.

³ [//fr.wikipedia.org/wiki/Verre_plat](http://fr.wikipedia.org/wiki/Verre_plat)

⁴ www.verreonline.fr/v_plat/fabr_vitr2.php



Figure 6 Les ouvriers contrôlant la fabrication du verre avaient des allures d'extraterrestres. (Photo non datée mise à disposition par le Musée du Tour automatique et d'Histoire de Moutier)



Figure 7 Mars 1965, le vitrail est terminé ! Les Verreries de Moutier SA, qui sont la plus ancienne entreprise industrielle de la ville de Moutier, ont construit un bâtiment administratif à l'entrée de la ville, à la sortie des gorges de Court. La direction des Verreries de Moutier, en accord avec l'architecte, a eu la bonne idée de placer un vitrail de grande dimension sur une façade, le projet est de l'artiste bâlois Jean-Rodolphe Schiess. Les verriers ont procédé eux-mêmes à l'exécution du vitrail d'après les dessins de l'artiste.
On remarque, en bas à gauche, une portière de voiture ayant reçu une balle de mitraillette. La balle n'a pas traversé le verre blindé. (Photo H. Boegli, une partie de la légende est tirée de la page 167 du livre *Moutier hier aujourd'hui demain* paru en 1967 aux éditions Robert SA)

Quelques avatars publiés dans *Le Petit Jurassien* et retrouvés dans les livres sur Moutier publiés par les éditions Robert SA

Les archives révèlent que la verrerie, tout en étant une entreprise extrêmement importante pour la région, a connu des hauts et des bas très marqués. La fusion du verre demande une grande quantité d'énergie et du sable de très bonne qualité qui ne se trouvait plus dans la région. Importation du sable, coût élevé de l'énergie, taux de change défavorable et prix du verre à la baisse sur les marchés ont contribué à la mettre en difficulté plusieurs fois. Seules les périodes de guerre lui ont été favorables, le verre n'arrivant plus de Belgique ou de France.

Dans *Le Petit Jurassien* du 15 décembre 1914, on peut lire que « les verreries de Moutier reprennent leur exploitation. Par suite de la guerre, le verre a subi une forte augmentation, ce qui ne manquera pas de profiter aux usines de Moutier. » Le 14 octobre 1916, « grâce à la concurrence à peu près nulle des verreries belges et française, celles de Moutier sont en pleine prospérité. » Le 5 janvier 1917, augmentation du capital-actions : « un des rares bons effets de la guerre ».

En 1918, diversification de la production : en plus du verre à vitre, on fabrique des bouteilles Thermos, des ampoules électriques et des verres de montres. Hélas, le 14 août 1919, par suite de manque de char-

bon, de taux de change défavorables et de concurrence étrangère, on annonce la fermeture de la verrerie. Mais rien n'est perdu ! En 1922, arrivée de la nouvelle méthode Libbey-Owens qui permet de « supprimer la main-d'œuvre étrangère (souffleurs, cueilleurs, étendeurs) ». La verrerie, qui a été fermée quatre ans et demi, rallume ses feux et prend le nom de « Compagnie des Verreries de Moutier pour la fabrication mécanique du verre S. A. ». La production continue, avec des arrêts réguliers pour réparer le four. Mais, en 1927, des démarches sont faites pour demander une augmentation des droits de douane sur les verres importés et une diminution des tarifs des CFF pour le transport du verre, la concurrence étrangère devenant de nouveau importante. En 1930, les droits d'entrée sont relevés.

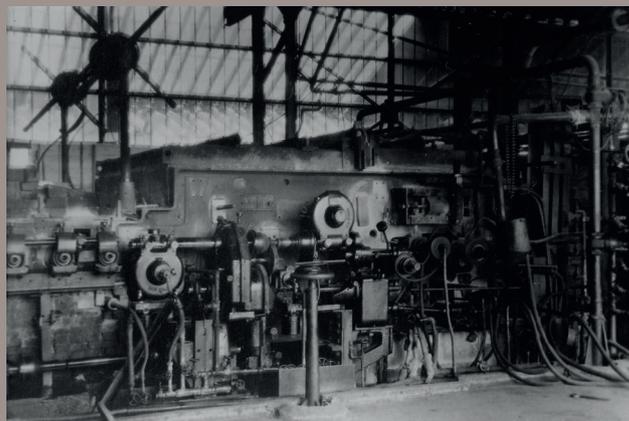


Figure 8 Le four électrique, « Alien » alimenté par de grosses conduites électriques. (Photo non datée mise à disposition par le Musée du Tour automatique et d'Histoire de Moutier)

LES CLOCHES DE ST-PIERRE À PORRENTRUY

Raconte, ô carillon, la vie de la cité.

Chante le temps qui passe et dis le temps d'aimer.

Dis la peine des hommes, la sueur et la crainte,

L'heure frivole et l'heure sainte.

B. C.

Instruments de communication, les cloches jouent un rôle important tout au long de l'année. Elles annoncent les offices, sonnent le glas, rythment la journée. Leur sonnerie est codifiée et constitue un langage facilement reconnaissable.

En 1793, les cloches de St-Pierre à Porrentruy étaient au nombre de huit. Sept d'entre elles furent saisies sur l'ordre du Directoire (fig. 2 et 4). Dans ses *Notices historiques*, Louis Vautre¹ écrit : « Le 19 octobre, deux commissaires de salut public envoyés par la convention nationale arrivent à Porrentruy pour activer le transfert de l'ancien Évêché de Bâle. Ils ordonnent de faire conduire immédiatement à Belfort les cloches de la ville, pour de là être transférées à Strasbourg et être converties en canons. Celles des villages seront amenées à Porrentruy et remises aux autorités qui les feront parvenir à leur destination. Une seule doit être laissée à chaque commune pour l'usage du culte et le service des horloges. » Des voituriers sont réquisitionnés pour le transport (fig.5). On imagine aisément l'état d'esprit de ces hommes de la terre chargés de voiturier sous la contrainte ces cloches qui avaient une si grande importance dans leur quotidien.

En 1820, *la Chainois*² fondue par Fr. Louis Kaiser, de Soleure, est hissée au clocher. Rénovée en 1893, elle fera partie du nouveau carillon baptisé en grande pompe au cours d'une cérémonie majeure dans l'histoire de la paroisse.

1893 : après la guerre franco-prussienne, l'Europe vit une longue période de paix. Les populations de cette époque sont très optimistes. La France s'est agrandie pendant le Second Empire. Elle a acquis Nice et la Savoie, mais perdu l'Alsace et la Lorraine. En Suisse, l'État fédéral favorise l'entreprise. Le réseau ferroviaire se densifie. L'amélioration des transports dynamise les échanges. Le tourisme fait des adeptes, tandis que l'émigration tend à diminuer. L'impressionnisme s'affirme dans les arts. Baudelaire, Hugo et Zola s'illustrent dans les lettres. Sur les routes empierrées roulent les De Dion-Bouton. La « fée électricité » fait timidement son apparition. On attribue aux frères Lumière l'invention du cinématographe.

¹ Louis Vautre, *Notices historiques sur les villes et les villages du Jura bernois*, 6 vol., 1863-1886.

² *La Chainois*, une nouvelle cloche.



Figure 1 Les cloches de l'église St-Pierre à Porrentruy, situation actuelle. (Photo J.-L. Merçay, 2017.)

Expedé

Citoyens

Le Directoire du District vous ordonne
sous la plus stricte responsabilité de faire
desendre et conduire en cette ville les cloches
que vous avez au dela d'une en vertu de la
Loi et cela dans le fois 24 heures pour tous delais
sous peine d'être contrain par la force Armée
Je suis fraternellement

Amable
Pantais

Porrentruy ce 26. primaire
L'an 2. de la Republique
Française une et indivisible

Figure 2 La ville de Porrentruy est sommée de livrer ses cloches. Ordre du Directoire.
Archives bourgeoises, Porrentruy.

C'est dans ce contexte que, le 7 mai, jour de l'Ascension, a lieu la cérémonie du baptême des sept nouvelles cloches. Précisons que le terme de baptême, employé couramment dans ces circonstances, est impropre. Le baptême est un sacrement au sens théologique et en tant que tel ne s'applique pas aux objets. L'Église préfère parler de bénédiction.

Les journaux de l'époque ont largement relaté l'événement. Citons quelques extraits :

Le Pays, mercredi 10 mai 1893 :

Lundi, comme nous l'avons annoncé, six cloches sont arrivées en gare de Porrentruy. De suite, et sans difficultés, elles ont été conduites à St-Pierre, puis installées dans la grande nef de l'église. Pour la cérémonie de demain, elles seront suspendues à 1,30 m du sol, ornées de rubans, fleurs et « robes de baptême », qui deviendront plus tard du linge d'autel. Un arc de triomphe en verdure et une charpente enguirlandée de branches de sapin soutiendront les cloches.

Le Pays, dans son édition dominicale du 14 mai 1893, retrace la cérémonie du jeudi :

À midi, un banquet réunit à l'Hôtel-de-Ville les membres du Conseil de paroisse, les marraines et les parrains. La Société de fanfare l'Union a eu l'aimable attention de venir jouer, pendant le repas, plusieurs morceaux sous les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville. MM. Folletête, Ecabert et Choquard portèrent tour à tour des toasts fort applaudis. Les vêpres furent suivies du Te Deum qui clôtura cette belle solennité. M. Le Doyen Hornstein [a souhaité] que la concorde et l'harmonie des cœurs règnent au sein de la paroisse.



Figure 3 Les cloches de l'église St-Pierre à Porrentruy, situation actuelle. Photo J.-L. Merçay, 2017.

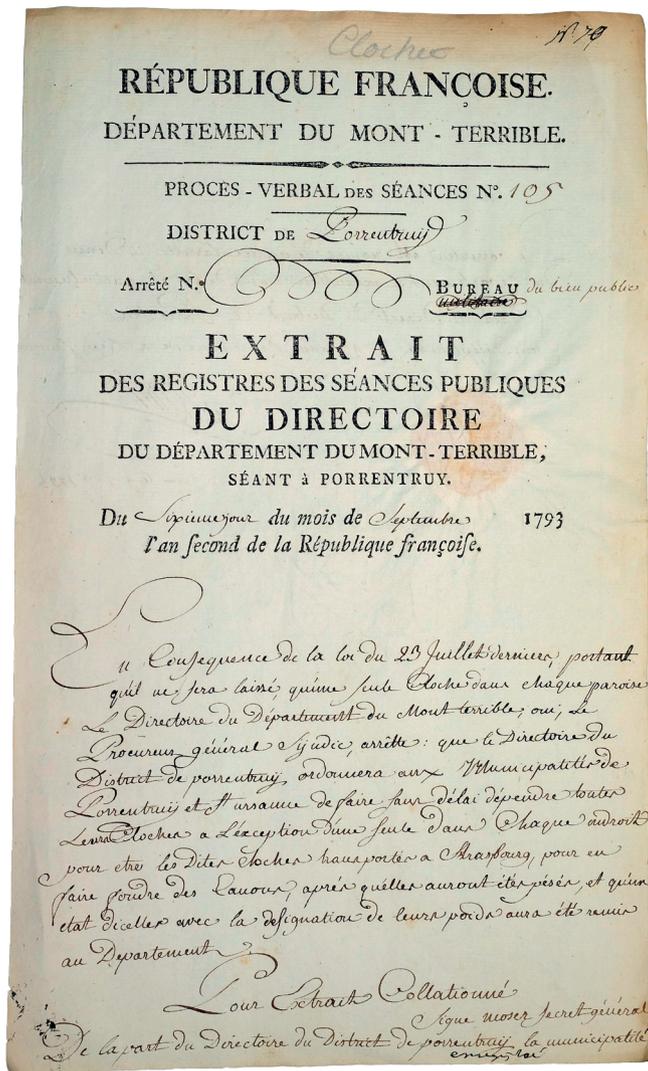


Figure 4 Arrêté du Directoire du Département du Mont-Terrible. « ... Il ne sera laissé qu'une seule cloche dans chaque paroisse. » Archives bourgeoises, Porrentruy.

Cat

Cloches déposées à la Commune de Porrentruy sous des cloches et destructions et de leur pesant

Canton de Porrentruy

Porrentruy (la paroisse)

1. Une cloche pesant	882 ¹ / ₂	
2. cloche pesant	1806	
3. cloche pesant	2020	
4. cloche pesant	804	
5. cloche pesant	593	
6. cloche pesant	185	
7. cloche pesant	365	
Total Ep		8867

Cloches du Collège

1. cloche pesant	638	
2. cloche pesant	533	
3. cloche pesant	555	
Total Ep		1726

Cloches du Château

La première pesant	246	
La seconde pesant	126	
Total Ep		372

S. Germain

La 1 ^{re} pesant	165	
La seconde pesant	270	
Total		795

Figure 5 Liste des voituriers réquisitionnés pour le transport des cloches. Archives bourgeoises, Porrentruy

Le clocher de l'église paroissiale de Porrentruy abrite actuellement neuf cloches (fig. 1 et 2). Avant son électrification, il fallait huit hommes pour mettre le carillon en mouvement. L'inscription qui figure sur le manteau de la cloche nous fournit de précieuses indications (date, fonction, parrains et marraines, autorités religieuses). À titre d'exemple, la cloche consacrée à *Ste Marie Immaculée*, dite aussi *cloche de l'Angélus*. Elle donne le mi et pèse 910 kilos. D'un côté, elle porte cette inscription : *Sicut lilium inter spinas Virgo Immaculata duc nos ad regna beata*. De l'autre côté, on lit en français : *J'ai été baptisée par Mgr X. Hornstein, prélat de la maison de S. S. Curé-doyen sous le règne de Léon XIII et l'épiscopat de S. G. Mgr Léonard, le Conseil paroissial étant composé de Fr. Ecabert, président, C. Folletête, vice-président, L. Boinay, L. Chalverat secrétaire. / Patrini : A. Béchaux. H. Grenouillet. / Matrinae : V. Crevoisier. M. Dubail.*



Figure 6 François-Xavier Hornstein (1840-1905), curé-doyen de Porrentruy. Fonds Jacques Theurillat.

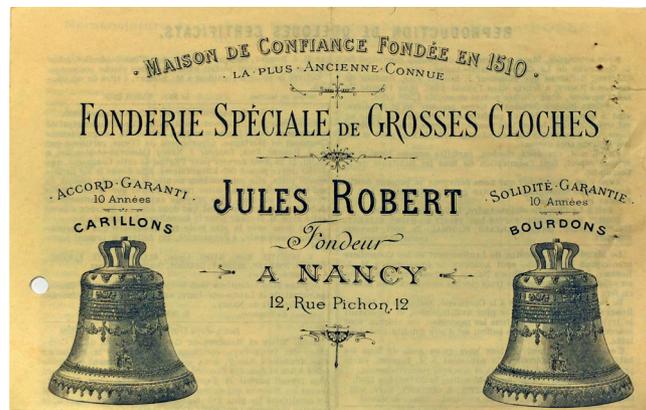


Figure 7 Publicité de Jules Robert, fondeur de cloches à Nancy, qui établit une succursale à Porrentruy, rue de Lorette. Archives de la paroisse catholique, Porrentruy.

Une fonderie de cloches à Porrentruy.

La maison Robert³ (fig. 7), une des plus anciennes de France, fut créée à Nancy en 1510. Vers 1903, la Suisse augmente les droits d'entrée sur les cloches. Jules Robert s'installe alors à Porrentruy et construit une fonderie à la rue de Lorette. Plus tard, il retourna à Nancy où il est décédé en 1933.

Tradition

Autrefois, du vendredi saint au matin de Pâques, les cloches se faisaient discrètes. Elles étaient remplacées par les crécelles, actionnées par les servants de messe. La tradition disait qu'elles étaient parties à Rome pour recevoir la bénédiction du pape. Elles y passaient ces trois jours de tristesse et revenaient chargées d'œufs qu'elles laissaient choir maladroitement dans les haies à l'intention des enfants. Ceux-ci scrutaient le ciel en vain ; jamais ils n'ont pu apercevoir les cloches revenir à tire-d'aile reprendre dans le clocher leurs places et leurs fonctions respectives.

³ Selon Gustave Amweg, *Les arts dans le Jura bernois et à Bienne / tome II / p 303.*

INVENTAIRE DES LOGES À BÉTAIL DES FRANCHES-MONTAGNES

Ces petites constructions dissimulées dans les pâturages, les finages voire en forêt, là où la nature a recouvré ses droits, méritent toute notre attention. Elles font partie de notre patrimoine architectural.

Les anciennes loges sont des propriétés privées édifiées dans des endroits reculés, distants de la ferme, souvent dans des pâturages accidentés, aux abords d'un point d'eau et, le cas échéant, il fallait y ériger une citerne. Il n'y a pas de chemin d'accès, qu'un layon. Elles sont ombragées par de vieux arbres d'essences diverses plantés par les premiers propriétaires.

Elles ne sont pas datées ni ne portent de signes religieux. Je n'y ai vu traces de « billets » de sainte Agathe censés protéger de la foudre.

Depuis la suppression du libre parcours aux Franches-Montagnes en 1967, les remaniements parcellaires et la modernisation de l'agriculture, les exploitations pastorales ont beaucoup évolué. De grandes loges communautaires ont été construites avec des chemins d'accès, une adduction en eau et la gestion du fumier et du purin en décollant. Par contre, les petites entités ne sont plus entretenues et tombent gentiment en ruine. Elles ne sont plus que partiellement utilisées ou alors servent de lieux de contention pour les soins du bétail, voire de remise.



Figure 1 5-02 Magnifique loge dans les Côtes du Doubs. Sans chemin d'accès, isolée, elle menace ruine. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 2 15-08 Deux tilleuls lui tiennent ombrage. (Photo N. Gogniat, 2015)

TYPOLOGIE

1. Les abris (fig. 3 à 4)

Ce sont de simples constructions en bois sans fondation, poteaux sur pierres, toiture à un pan, parois en bois, fermées sur trois faces, fond bétonné ou empiercé, entrée libre.



Figure 3 3-04 Loge moderne de traite à la Theurillatte. (Photo N. Gogniat, 2015)

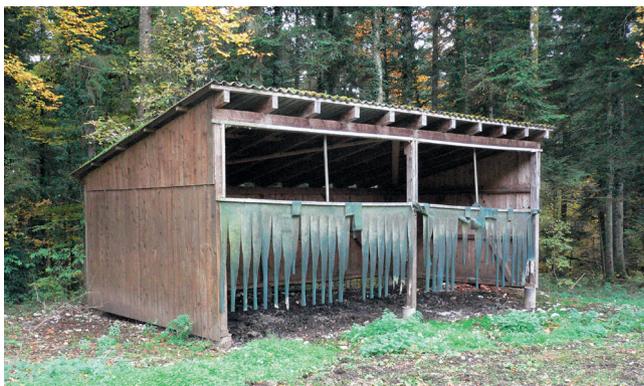


Figure 4 14-05 Abri au Moulin Jeannotat. (Photo N. Gogniat, 2015)

2. Les loges en bois (fig. 5 à 8)

La charpente est posée sur des fondations continues en pierres, fond bétonné, quatre parois en bois, toiture à deux pans recouverte de tuiles, l'entrée - souvent double porte - sur la face pignon ou de côté indifféremment. Une découpe dans la paroi permet une aération très spartiate. Liberté d'accès contrôlée.



Figure 5 7-01 Belfond, le montant droit est déboîté de la sablière, c'est de mauvais augure ! (Photo N. Gogniat, 2015)

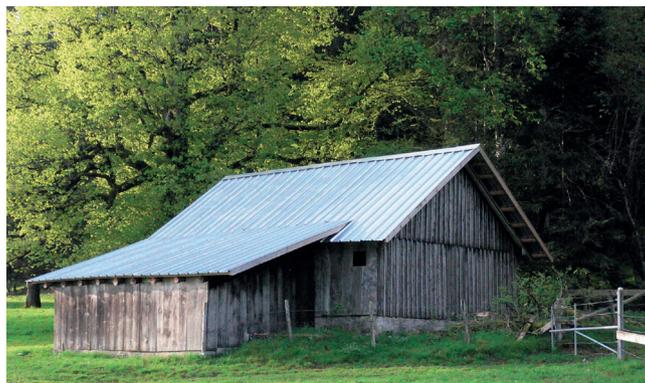


Figure 6 8-01 Les Crâs, nouvelle couverture en tôle. (Photo N. Gogniat, 2015)

3. Les constructions massives (fig. 9 à 12)

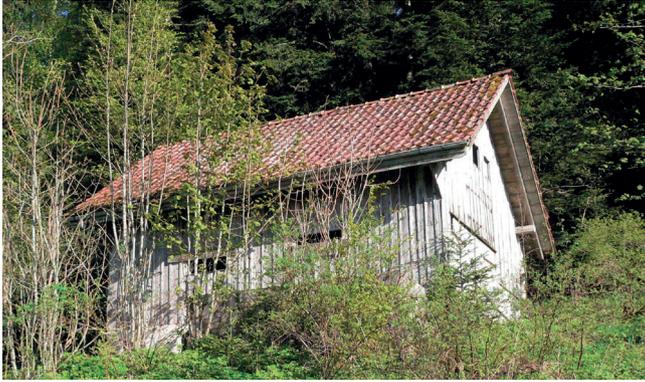


Figure 7 8-02 La maisonnette de la daube Des Cràs (selon la légende). (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 8 9-06 Loge polyvalente reconstruite sur un ancien emplacement. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 9 7-07 Rond-Bouéchet, construction massive en pierre naturelle. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 10 6-03 Le Pau de Fer avec entrée contrôlée... (Photo N. Gogniat, 2015)

Murs en pierres naturelles hourdées à la chaux ou en terre, charpente sapin à deux pans, couverture en tuile, en général les pignons sont bardés de planches verticales. Liberté d'accès contrôlée.

4. Les loges communautaires (fig. 13 à 17)



Figure 11 9-09 Chez Brand, la porte est fermée. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 12 17-01 Charoubez, entrée libre, les angles en pierre naturelle sont polis par le bétail. (Photo N. Gogniat, 2015)

Ce sont de grandes constructions modernes, bien entretenues que les paysans ont construites pour desservir plusieurs ayants droit. Elles sont équipées de caillebotis, de grandes portes pour l'accès des tracteurs et machines. Elles sont reliées au réseau d'eau et à un chemin d'accès, bien entendu. Elles sont régulièrement employées pour la traite ou le traitement du bétail. L'accès n'y est pas libre. L'hiver, elles servent de remises agricoles communautaires pour les machines des ayants droit.



Figure 13 6-01 Pâturage du Bas, 1995. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 14 8-10 Mlin de Dôs le Crâs, 1990. (Photo N. Gogniat, 2015)

5. Les anciennes fermes (fig. 18 à 22)



Figure 15 8-12 Plain de la Cernie, 1973. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 16 14-04 La Retenue, 1951. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 17 16-07 Ban-Dessus, 1970. (Photo N. Gogniat, 2015)

Les petits domaines d'autrefois, souvent éloignés et difficile d'accès, ont été annexés à de plus grandes exploitations. La partie rurale est exploitée en tant qu'écurie estivale et remise. La partie habitation est à l'abandon ou alors a été restaurée et louée.



Figure 18 7-06 Près de Beaugourd, construite sur une étroite bande de terrain et entourée de forêts escarpées. L'accès en est difficile. La partie habitation est désuète. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 19 8-09 La maison des Affolter, brûlée pendant la messe de Noël au début du XX^e siècle. Il n'y a plus de partie habitable. (Photo N. Gogniat, 2015)

6. Les bergeries (fig. 23 à 27)

Les bergeries sont propriétés de communes ou de bourgeoisies. C'étaient d'anciennes fermes privées qui ont été rachetées par lesdites collectivités pour décharger les pâturages communaux. Le berger a pour mission de s'occuper du bétail en estivage, de le nourrir si nécessaire et le soigner en cas de maladie ou d'accident. Il a pour charge également d'entretenir des clôtures, herser les pâturages, décombrer et faire la réserve de fourrage sec pour l'an à venir.

Pour rétribution, il a le logement à disposition et une surface de terrain suffisante pour la garde de cinq à six UGB (unité gros bétail) pour son propre compte.



Figure 20 17-06 La ferme du Cràs toute rénovée, avec un modeste espace au nord pour abriter le bétail. L'appartement est habité. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 21 17-07 Cette ancienne ferme est squattée par des blaireaux. Ils ont creusé leurs terriers à l'intérieur de l'écurie. (Photo N. Gogniat, 2015)

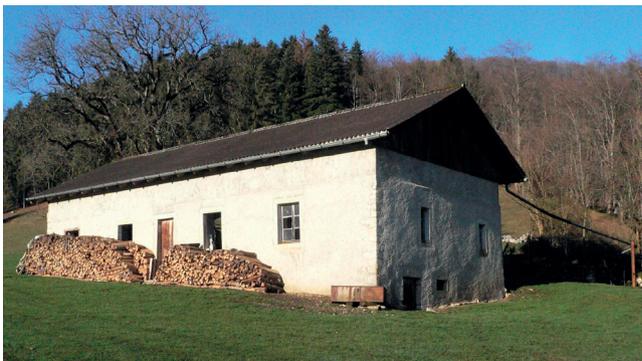


Figure 22 17-18 La Heutatte, datée de 1848, cette ancienne ferme sert de loge et de remise. À 50 mètres au sud, il y a encore une cave souterraine accessible par un escalier en pierre. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 23 2-05 Les Fonges, cette bergerie est la propriété de la commune de Muriaux sur le bien-fonds des Bois. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 24 8-13 Derrière les Embreux. Ancienne ferme de l'abbaye de Bellelay. Propriété de la commune de Lajoux. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 25 9-05 Le Bois-Derrière. Bergerie sise sur la commune de Montfaucon et propriété de la commune du Bémont. Le berger est également le tenancier du restaurant des Voyageurs. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 26 12-07 Sous-les-Craux. Bergerie appartenant à la commune du Noirmont. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 27 15-04 Sous-la-Neuvevie. Propriété du Syndicat Chevalin de Berthoud. (Photo N. Gogniat, 2015)

7. Les ruines (fig. 28 à 30)

Les petites loges privées ont perdu leur attrait parce que le rassemblement des terres favorise de grands troupeaux. Les loges de traite doivent être équipées. On ne rentre plus systématiquement le bétail comme dans le temps. Par conséquent, on délaisse ces petites constructions, qu'elles soient massives ou non. Sitôt que la toiture n'est plus entretenue, les infiltrations d'eau pourrissent la charpente, pénètrent dans les murs, délavent la terre et la chaux qui les composent. Les pierres n'étant plus liées entre elles, les murs s'affaissent inexorablement.



Figure 28 2-14 Petite loge massive de la Faux. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 29 12-03 Exposée à tout vent, il n'y a plus grand-chose à faire pour la sauver. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 30 16-10 Il ne reste que la citerne comme témoin de l'emplacement de loge. (Photo N. Gogniat, 2015)

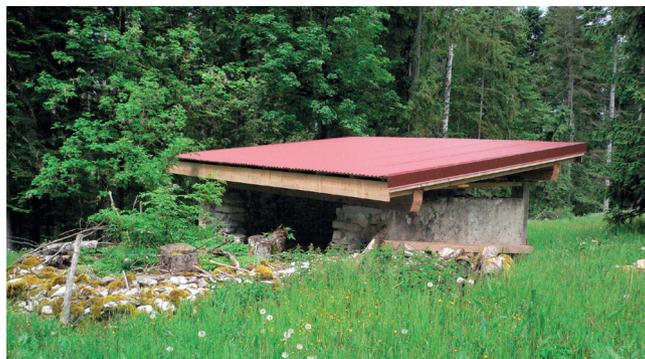


Figure 31 2-14 Petite loge massive de la Faux. Avec nouvelle couverture en tôle, 2017. Est-ce une réussite ? (Photo N. Gogniat, 2015)

Tableau des typologies

Communes	abri	bois	massive	communautaire	anciennes fermes	bergerie	ruine	transformée	démontée	inventaire total
Le Bémont	1	3	1	-	-	1	-	-	1	7
Les Bois	-	9	8	-	1	1	4	-	-	23
Les Breuleux	2	2	2	-	-	-	-	-	-	6
La Chx-des-Breuleux	-	1	-	-	-	-	-	-	-	1
Les Enfers	-	1	1	-	-	-	-	-	-	2
Les Genevez	1	-	2	1	-	-	-	-	1	5
Goumois	-	5	1	-	1	-	-	-	-	7
Lajoux	2	6	-	3	1	1	-	-	-	13
Montfaucon	-	3	3	2	1	1	-	1	-	11
Montfaverhier	-	-	2	-	-	-	-	1	-	3
Muriaux	-	-	1	2	1	-	-	-	-	4
Le Noirmont	-	1	2	-	2	1	1	1	-	8
Le Peuchapatte	-	-	1	-	-	-	-	2	-	3
Les Pommerats	2	5	2	2	-	1	1	-	-	13
Saignelégier	1	4	-	1	-	2	-	-	-	8
St-Brais	-	5	4	3	3	-	4	1	1	21
Soubey	-	2	8	-	6	-	-	1	1	18
TOTAL	9	47	38	14	16	8	10	7	4	153



Figure 32 2-02 Loge ombragée par de gros érables. (Photo N. Gogniat, 2015)

À proximité immédiate de la loge, il y a un point d'eau, une fontaine, alimentée par une source ou une citerne. Cette dernière est construite en pierres et étanchéifiée avec de la marne². Sa voûte demi-sphérique est construite en encorbellement avec une ouverture d'accès sur le côté. Elle est recouverte de terre. Quelques fois, il y avait seulement une marnière dans laquelle le bétail s'abreuvait.

De vieux arbres ombragent le bétail ou sont là pour le décor. Il y a des tilleuls, des érables, des frênes, des chênes, des marronniers et quelques arbres fruitiers de haute tige. Leur position ou alignement témoignent qu'ils ont été plantés par les propriétaires.

Les pâturages et les citernes étaient clôturés avec du fil de fer barbelé et avec des piquets en sapin, parfois doublé d'un mur de pierre sèche.

Les loges situées en fond de combes sont souvent entourées de plantes envahissantes et toxiques pour le bétail (fig.39 à 44).

Les herbages alentour sont spécifiques. Dans les endroits marécageux, on trouve des rumex accompagnés de

chénopodes, des populages des marais, des renoucles blanches, des pétasites et des orties.

Dans les endroits piétinés, le plantain se trouve à l'aise. Sur les tuiles, la mousse jaune témoigne de la bonne qualité de l'air.

² Marne : roche sédimentaire, à grain fin, très tendre, constituée d'un mélange d'argile et de calcaire (de 35 à 65 %). (Larousse)



Figure 33 2-04 Les pâturages sont clôturés par de vieux murs en pierres sèches avec des pieux posés en chevalet en alternance. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 34 2-18 Loge dissimulée par une allée de tilleuls. (Photo N. Gogniat, 2015)

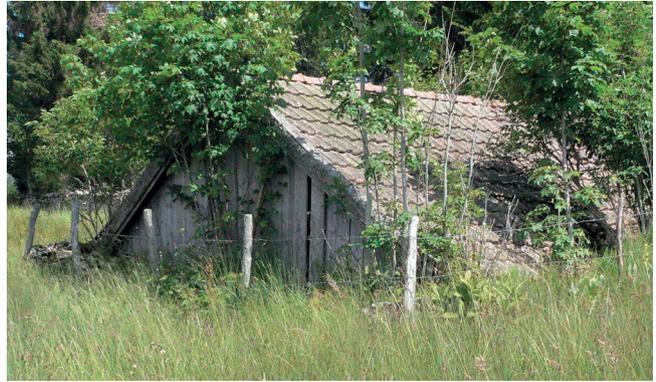


Figure 36 9-10 Citerne recouverte d'une toiture. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 35 5-01 Les oiseaux y trouvent également leur bonheur. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 37 17-06 Même si la source coule encore, on n'utilise plus son eau. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 38 Rumex. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 40 Populages des marais. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 39 Renoncules blanches. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 41 Orties. (Photo N. Gogniat, 2015)

Tableau environnement

No	Communes	sources	citernes	racc. réseau eau	racc. réseau électr.	chemin d'accès carr.	pas de chemin	pâturage	finage	remarques
1	Le Bémont	-	1	1	1	1	6	1	6	
2	Les Bois	1	9	7	2	12	11	21	1	n°11 sur le terrain du golf
3	Les Breuleux	1	-	4	2	5	-	5	1	n° 3.05 marronniers
4	La Chx-des-Breuleux	-	-	1	-	1	-	1	-	
5	Les Enfers	1	1	-	-	1	1	1	1	
6	Les Genevez	1	2	1	1	2	2	4	-	
7	Goumois	6	1	-	-	2	5	6	1	
8	Lajoux	-	3	4	-	10	3	9	4	
9	Montfaucon	-	2	6	3	6	5	10	1	1 citerne couverte
10	Montfaverger	1	1	1	-	3	-	3	-	1 transf.habitation
11	Muriaux	1	-	2	1	-	4	4	-	
12	Le Noirmont	-	4	2	2	5	3	5	3	1 trans. habitation
13	Le Peuchapatte	-	2	-	-	2	1	2	1	2 transf. en cabane
14	Les Pommerats	1	7	2	1	6	9	2	2	1 cabane en forêt
15	Saignelégier	1	1	1	1	4	4	7	1	
16	St-Brais	4	8	4	2	12	9	14	3	3 ruines
17	Soubey	6	4	2	3	10	8	15	2	1 anc.empl.
	Total	24	46	38	19	82	71	110	27	

État général

Si les loges communautaires (fig. 13 à 17) sont bien entretenues grâce aux subventions, les bergeries (fig. 23 à 27) se portent bien également. Par contre, les anciennes fermes se dégingent gentiment. C'est dû au fait qu'on n'investit pas volontiers de l'argent pour un bâtiment peu pratique. Quant aux petites loges, elles ne répondent plus à un réel besoin et, petit à petit, elles se délabrent jusqu'à ce que ruine s'ensuive.



Figure 42 11 Parc de contention. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 43 12-07 Pâturage des Franches-Montagnes. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 45 5-02 Loge en mauvais état. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 44 2-01 Loge état moyen. (Photo N. Gogniat, 2015)



Figure 46 9-04 Loge mitoyenne en bon état. (Photo N. Gogniat, 2015)

No	Communes	bétail	remise	mixte	ruine	transformée	démolie	citerne seule	inventaire total
1	Le Bémont	1	3	2	-	-	1	-	7
2	Les Bois	16	2	2	3	-	-	-	23
3	Les Breuleux	4	-	2	-	-	-	-	6
4	La Chx-des-Breuleux	-	-	1	-	-	-	-	1
5	Les Enfers	1	1	-	-	-	-	-	2
6	Les Genevez	3	-	1	-	-	1	-	5
7	Goumois	3	1	3	-	-	-	-	7
8	Lajoux	2	4	7	-	-	-	-	13
9	Montfaucon	6	2	2	-	-	-	1	11
10	Montfaverger	2	-	-	-	1	-	-	3
11	Muriaux	2	1	1	-	-	-	-	4
12	Le Noirmont	3	1	2	1	1	-	-	8
13	Le Peuchapatte	-	1	-	-	2	-	-	3
14	Les Pommerats	5	3	4	1	-	-	-	13
15	Saignelégier	4	1	2	1	-	-	-	8
16	St-Brais	8	3	4	3	-	1	2	21
17	Soubey	10	3	4	-	-	1	-	18
	Total	70	26	37	9	4	4	3	153

Entretiens

No	Communes	bon	moyen	mauvais	non qualifié	inventaire total
1	Le Bémont	3	3	-	-	6
2	Les Bois	11	7	2	3	23
3	Les Breuleux	3	3	-	-	6
4	La Chx-des-Breuleux	1	-	-	-	1
5	Les Enfers	-	-	2	-	2
6	Les Genevez	2	1	1	-	4
7	Goumois	2	3	2	-	7
8	Lajoux	5	6	2	-	13
9	Montfaucon	4	3	1	-	11
10	Montfaverger	1	1	-	-	2
11	Muriaux	2	2	-	-	4
12	Le Noirmont	4	2	-	1	7
13	Le Peuchapatte	2	1	-	-	3
14	Les Pommerats	4	6	2	1	13
15	Saignelégier	4	1	2	1	8
16	St-Brais	4	1	7	4	21
17	Soubey	6	8	3	17	
	Total	58	48	24	10	148

Toponymie

On trouve très souvent la même dénomination de lieux-dits dans différentes communes.

Les noms les plus cités sont :

1.	<i>Péture, Pâture, Champois</i>	: pâturage, 10 x	(Péture de la Tieumenance)
2.	<i>Crêt, Crâs, Crât, Côte, Côtay</i>	: côte, 9 x	(Le Crêt-Brûlé)
3.	<i>Plainbois, plain</i>	: terrain relativement plat, 8 x	(Plain de la Cernie)
4.	<i>Cerneux, Cernie, Cernier</i>	: forêt défrichée, 11 x	(Cerneux-Vernier)
5.	<i>Prés</i>	: 3 x	(Les Prés Mayebos)
6.	<i>Peu</i>	: colline, 7 x	(Peu-Claude)
7.	<i>Combe</i>	: petit vallon, 4 x	(Combe Chabroyat)
8.	<i>Sagne, Saigne, Seignatte</i>	: terrain marécageux, 3 x	(La Seignatte)
9.	<i>Chez</i>	: préposition suivie d'un Patronyme, 7 x	(Chez Brand)
10.	<i>Roches</i>	: 3 x	(Sur les Roches)
11.	<i>Ban, banal</i>	: qualifie un bien commun dont les habitants ont la jouissance, 5 x	(Bois Banal)
12.	<i>Closure, Clos,</i>	: du latin clausura, endroit fermé par des murs ou des barrières, 3 x	(Clos au Rouge)
13.	<i>Essert</i>	: terrain défriché en Communauté, 3 x	(Les Esserts d'Isles)

Conclusion

Au vu de l'état actuel de ces bâtiments, il est grand temps de prendre des dispositions afin de sauvegarder ce qui peut encore l'être. En parcourant les Franches-Montagnes, j'ai découvert environ 150 loges, dont certaines sont dans un bien triste état. Une ordonnance fédérale sur les améliorations structurelles encourage leur entretien et leur restauration sous certaines conditions. À ce jour, dans les Franches-Montagnes, seuls quelques propriétaires fonciers en ont fait la demande et ont bénéficié de l'aide.

Je plaide pour le maintien de ces loges parce que leur emplacement nous aide à comprendre l'évolution de l'agriculture, leur volume permet de cerner les surfaces initiales et l'affectation des pâtures d'estivage.

Leur construction donne une idée de la valeur ajoutée à une parcelle de terrain devenant une pâture privée, fierté de tout paysan propriétaire.

Ces modestes constructions ont abrité de nombreuses générations d'animaux contre vent et pluie, taons et moustiques. Elles servaient de lieux de rassemblement du bétail. Elles sont aussi des refuges pour les oiseaux et la faune, qui apprécient ces endroits privilégiés. Puissent-elles ne pas céder la place aux parcs de contention modernes.

NB : la numérotation des photos correspond aux localités pour le premier nombre et aux loges répertoriées pour le second. Toutes ces loges figurent sur une banque de données consultable chez l'auteur ou sur le site de l'ASPRUJ, y compris les photos.

VINCENT HAMMEL, COLLECTIONNEUR L'ÉCOLOGIE DES CHOSSES, PORTEUSES DE MÉMOIRE



Je ne suis pas comme les philatélistes. Celui qui se spécialise dans les avions ne collectionne rien d'autre concernant l'aviation. J'ai une approche beaucoup plus généraliste.

Le domaine est quasi infini. C'est vague et tellement vaste qu'il n'y a pas de fin.» (V.H.)

Qualifier Vincent Hammel de multicollecteur, c'est un brin réducteur pour ce Bruntrutain de l'Allée des Soupirs. Chez lui, la chose¹ trouvée, recherchée ou non, n'est conservée qu'à condition qu'elle réponde à « un seul critère, il faut qu'il y ait un rapport avec Porrentruy ou avec l'Ajoie. » (V.H.) Qu'importe sa valeur. Qu'importe si elle est « insignifiante »², un qualificatif qui en recouvre toutes les acceptions : banale, frivole, infime et misérable. La chose parfois insignifiante, certes, mais non sans signification.

Par les mots et par l'exemple

En fait, dans la quête tous azimuts de ce personnage peu banal se profile une parfaite cohérence. Par le biais de ses collections, il ne fait rien de moins que de s'approprier l'histoire de Porrentruy, sa bonne ville, vue par le grand bout et le petit bout de la lorgnette. Porrentruy et ses alentours. Tentons de saisir sa démarche au cours d'un entretien où il décrira son entrée progressive dans l'univers des collections, sa curiosité l'emmenant décidément vers des étendues sans fin.

En guise d'illustrations, d'entente avec Vincent Hammel, nous sélectionnerons une dizaine de choses collectées, représentatives, une sorte de figure imposée à laquelle l'homme se prêtera de bonne grâce. La sélection de ses trouvailles réservera son lot de surprises, à commencer par la justification des choix : pourquoi, comment et quand.

La première trouvaille est un interrupteur (fig. 2), « un objet modeste d'usage courant ». Une plaque en fonte ornée du sanglier de Porrentruy (fig. 3), quant à elle, sera considérée par lui comme la plus précieuse. *L'Acte de classification de la ville de Porrentruy* (fig. 4) renferme un mémoire (fig. 5). Unique, ce dernier aura qualité de rareté.

¹ Choses : un terme généraliste, le mot sera préféré à celui d'objets, terme plus restrictif.

² Insignifiant : d'après le Robert, Dictionnaire des synonymes, nuances et contraires, Collection les Usuels, p. 636, 2007.



Figure 1 Vincent Hammel pose avec la trouvaille la plus fortuite : un mousquet. «Juste avant la vente de la maison Turberg au peintre Rémy Zaugg, on vidait le grenier. J'ai trouvé un mousquet, certainement du début du XIX^e. Il était bien sale, mais pas rouillé. Il y a les mêmes au musée des sapeurs-pompiers de Porrentruy, qui sont mentionnés dans le règlement de la ville de Porrentruy de 1783. (H 137 cm) (Photo JLM, 2017)



Figure 2 La première trouvaille, « le premier objet qui m'avait flashé, c'était un interrupteur en céramique (L 6 cm / P 6,5 cm) démonté dans la ferme Berthold rue des Planchettes. C'était en 1986 ou 1987. Le bouton est en bakélite, un des premiers dérivés du pétrole. On utilisait aussi cette matière au cours des années 1930 dans les appareils de transmission. Du point de vue du coût, du poids et peut-être même de la solidité, c'est plus pratique que la céramique. C'est le premier objet avant la déconstruction que j'ai démonté pour le garder. Il appartenait au quotidien. Il était même utilisé plusieurs fois par jour. J'avais pris conscience que ce genre de dispositif disparaîtrait au profit d'autres le plus souvent en matière plastique. Du coup, j'ai commencé une collection, que je continue. » (Photo JLM, 2017)



Figure 3 Détail de la trouvaille la plus précieuse : la plaque de Porrentruy de 1720. « Il n'y en a que deux qui existent, répertoriées. Celle-là était dans la propriété du préfet Choffat, qui était aux Annonciades en dessous du restaurant du Faucon, chez Paratte. C'était une ancienne plaque de cheminée ouverte, qu'on met au fond comme protection et « pour faire beau ». Elle a été moulée on ne sait où. Elle représente en relief les armoiries de Porrentruy : un sanglier de sable assis dans un champ d'argent. Un maçon avait fait des travaux et l'avait démontée. Elle a été entreposée sur un mur de balcon à Réclère. Ce maçon étant décédé, son fils l'a mise en vente. Comme je le connaissais, il me l'a montrée et c'est ainsi que je la lui ai achetée. Je l'ai fixée au mur sud de ma maison, retenue simplement par des équerres. Je l'ai acquise en 2010. » (V.H.) (H 90 / L 94 / Figure : H 37 / L 29). La seconde est à Beaupré (cf. : *Les Armoiries de la ville et du district de Porrentruy*, André Rais, 1945, imprimerie Le Jura, extrait des Actes de la Société jurassienne d'Émulation, pp. 22-23.) (Photo JLM, 2017)

Suite de A Biens communaux à destination municipale						Climation	
N°	Int. N°	Int. N°	Int. N°	Int. N°	Int. N°	Report Frs.	Fr.
4	B 36	B 37		166	80	Jardin botanique, rue du Collège	91,875 "
5	" 57	" 59	" 63	"	"	Jardin id.	10,000 "
6	A 292	A 292		87	84	Cur et hangar, rue du Collège	900 "
7	" 236	" 236	"	50	50	Eglise du Collège, rue du Collège	11,500 "
8	" 287	" 287	"	104	88	Bâtiment du Collège et de l'École normale, rue du Collège	21,750 "
Total général des Immeubles Frs.						139,025 "	
B. Capitales places							
L'établissement possédé, suivant compte arrêté au 31 Décembre 1861, des capitales places à intérêts, pour une somme totale Frs.							87,129,25
C. Mobilier							
Bibliothèque						Livres imprimés, manuscrits, incunables 14 mille 125 volumes estimés, selon inventaire, à la somme de Frs.	68,000 "
Numismatique						Pièces de monnaie et médailles, au nombre de mille sept cents, estimées quinze cents francs.	1,500
Minéralogie						Minéraux, roches, fossiles et coquillages, trois mille deux cents soixante pièces, estimés onze mille francs.	11,000
Ornithologie						Suivant inventaire: 105 objets oiseaux de tropiques d'Amérique, 105 d'Europe, 18 quadrupèdes, 26 labbeaux d'insectes et divers.	
A Reporter frs.						80,500 "	166,154,25

Suite de A Biens communaux à destination municipale		Report Frs.	
Objets et productions de Saint-Denis mille six cent quatre-vingts francs		Fr.	2,680 "
Physique Instruments divers de cabinet, suivant inventaire		Fr.	4,150 "
Botanique Environ 600 espèces de plantes en deux exemplaires, deux cents francs.			1,200 "
Chimie Hambres, appareils et substances diverses de laboratoire, onze cent cinquante francs			1,150 "
Arsenal 50 fusils à pierre, 16 fusils de sautoir, 2 carabines et un drapeau			1,000 "
Musique Instruments, suivant inventaire deux cent quatre-vingts francs			280 "
Matériel des classes Objets divers, suivant inventaire, huit cent cinquante francs			850 "
Études Meubles Deux à pensionnat, suivant inventaire p. 2033, 25 centimes			2,033,25
		francs	93,843,25
Total général de la Fortune			259,997,50

D. Droits.	
Au fonds ci-dessus, il y a lieu d'ajouter un droit d'affouage de deux toises de fêdre et six de sapin, pour le service de chauffage de l'École cantonale française, dont sont grevées les forêts de la bourgeoisie.	
Les bâtiments aux lieux collectifs, ainsi que les biens du Collège de Porrentruy, avaient été réunis au domaine du Prince-Evêque, lors de la suppression des Jésuites. Ces bâtiments aux lieux	

Figure 4 La trouvaille la plus rare : l'Acte de classification de la ville de Porrentruy, daté de 1866. « Je l'ai acheté le 28 avril 2005 à Michel Cattin. L'ancien détenteur était un Français. C'est une copie de l'original qui a été faite en 1880. C'est tout l'inventaire de ce que possédait la ville de Porrentruy. On y recense l'histoire de l'hôpital de Porrentruy, ainsi que toutes les terres, les forêts appartenant à Porrentruy dans les autres communes du district - et même à Courtavon, en Alsace. Après la Révolution, tous les biens des nobles, religieux ou congrégations devaient, pour ne pas être vendus comme bien nationaux, administrer la preuve qu'ils étaient d'utilité publique. » (V.H.) (Photo JLM, 2017)

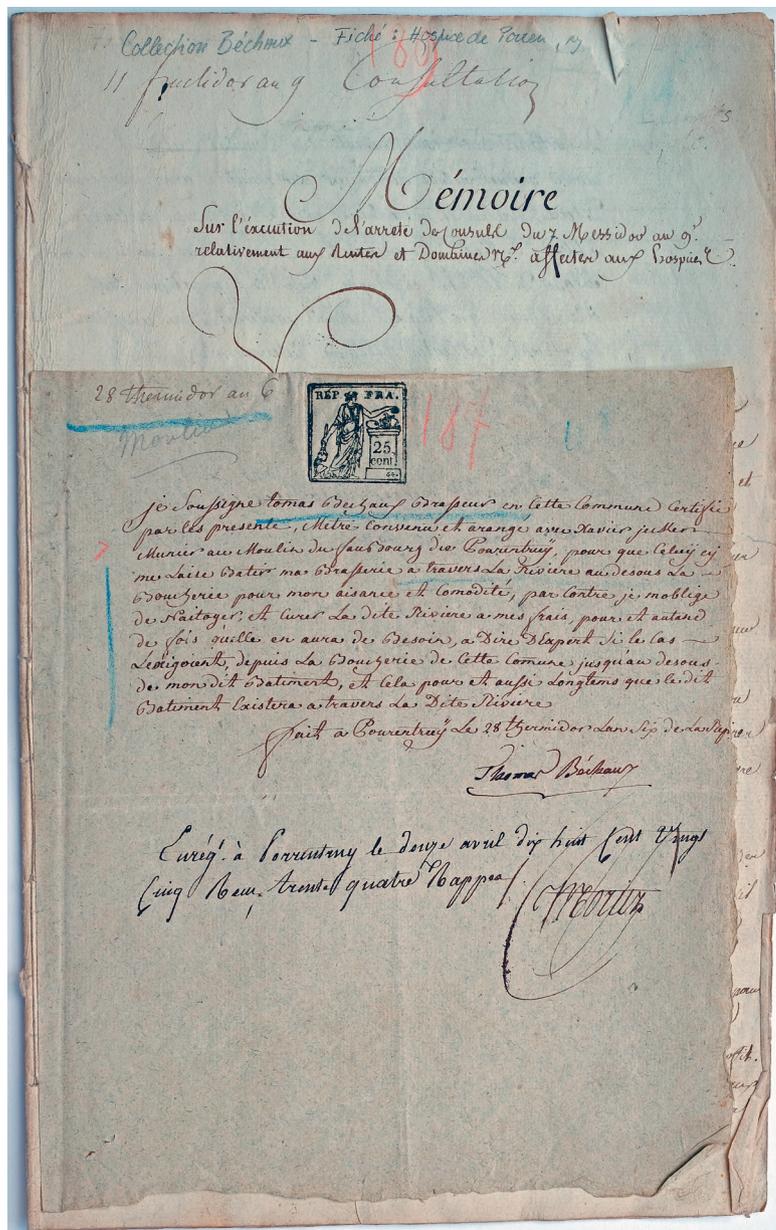


Figure 5 Mémoire encarté dans cet acte de classification. C'est un document original daté du 7 messidor An 9, unique et très précieux. (Photo JLM, 2017)

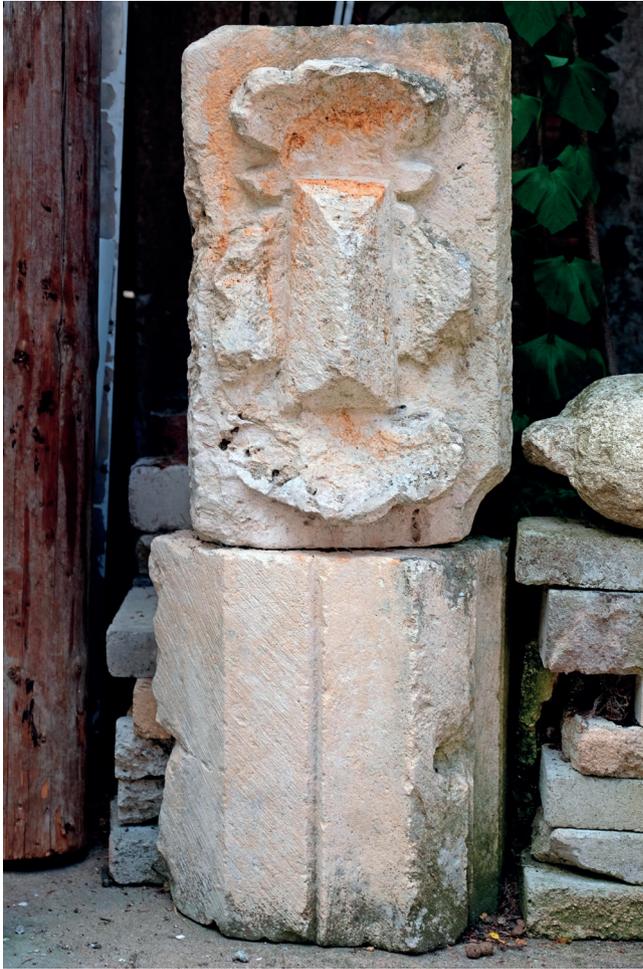


Figure 6 La trouvaille la plus inattendue : « deux pierres provenant de la porte de Courtedoux à Porrentruy, démolie en deux fois (1803 et 1904). Ces pierres étaient abandonnées dans le jardin de la villa Merguin à la rue Achille-Merguin. Elles datent du XVI^e siècle et sont en calcaire d'une carrière d'ici. On les reconnaît sur des photos. Celle du bas (H 46 / L 40) Celle du haut (H 59 / L 32). Une petite maison, la maison Juillerat à côté du magasin Denner, a été construite grâce à plusieurs pierres de cette porte. En 2009, un entrepreneur a été chargé de faire de l'ordre dans le jardin. Il m'a demandé si ces pierres m'intéressaient. C'était soit la récupération, soit la décharge. Je ne m'y attendais pas. J'ai dit oui tout de suite. » (V.H.) (Photo JLM, 2017)



Figure 7 La photographie de l'une des tours de la porte de Courtedoux, côté Chaumont, lors de la seconde déconstruction en 1904. Le cliché a été récupéré in extremis dans la benne de débarras de la maison Kuster photographe. L'une des pierres conservées par Vincent Hammel apparaît comme un élément décoratif au milieu de la tour. Cette photographie très rare provient de l'atelier Kuster. (Repro photo JLM)



Figure 9 La trouvaille la plus ancienne : une hache en pierre polie issue probablement d'un matériau d'origine vosgienne. « Je l'ai trouvée avec d'autres éclats de silex au lieu-dit En Solier, à Porrentruy, en 1997. Elle date du néolithique ancien ou moyen, tel qu'en atteste sa technologie soignée. Elle est répertoriée dans le *Jurassica N 12 1998* et figure dans *l'Annuaire de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie*, N° 82, 1999, PP. 254, 255. Je ne peux ni m'en défaire, ni la vendre. Elle sera remise au Canton » (V.H.) (Photo JLM, 2017)

Figure 8 La trouvaille la plus difficile : un calendrier des princes-évêques. « J'ai mis des années à en chercher un, que j'ai trouvé finalement par inadvertance. (H 2 m. / L 1 m.) Il constituait une décoration murale de premier ordre. Chaque année, on changeait le calendrier, qui était collé au centre. En 2015, on vide une maison, dans un coin à côté d'une armoire dans un petit dépôt. Il était enroulé avec d'autres tissus et drapés. Il était poussiéreux et la propriétaire ne le voulait plus. J'en avais déjà vu au musée et aux Archives de l'Ancien Évêché de Bâle (AAEB) à l'Hôtel de Gléresse. Je me doutais qu'il y en avait d'autres chez des privés mais je n'en avais jamais vus. C'est une pièce de musée. Je n'ai fait que retirer la poussière et les toiles d'araignées, il n'y a pas eu de restauration.» (V.H.) (Photo JLM, 2017)

Deux pierres subsistent de la porte de Courtedoux (fig. 6 et 7). L'amateur éclairé ne s'attendait pas à ce qu'un jour elles décorent son jardin. Le calendrier artistique des princes-évêques (fig. 8), un ornement longuement convoité, finit par lui échoir. À l'inverse, il n'avait pas de visées sur un mousquet (fig. 1 et 14), qui lui est quasi tombé dans les mains.

Parfois la chance sourit au promeneur sagace, faisant de lui l'inventeur³ d'une hache en pierre polie (fig. 09), la trouvaille la plus ancienne.

L'illustre Albert Perronne l'impressionne et suscite son admiration. C'est une belle histoire, que son portrait sculpté (fig. 10) lui conte.

L'intégrale des *Actes de L'Émulation* aborde les sujets les plus divers, c'est la particularité de cette collection qui fait le plus rêver ce passionné de tout. Ici, le premier numéro des Pré-Actes (fig. 11)

Un roi de beauté - pourquoi pas ? il y a bien des reines de beauté - règne sur la ménagerie, un ligre naturalisé (fig. 12).

Quand nous étions enfants, qui d'entre nous n'a bourré ses poches de trouvailles improbables d'utilité discutable ? Galets, bouts de bois, tessons de bouteille ou objets perdus ? Qui n'a un jour rêvé de trésors ? L'homme de Porrentruy, quant à lui, n'est pas né collectionneur et dans sa famille personne ne portait d'intérêt pour ce genre d'occupation. Toutefois, vers l'âge de 11, 12 ans, un goût marqué pour la nature pousse cet insatiable curieux à collecter des insectes, des fossiles, des crânes et des squelettes d'animaux, des oiseaux et des mammifères terrestres naturalisés (fig. 23). Une douce manie chez lui, une manie sans danger qui, avec l'âge, va s'étendre à d'autres objets, s'amplifier et se complexifier.

³ L'inventeur, littéralement : celui qui trouve.



Figure 10 La trouvaille qui raconte la plus belle histoire : un portrait de profil d'Albert Perronne en tenue militaire pour son 25e anniversaire en 1916 exécuté par Adolf Meyer. « L'ensemble est complet. Il y a les trois étapes de la réalisation de l'artiste : la matrice est un bas-relief en terre glaise collé sur une ardoise d'école, l'empreinte de moulage en plâtre et enfin le tableau en plâtre. En pied se trouve une dédicace : «A mon ami A. Perronne 25e anniversaire Pâques 1916». Au dos, une inscription au crayon : *Die Ruhe sei dem Menschen heilig... nur Verrückte haben es eilig!* (Que la tranquillité soit sacrée pour l'homme, seuls les fous sont pressés.) (H 21 / L 14) » (Photo JLM, 2017)

« Aucune de mes collections n'est terminée, c'est toujours en cours. La différence, c'est qu'avec le temps qui passe, les objets se raréfient. » (V.H.)

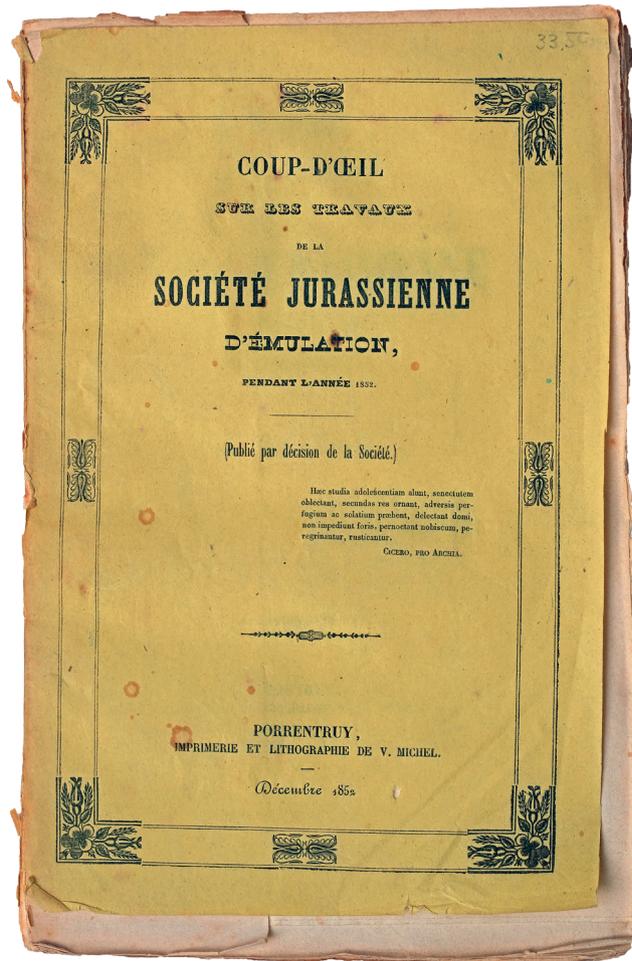


Figure 11 La trouvaille qui fait rêver : « J'ai la collection complète des publications annuelles de la Société jurassienne d'Émulation. De 1849 à 1856, ce sont les Coup-d'oeil, les Prés-Actes. À partir de 1857, ce sont les Actes. »



Figure 12 La trouvaille la plus belle : un animal naturalisé issu du croisement entre un lion et un tigre, un ligre (L 200 / H 60, poids env. 30 Kg), acquis en 2000. « Il y avait une annonce dans le journal. La naturalisation date d'une centaine d'années. Le vendeur de Sion l'avait depuis trente-six ans. L'animal est superbe. Il serait né dans un zoo de cirque en Allemagne aux environs de l'an 1900. J'ai cherché à obtenir des renseignements auprès d'une dizaine de zoos et d'établissements spécialisés, dont le Musée d'histoire naturelle de Paris section taxidermie. En vain. Seul le Safari zoo Thoiry, situé à 40 minutes de Paris, a pu me dire qu'il en avait eu un, mort à l'âge de 16 ans vers 1994, 1995... » (V.H.) (Photo JLM, 2017)

L'appétit vient en mangeant

Ce qui n'est à personne appartient à tout le monde. *Dans les années 1980, je récupérais des objets dans l'Allaine, se souvient Vincent Hammel. Les crues charriaient depuis sa source à Charmoille tout ce qu'on y avait jeté ou perdu. Ces rebuts ou autres roulaient avec le courant dans le lit de la rivière, qui était bétonnée du bloc des Vauches jusqu'au cinéma Le Moulin. Là se trouvait une petite chute où je repêchais toutes sortes d'objets : des armes blanches, des armes à feu, de la munition, de la céramique, des pièces de monnaie. On n'imagine pas les trucs bizarres qui s'y trouvaient. Je les conservais sans avoir l'idée d'une collection. C'était plus par curiosité que pour autre chose...*

La curiosité, un vilain défaut ? Au contraire, un puissant moteur d'investigation. Et une usine à rêves.

La première fois, on n'oublie pas

Avec ses horaires à rebrousse-temps, le travail en cuisine de Vincent Hammel ne lui laissait que peu de marge pour explorer et rêvasser. Vers 1986, au hasard de la déconstruction d'une ferme, il démonte un interrupteur

(fig. 2). Voilà le type de produit artisanal condamné à céder la place à un avatar de fabrication industrielle et standardisée. À la céramique et à la Bakélite s'est substituée la matière plastique. Le jeune homme d'alors prend conscience de la vitesse à laquelle évolue ce dispositif des points de vue de sa technologie, de la matière employée, etc. Un mur de l'atelier familial se couvre aussitôt d'anciens interrupteurs et de sonnettes électriques de portes d'entrée. Le système le plus sophistiqué du genre tient dans un boîtier en bois, une sorte de centrale permettant de sonner dans chaque pièce de la maison et de tenir toujours à portée de main le petit personnel de service. Le raffinement bourgeois par excellence.

Le mur adjacent de l'atelier s'orne de grappes et de vagues de clés (fig. 13) accrochées à des clous. *Quand je déniche une clé ancienne, petite ou grande, je la garde. Des clés et quelques serrures.* L'homme sort alors du lot une serrure finement ouvragée et gravée. Visiblement, le critère esthétique compte dans cette nouvelle accumulation, dont les débuts remontent à la même époque que ceux des interrupteurs.



Figure 13 Des clés en trousseaux ou clouées sur un panneau en lignes formant des vagues. Exposées, ces humbles pièces métalliques composent un tableau, une manière comme une autre de redorer leur blason. (Photo JLM, 2017)

Le flair des limiers

Selon Vincent Hammel, il ne sert à rien d'aller dans une brocante dans l'espoir de dénicher tel ou tel objet convoité. En revanche, *certains brocanteurs connus de longue date nous appellent en nous disant qu'il y a telle ou telle chose qui peut nous intéresser*. Il arrive même que l'article réservé, soit chargé dans le fourgon sans même passer par le dépôt du professionnel, et débarqué directement chez lui. Tel fut le sort de deux ou trois tabourets capitonnés anciens ayant appartenu aux religieuses d'une congrégation locale.

Si la brocante n'est pas sa principale source d'approvisionnement, son réseau et le téléphone y contribuent en grande partie.

Un copain disposant d'internet prévient Vincent Hammel de la vente en ligne de cartes postales, de tableaux, voire de partitions de musique. Il en montre une pour piano de Polka Mazurka intitulée « Souvenir de Porrentruy » composée par Aimé Girod⁴ (fig. 16).

Et dire qu'il n'est pas musicien !

⁴ Aimé Girod : professeur d'histoire à l'Ecole de Brest. On sait qu'il est mort en ballon captif en 1886, entraîné par un coup de vent au large de Brest.



Figure 14 Détail du canon du mousquet trouvé dans la villa Turberg. (Photo JLM, 2017)

La maison qu'on vide...

Les maisons naissent, vivent et meurent, comme toutes les espèces du monde vivant. Les recoins des plus anciennes recèlent des trésors insoupçonnés. C'est dans l'une d'entre elles que Vincent Hammel découvre un jour un mousquet (fig. 1 et 14). *Ce n'est pas en soi une arme très rare, déclare ce féru de l'histoire des soldats du feu. Elle équipait la garde armée de la ville constituée de pompiers placés sous les ordres du maître bourgeois. Ces derniers avaient pour mission d'éviter les pillages après un sinistre et étaient chargés de maintenir l'ordre en ville de Porrentruy. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, il n'y avait encore ni police ni armée.* En quelques secondes, l'érudit met la main sur le règlement de la ville de Porrentruy de 1783 :

« Art. XXXIII : Pour assurer l'ordre, aussi bien pour empêcher le vol des effets de la maison où est le feu, aussitôt que les tambours auront battu l'alarme, toute la garnison prendra les armes, fermera les portes des casernes et se transportera en bon ordre et promptement devant la ville, où elle recevra des ordres pour se porter où il sera nécessaire, la garde des portes sera doublée et à chacune sera un membre du magistrat pour ordonner ce que les circonstances exigeront. »



Figure 15 Des stucs de la marbrerie Laville datant de 1925 et 1926. (Photo JLM, 2017)

à Monsieur JANIN
Professeur d'Histoire à l'École Turgot

SOUVENIR de PORRENTROY
(Suisse)
POLKA MAZURKA
Pour PIANO
PAR Aimé GIROD

M.T.

Figure 16 Tout ce qui concerne Porrentruy... (Photo JLM, 2017)

Prix : 6^f

À la Révolution, tous ceux qui avaient une arme ont du la planquer, suppose-t-il. C'est la raison pour laquelle elle s'est trouvée là. Surprenant qu'on l'y ait si longtemps oubliée...

Le hasard et la nécessité

Ayant appris que le bâtiment de la marbrerie Laville allait être déconstruit, Vincent Hammel s'empresse d'aller le photographe. On est en novembre 2007. À proximité, il avise une caisse pleine de stucs (fig. 15), des modèles de plâtre destinés aussi bien à l'ornementation des bâtiments qu'à celle des monuments funéraires. Une bonne partie de ces pièces sont signées A. Laville, et datés de 1925 et 1926. C'était fortuit, explique-t-il. Je fais des photos dans le bâtiment, et j'apprends que tout part à la benne le lendemain. Soit je prends les stucs, soit je les laisse. Que croyez-vous qu'il arriva ? Le collectionneur suspendit à la façade sud de sa maison un vieux grillage et les y fixa.

En tant que collectionneur, j'essaie de conserver une partie de la mémoire de la vie courante. Une pochette d'allumettes, un couteau avec un logo de magasin, le cadeau d'une entreprise d'assurances, des en-têtes de lettres, etc. Cela n'a aucune valeur financière, mais ce sont des objets témoins d'entreprises qui ont fermé et souvent la dernière trace d'une activité disparue.

Quand on a débarrassé les locaux à l'étage de l'ancienne Coopérative bruntrutaine⁵, il a hérité de deux classeurs fédéraux promis à la poubelle. Le premier couvre les années 1957 à 1960 et contient tous les procès-verbaux de la société, les agrandissements prévus de bâtiments, les succursales, les problèmes rencontrés, et même des photos, etc. On y apprend notamment les prix des denrées pratiqués à l'époque. C'est toute la vie du magasin qui est résumée là, et dont il ne resterait sinon aucune autre trace.

⁵ La Bruntrutaine, aux Malvoisins, actuellement les Magasins du Monde.

Objet perdu = mémoire perdue

Hélas, il n'existe aucun plan Alerte disparition, et la chance d'intervenir à temps avant la destruction n'est pas toujours au rendez-vous. Lorsque l'on débaya la maison du photographe Kuster à la rue de Lorette dans les années 2000, une masse de plaques photographiques originales furent à tout jamais perdues. *Au moment de vider un appartement maintenant, constate aussi à regret le citoyen Hammel, on ne s'encombre plus des diapositives, des négatifs ou des films de format super 8, on bazarde. Tout cela a tendance à disparaître... Quand des objets ont été jetés et qu'on a raté le coche, il y a un sentiment de frustration, c'est une perte irrémédiable. Ce qui me dérange, c'est que ce soit détruit. Peu importe si quelqu'un d'autre met la main dessus avant moi, pourvu que cela soit sauvé. Si vous voyez des objets dans une benne, il faut le signaler. Il devrait y avoir des institutions, musées ou autres, à qui les confier.*

Si commun soit-il, l'objet qui disparaît entraîne dans la spirale de l'oubli ce que l'on sait à son propos. Peu à peu, à force de ne plus se souvenir des choses qui nous entourent, nous en venons à perdre une partie de notre histoire, de notre identité en quelque sorte. C'est cela qui contrarie celui qui s'assume comme gardien officieux de la mémoire brunrutaine.

Fierté et plaisir en prime

L'ancien porte-appareil du Centre de renfort de Porrentruy avait pour mission de sauver des gens et des animaux, tenir, éteindre et protéger des êtres et des biens. On croirait qu'au fil du temps, toutes proportions gardées, il s'est assigné une mission similaire de sauvegarde d'un patrimoine multiforme dédaigné des gens. On l'appelle souvent pour lui demander si telle (prétendue) vieillerie l'intéresse. Il accourt. Ce rôle de conservateur, il l'endosse en toute modestie. *Quand on a réussi à sauver quelque chose de la destruction, on*

a une petite fierté personnelle. Le plaisir, il est là. Pas besoin de s'en vanter.

La soif de comprendre participe à cet agrément. Vincent Hammel se documente en amont (avant de mettre la main sur l'objet) et en aval (pour en tirer le maximum d'informations sur son usage ou sa provenance). Il cite en exemple une carte à vocation publicitaire faite par les commerçants et qui était utilisée comme carte postale. Une pratique courante au tout début du XX^e siècle. L'une d'entre elles porte l'enseigne *Épicerie fine À la ville du Havre* (fig. 18). *J'en ai longuement recherché l'endroit exact, qui se trouve finalement au Faubourg de France. La devanture n'a pas changé. Actuellement, on y vend des articles pour bébés. Pourquoi Le Havre ? Ces gens avaient-ils voyagé ? Quel jour la photo a-t-elle été prise ? Un dimanche ? Cela renvoie à d'autres questions, à d'autres objets de curiosité. Il y a comme un jeu où les choses se renvoient à d'autres, chacune ayant son histoire à raconter. Que ce soit une image, un document ou un objet, cela me fait rêver parce que je pense à tout le temps que cette pièce a vécu, aux époques traversées.*

Pour nourrir le rêve

Temples du savoir à l'origine, certaines bibliothèques privées figuraient naguère au rang des marqueurs de statut social. Une belle bibliothèque, ça en jetait ! Comme une voiture de luxe ! De préférence bourrée d'éditions rares, d'ouvrages de collection exhibés pour épater la galerie. Rarement lus. On se rappelle même un pignouf se vantant de n'en posséder qu'une dizaine, mais qui valaient le prix d'un chalet de montagne.

La bibliothèque de Vincent Hammel, elle, est partie de rien. Il l'a bâtie peu à peu au gré de ses appétits de savoir, de ses besoins de rêve et d'évasion. Lui, il voyage dans sa tête. Sa collection de livres est devenue considérable, renfermant à peu près tout ce qui a trait à l'histoire de Porrentruy, de l'Ajoie et du Jura. Au point

qu'il a dû constituer des classeurs - il y en a maintenant 400, ordonnés de façon à retrouver les choses très rapidement.

Cette collection-là a son histoire. Il l'a « commencée » en 1988. L'élément déclencheur en a été la découverte de quelques numéros des *Coup d'œil*⁶ (Fig. 11) de la Société jurassienne d'Émulation.

C'est Roger Monnat, de l'Office du Livre, qui me les a fait connaître et m'a permis au bout de dix ans d'établir la série complète. Je lui dois beaucoup dans la connaissance des livres. Sans lui, je n'aurais sans doute pas commencé une bibliothèque. Dans les Actes de l'Émulation, il y a de tout : de l'histoire, de la recherche scientifique, de l'archéologie, de la spéléologie, de la littérature, des chansons, etc. Tout ce que l'on peut aimer apprendre.

Donc, vive Roger Monnat et vive l'Émulation !

⁶ *Coup d'œil* (1849-1856) Pré-Actes de la Société Jurassienne d'Émulation.



Figure 17 a et b Détail. Quelques sonnettes fixées à une partie de cadre de vélo. « Celles qu'on voit maintenant ne ressemblent à rien... » (V.H.) (Photo JLM, 2017)

CERIE FINE A la Ville du Havre EPICERIE FIN



Figure 18 Une carte commerciale qui intrigue le collectionneur. Qui sont ces gens ?

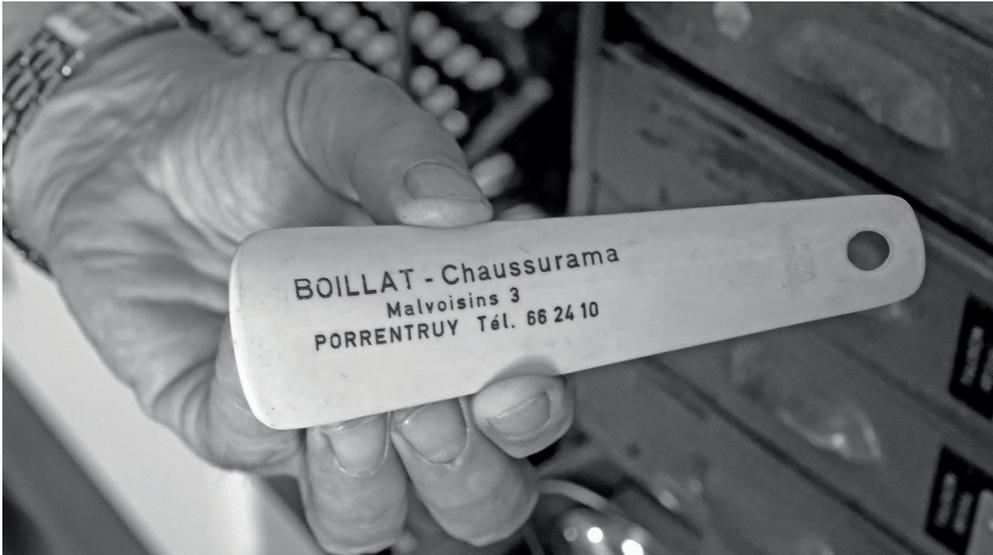


Figure 19 Chaudron bruntrutain. Détail de l'écusson. (Photo JLM, 2017)

Figure 20 Un pot à moutarde. Il s'en produisait à Porrentruy, ainsi que du vinaigre. (Photo JLM, 2017)

Figure 21 Un chausse-pied comme support publicitaire. (Photo JLM, 2017)

Les écrits en complément

Les ouvrages de sa bibliothèque traitent de la vie économique, sociale et culturelle de la ville de Porrentruy. Une bonne partie des choses qu'il collectionne ont un rapport avec soit des plaquettes, soit des livres, insiste-t-il. *Il y a l'objet et ce que l'on en sait. Une bouteille de bière de la brasserie Choquard renvoie à la vie économique et industrielle de Porrentruy. Son fondateur était aussi un notable, un homme politique influent.*

De son propre aveu, ce passionné d'histoire locale possède une quantité impressionnante de règlements de la vie courante édictés par les princes-évêques aux XVII^e et XVIII^e. Par exemple, ces lettres de confirmation aux habitants de quelques villages leur accordant des exemptions sur l'usage des deux moulins de la ville

en contrepartie de neuf bichots⁷ annuels de froment, lettres datant d'avril 1776 et incluant le sceau du prince-évêque.

Vincent Hammel découpe et classe tous les articles de journaux qui paraissent sur Porrentruy, ce qui lui permet entre autres de suivre la carrière prometteuse du jeune Luka Maurer, créateur de mode et designer. Il sélectionne ce qui paraît sur la décharge de Bonfol, mais aussi sur Saint-Ursanne, (*une petite ville intéressante*) et sa course de côte des Rangiers. Il est incollable sur la fusion des communes et celle des paroisses. *C'est important pour l'histoire, ce qui est en train de se faire, ce qui est en train de changer.* (V.H.)

7 Le bichot est une ancienne unité de compte de l'évêché de Bâle (334-549 l), utilisée pour les céréales, analogue au *Malter*. Un bichot valait 24 Boisseaux. Elle fut supprimée en 1877 lors de l'introduction du système métrique (Poids et mesures). <http://www.hls-dhs-dss.ch>



Figure 22 Le système de classement est archaïque, mais efficace. (Photo JLM, 2017). *Je ne lis pas tout. Je lis ce que je juge intéressant, au moins pour savoir de quoi ça parle...* (V.H.)



Figure 23 Quelques hôtes de ces bois... (Photo JLM, 2017)

Carte d'identité

Vincent Hammel est né en 1962. Cuisinier de métier, il a exercé cette profession pendant dix-sept ans. Puis la Municipalité de Porrentruy l'a engagé aux Travaux publics et affecté comme concierge du bâtiment de l'Hôtel-Dieu, emploi qu'il exerce actuellement. Pendant ses années passées comme soldat du feu, puis comme responsable *ad intérim* du matériel et

concierge du hangar des pompiers, il a contribué très activement à la création du petit musée local des sapeurs-pompiers, au développement duquel il s'adonne toujours. Très au fait de l'histoire du corps de Porrentruy, il fait office de guide lors des visites faites à ce musée.

Perronne, un homme à part

Une personnalité bruntrutaine a marqué de son empreinte le collectionneur de l'Allée des Soupirs, qui l'a encore côtoyé. C'est Albert Perronne⁸ (1891 - 1982, fig. 10). *On le connaît généralement en tant que photographe. Il était l'inventeur d'une technique photographique pour la couleur - j'ai d'ailleurs conservé ses cahiers d'essais. Moi, dit-il, je me souviens de l'aviateur, de l'archéologue, du géologue et du spéléologue - il fabriquait ses propres échelles de cordes. Lui, c'était un précurseur et un créateur. Ce qui m'a touché, c'est l'éventail de recherches auxquelles il s'est adonné, qui portent sur beaucoup de domaines. Il venait chez nous à chaque Braderie, pour voir le corso. Notre maison offrait un excellent point de vue. Quand il est décédé en 1982, j'ai renoué avec Odette, sa seconde fille. Nous étions assez proches. Je gardais ses animaux. À son premier déménagement dans l'ancien atelier de son père à l'étage en dessous, on a pu tout garder. Au second, elle a dû faire un énorme tri. En vidant des armoires et des tiroirs, ce qui prend énormément de temps, on entre dans la vie profonde de la famille. Les souvenirs remontent à la surface. Les affaires d'Albert Perronne, c'est ce qui m'a le plus fortement impressionné.*

Un futur cabinet de curiosités ?

Réunies dans l'ancien atelier de l'entreprise de peinture de son grand-père, les collections de Vincent Hammel répondent en partie à la définition de cabinet de curiosités :

Un cabinet de curiosités était un lieu où étaient entreposés et exposés des objets collectionnés, avec un certain goût pour l'hétéroclisme et l'inédit. On y trouvait couramment des médailles, des antiquités, des objets d'histoire naturelle (comme des animaux empaillés, des insectes séchés, des coquillages, des squelettes, des carapaces, des herbiers, des fossiles) ou des œuvres d'art.⁹

Les cabinets de curiosités ont disparu au cours du XIX^e siècle...

La maison du bout des Allées, quant à elle, s'enrichit de vrais trésors. Des trésors inestimables. Comment voulez-vous estimer ce qui est rare, voire unique ?

Mais Vincent Hammel y couve aussi avec un égal soin jaloux des choses « insignifiantes » échappant aux catégories précitées. C'est en raison de cette prétendue insignifiance qu'elles sont rejetées à la benne, à la destruction et à l'oubli. Pourtant, si l'on y songe, aussi modestes soient-elles, ces choses du quotidien, qui ont servi, demeurent de précieux témoins d'un savoir-faire révolu. Elles ont leur noblesse, leur histoire. Le collectionneur de Porrentruy ne cède pas à une simple marotte, il prêche par l'exemple. Tout bonnement, à domicile et à sa mesure, il organise son entreprise de retraitement des traces du passé local. En cela, il fait œuvre utile à l'intention des générations futures : il montre le chemin en pratiquant l'écologie des choses, qui sont porteuses de mémoire.

Chez moi, il y a encore de la place. (V.H.) Les collections de Vincent Hammel continuent de s'agrandir. Que deviendront-elles après lui ? Connaissant le bonhomme, on gagera qu'il y a réfléchi, qu'il prend des dispositions afin que l'ensemble ne parte pas à vau-l'eau. Certes, il a tout inventorié et classé selon un système bien à lui, archaïque si l'on veut, mais efficace. En quelques secondes, il accède à tout ce qui titille sa curiosité et élève son esprit. L'obstacle à la transmission de ce patrimoine, c'est qu'actuellement, l'hôte du 13 de l'allée des Soupirs est le seul à en détenir la clé, le « sésame ouvre-toi ».

⁸ Albert Perronne (Blamont 1891 - Porrentruy 1982), consulter sa notice biographique dans le *Dictionnaire du Jura* publié par La Société jurassienne d'Émulation, dju.ch

⁹ Source : Wikipédia

TENDRE CHENAPAN DU VALLON UNE ENFANCE À CORMORET AVANT 1900

**Souvenirs de Louis-Ulysse II Robert-Charrue notés à 60 ans pour le « groupe des vieux », section de l'Union chrétienne du Loche. Noël 1933.
1873 Cormoret - 1948 Le Loche**

Louis Ulysse II Robert-Charrue, né à Cormoret dans une famille de paysans-horlogers, passera sa vie d'adulte au Loche. C'était le cinquième garçon d'une famille de 11 enfants, dont 9 vivants au moment du décès de sa mère. D'abord graveur sur montre, la crise horlogère le contraint à trier des rubis pour l'horlogerie, tâche ennuyeuse s'il en est. Il n'en laisse rien voir. Il s'adonne au chant choral, une de ses passions, avec l'apiculture et les promenades dans les bois. Le cahier contient en tout 75 « croquis d'enfance », ainsi désignés par l'auteur et numérotés dans un sommaire en chapitres. Il y a d'abord *Première enfance* qui, après une introduction sur la présentation du village de Cormoret, va jusqu'à la mort de sa mère (19). *Deuxième enfance* (de 20 à 75) traite des années scolaires. Cette partie comprend quelques subdivisions : *Événements* (44 et 45), *Les vieux d'alors* (de 46 à 48), *Leurs histoires* (de 49 à 54), *Vieux soldats* (de 55 à 59), *En bande* (de 60 à 68) *Les nouveautés* (69 à 71) et *L'idée de société* (de 72 à 75).

Bien des garnements nés autour de 1940, 1950 se reconnaîtront dans les crasses et les rosseries bien innocentes du jeune Ulysse. Mais aussi dans ses dépités, ses émois et ses joies. L'homme mûr a su restituer avec authenticité son enfance à la campagne. Le carnet de « croquis d'enfance » est un témoignage de première main sur la vie quotidienne au village à la fin du XIX^e siècle. Doué d'un certain talent de conteur, Ulysse a une manière bien à lui de commenter ses (més)aventures, parfois avec autodérision, sans masquer un sentiment de culpabilité. À cet égard, son père Louis Ulysse I, à la fois ferme et enjoué, y apparaît comme un éducateur hors pair, une figure étonnamment moderne.

Les « croquis » sont rédigés dans une langue simple, parfois simpliste, mais la chute (ou la morale) de ces historiettes est bien trouvée.

Les textes sont reproduits conformément au cahier.

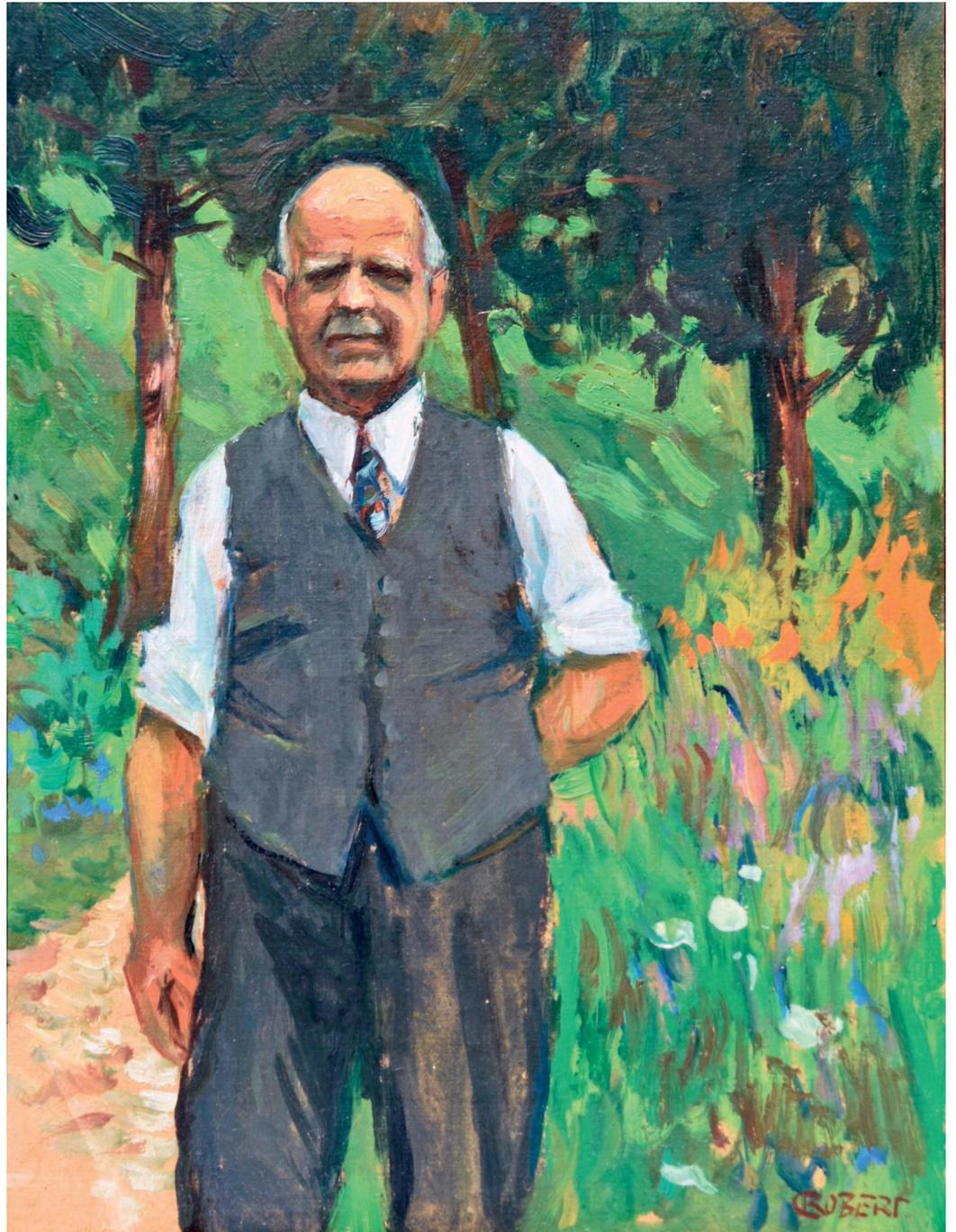


Figure 1 *Portrait de Louis Ulysse II Robert-Charrue* peint par Charles-Henri Robert (1923-1960) qui est un ami de la famille, mais pas un parent. Peinture exécutée d'après une photo au Crêt-Vaillant 14, Le Locle. (Photo Isabelle Roland)

Introduction

Mon village

Juste au milieu du Vallon de St-Imier, là où la Suze s'élargit en rivière par les sources limpides de la Doux et de la Raissette¹, se trouve le joli village de Cormoret. C'est là que je suis né. Mon père y est né également. La famille Robert-Charrue du Locle - des Ponts de Martel y a fait souche, alliée par mon grand-père déjà, par mon père ensuite, aux Liengme.

Émile Robert, rentré de Berlin vers 1834, avait fait, pendant son service militaire - il était horloger - tous les rhabillages de la caserne.

À sa rentrée au pays, il voit dans la Feuille d'Avis des Montagnes qu'on demande un maître d'apprentissage pour un jeune homme à Cormoret. Il y va et il y reste ! La famille s'est à nouveau fixée au Locle dès le printemps 1892.

Première enfance

1 La première culotte

C'est décidé. Pour remplacer la robe à carreaux rouges et verts, maman me façonne une culotte. Drap épais et dur, héritage d'un frère aîné ! Une sorte de taille en futaine² le retenait par le haut. Derrière, tenu par un bouton de chaque côté, une porte ! Maudite porte, elle m'a joué un vilain tour. Les boutons allaient trop dur. À cause d'eux, il y a eu catastrophe. Mauvais débuts dans la vie.

¹ St-Imier y prend ses eaux. Note de l'auteur.

² Futaine : tissu croisé, dont la chaîne est en fil et la trame en coton

9 Jour de pluie

Impossible de sortir. À la maison, il faut être très sage. Papa travaille à son établi. Les montres marchent mal. Dans un coin de la chambre sont suspendus des ciseaux. Bonne affaire. Je tonds avec grand soin ma sœur. La tresse d'abord, les mèches, même les sourcils !

Résultat : pour moi, une bonne fessée. Pour ma sœur, une tête de garçon. Nous nous ressemblions à tel point qu'avec mes habits du dimanche, la voisine la prit pour moi. Quand j'arrivai à mon tour, elle n'y comprit plus rien. Tout se termina dans un bon éclat de rire. J'étais fier de mon œuvre !

14 Les capes

L'hiver s'annonce. Il faut des bonnets aux garçons. Maman m'appelle, je suis le dernier des cinq fils. Avec une espèce de tuyau de drap, elle prend mon tour de tête. Ensuite, elle coupe cinq rondelles au tuyau.

Le lendemain, les capes sont prêtes. Le plus grand a le haut, moi naturellement le bas... du canon de pantalon de papa !

15 La culotte neuve

Encore et toujours coudre et rapiécer !

Pauvre maman, elle a veillé tard. Au matin, tout glorieux, je mets le pantalon rayé. Je retrouve le cousin Camille. En sautant la barrière, un clou me retient. C'est avec une superbe équerre au derrière que je rentre. Rapport au papa. Il regarde l'habit, le reconnaît et dit : « Mon père l'a porté dix ans. Moi, cinq. Et ce crapaud, en moins d'une demi-heure, il le fiche en déroute ! »

Deuxième enfance.

20	x L'école	43	Au Châsseral
21	x En punition	44	L'inondation
22	x Rancune	45	L'électricité
23	Melle Laure	46	Les vieux d'alors.
24	x L'École du dimanche	46	Le petit Pierre-Louis
25	Le grand sce	47	Le grand Pierre-Louis.
26	L'école des grands.	48	Encore plus vieux.
27	Le Candidat		<u>Leurs histoires.</u>
28	Constant Marchand	49	Curieux mélanges.
29	Gottfried	50	Le vieil ancien
30	L'incendie	51	L'ivrogne
31	Les Conséquences	52	Ce que dit le chien
32	x Sans surveillance	53	Remballé.
33	x Leçon personnelle	54	Chez M. le Ministre.
34	La maraude	55	<u>Vieux soldats.</u>
35	Les rouets	55	Sous Napoléon
36	Bovy.	56	L'esprit de l'époque
37	Beauté de l'automne	57	En Prusse. (supprimé)
38	Le train	58	Pourquoi le jurassien servait la France
39	x Le lièvre	59	Pourquoi le Neuchâtois servait la Prusse
40	Éducation		
41	Les fraises		
42	Les Brandons		Suite au 505.

Figure 2 Souvenirs de Louis-Ulysse II Robert-Charrue notés à 60 ans pour le « groupe des vieux », section de l'Union chrétienne du Locle. Noël 1933. Détail du carnet.

18 Hiver 1878-1879

On parla beaucoup de cet hiver. La quantité de neige était telle, qu'un jour, avec une pile de cartons d'horlogerie, je ne pus escalader le rempart élevé au bord du chemin par le passage du triangle.

Vers le printemps, la couche était durcie par le gel. On pouvait se luger n'importe où.

Le pâturage est très en pente. Avec un frère aîné nous partons en trombe à la lisière du bois. Il y avait, au bas, des tas de bois en toises. Perdus dans un nuage de neige, nous sautons par-dessus.

Quelle culbute ! Nous avons bien fait six tours avec notre luge. Griffés par la neige durcie, nous rentrons à la maison, lui grondé, moi jurant comme le corbeau de la fable qu'on ne m'y (re)prendrait plus.

19 Mort de Maman

Ma première enfance, si heureuse dans son insouciance, s'est terminée hélas par le plus terrible événement qui puisse frapper un enfant.

Après des allées et venues qui nous avaient parues suspectes, un soir - on nous avait éloignés pendant le jour - on nous dit que Maman est morte.

Tout est calme et morne dans la grande cuisine. Dans la chambre, on entend pleurer. Des gens viennent et nous embrassent en disant : « Pauvres petits ! ».

Au matin, tout était triste. Notre grande sœur avait les yeux tout rouges. Il semblait qu'elle se retenait de pleurer. Ce n'était déjà plus la même sœur. Elle sentait qu'il fallait faire la maman. Et nous la suivions, dociles. C'est elle qui ouvrit la porte, nous éleva dans ses bras vers le lit. Maman était là, jolie, mais toute blanche. Ce n'était plus maman, elle était déjà au Ciel, on nous l'avait dit.

Deuxième enfance

Louis-Ulysse II, né le 7 août 1873, commence l'école en 1880.

20 L'école

La maîtresse, je l'ai vue dans la rue près du collège ! Elle fait un peu peur ! Elle est grande, forte, a de grosses mains et un peu de moustache.

À mon arrivée, elle dit très fort : « Ah, le voilà ce petit terrible ! » Brrr !

Quand la cloche sonna, elle me prit dans ses bras, courut tout d'une haleine dans l'escalier, et finalement me déposa à ma place, au fond de la classe.

C'était noir, le long banc craquait. Dix minutes après, je mourais d'ennui.

Pauvre gosse avide de liberté ! Dès ce jour, tu es condamné à neuf ans de travaux forcés. Parce que je sentais cela confusément, j'ai aimé l'étude, mais jamais l'école.

21 En punition

Je m'étais échappé à l'heure de la récréation. Avec un camarade, puni également, on nous mit encore plus au fond, au banc des ânes, celui qui craquait le plus.

Pendant la prière finale, mon voisin se mit à cheval sur la caisse à courroies qui remplaçait généralement le sac d'école, et hue Cocotte ! Je me mis à le tirer sur le long banc. Crac - crac - crac.

La prière s'arrête net. D'instinct, je veux fuir, quand je reçois une gifle qui m'envoie rouler sous la table. Mes camarades étaient déjà loin quand je me relevai, hébété.

Elle (la maîtresse) me dit : « Tu peux y aller ! »

22 Rancune

C'est toujours une erreur que d'assommer les gens pour leur apprendre à vivre.

La gifle m'a fait presque détester la grande gaillarde à moustache. C'est surtout ses mains que je ne pouvais souffrir.

Quand elle faisait mes modèles d'écriture, j'analysais les os saillants, les grosses veines et surtout le gros pouce. Je voyais... l'assommoir et non l'écriture. Si j'écris encore maintenant comme un chat, c'est à cause de ses mains.

Quand elle a quitté sa classe pour se marier, j'ai fait « ouf » et j'ai plaint son mari.

23 Mademoiselle Laure

Une jolie petite blonde, fille d'un Liengme du village - tous les Liengme sont de Cormoret - une jolie petite blonde donc, vint prendre la place d'institutrice. Ah, celle-là, je l'aimais. Mais elle ! J'étais son chouchou. Quand les autres ne regardaient pas, j'avais des « becs » à profusion ! Ça m'embêtait un peu, car il y avait des jaloux. Et puis, on n'embrasse pas les garçons. Il est diminué, un garçon qu'on embrasse. Seulement, ça fait plaisir quand même. J'étais presque amoureux !

Mais voilà, j'ai été promu aux examens. Il a fallu se quitter.

Quelques années plus tard, alors que j'étais en Suisse allemande, j'appris la mort de la jolie blonde délicate, et je pleurai.

27 Le candidat

Le vieux maître d'école est mort. La place est au concours. En quelles mains la jeunesse va-t-elle passer ? C'est si important, un bon maître au village.

Un soir d'été vers six heures, un jeune homme se présente à mon père, alors président de la Commission scolaire. « Je viens de Court, j'ai mon brevet de l'École normale de Porrentruy, puis-je avoir la classe de Cormoret ? »

Le père dit : « Asseyez-vous d'abord, mangez avec nous, puis nous verrons ! »

Après souper, les hommes décrochent les faux. « Savez-vous faucher ? On commence justement les foins ! » Le jeune homme sourit ; il prend la faux, et voilà la bande en route. Nous suivions derrière, curieux, la fourche sur l'épaule.

De l'école, pas un mot. L'instituteur fauche comme un diable. Il sue sous son habit noir. On lui passe une blouse.

En rentrant, il est de la famille...

Le lendemain, il est nommé. Du moins, il nous paraît (sous entendu : que cela se passe) ainsi. Le détail : les enfants l'ignorent.

En 1884 - Ulysse a 11 ans, la ferme où vivent les Robert-Charrue est totalement détruite par un incendie. Pendant quelque temps, avant de retrouver feu et lieu à la ferme natale, le « nid » des Robert, les enfants sont placés chez des parents et laissés sans surveillance. Les garçons braconnent des truites dans la Doux.



Figure 3 Louis Ullysse I Robert-Charrue (1836 Cormoret - 1897 Le Locle), le père de l'auteur des croquis, vers 1862. Archives Pierrette Bruand.

32 Sans surveillance

Pendant les mois qui suivirent l'incendie, rien de régulier dans notre vie. Un village de 700 habitants offre peu de ressources.

Aucune ferme disponible, naturellement (sous entendu : pour remplacer celle qui avait brûlé). Il fallut vendre le bétail. Pas d'appartements non plus, au début : on couchait un ici, deux là, chez les voisins, les parents ; on mangeait chez une bonne tante, la sœur de maman. En revenant de l'école, nous nous réfugions là pour faire nos tâches. Nous étions malheureux et désespérés. Papa travaillait au comptoir d'un oncle, on ne le voyait presque plus. La liberté, oui. Mais pas celle-là, elle n'est pas bonne.

Pour se faire une vie, il faut de l'argent, même pour les enfants !

Outre les commissions et le bois entrepris à bûcher³, la rivière offrait une ressource appréciable.

Les deux frères étaient passés maîtres pour pêcher les truites à la main. Pendant qu'ils fouillaient tous les trous connus où le poisson aime à se réfugier, moi je faisais le guet.

Le gendarme nous surveillait.

En sortant de l'école, nous voilà partis parmi les buissons bordant la rivière. Au bout de deux minutes, on me lance la première truite. Elle était trop petite pour être vendue à l'hôtel. Je la tue et la mets dans ma poche. Puis je prépare un barrage dans les graviers du bord. Un grand trou suffit, l'eau y arrive bientôt par infiltration. C'est là que je placerai les grandes truites en attendant de les porter à notre vivier !

Mais qu'arrive-t-il ? Les frères se sauvent sur l'autre bord en criant : « Le bleu ! ». Au canton de Berne, les gendarmes sont verts, mais j'ai compris quand même !

Je me glisse d'un côté derrière les buissons. Pan, le gabelou est là ! Demi-tour rapide pour filer de l'autre côté : le chien m'arrête en me montrant ses crocs. Je suis pris !

« Ton nom, celui des deux qui se sont sauvés. As-tu des poissons ? » Je retournais le petit dans ma poche. « Tu n'en as pas ? On va voir dans ton barrage. Rien ! C'est égal : la preuve du barrage suffit. Je vais faire rapport ! »

Quand je retrouve les frères, ils me fichent une volée en disant : « Ce n'est pas pêcher qui est défendu, c'est de se faire attraper ! »

Il n'y eut pas d'amende ; le papa avait arrangé cela. Il fallut promettre qu'on n'irait plus à la rivière.

En général, je tenais les promesses. Mais les frères, surtout l'aîné, avaient la passion. Impossible de le retenir. Il allait tout seul, résolu, profitant de tous les moments. Près des maisons, sous le pont, à la vue de tout le monde ! « C'est ça qui me réussit, disait-il. » En effet, plus jamais il ne se fit prendre par le gendarme.

³ Bûcher : faire des bûches, fendre

Le pont n'était pas loin. Un jour, à l'heure de midi, (alors que) nous étions déjà à table, notre pêcheur arrive, essoufflé. Il fait semblant de se laver les mains et glisse une superbe truite vivante dans la grosse seille de cuivre. Sauf moi qui me méfiais, personne n'a rien vu. À la fin du repas, l'eau de la bouilloire se mit à chanter ; elle allait cuire ! Pour y remédier, la sœur se lève de table et verse le contenu de la grosse seille. Tout à coup, grand bruit ! La pauvre truite, au contact de l'eau chaude, fait des bonds formidables. On ouvre des yeux tout ronds. « Hé hé ! dit le père ; et la promesse ? Je t'attrape, gredin. »

Le soir - il ne faut rien laisser perdre, papa mangea la truite ! Ça sentait bon, mais personne n'en eut. Le coupable fut placé comme apprenti mécanicien à La Chaux-de-Fonds. Il n'y a pas de rivière !

33 Leçon personnelle

Je m'étais mis à fumer comme un Turc. Afin que ses cigares soient en sûreté, papa les plaçait sur le haut de l'armoire.

Mais il y avait la table au milieu de la chambre ! Doucement, je la tirais à proximité. Atteindre les paquets jaunes était un jeu ! La minute d'après, je filais dehors avec au moins trois bouts. C'était pour la journée. Et ça ne me rendait pas malade !

Naturellement, bientôt papa accusa les aînés et les interrogea. « Ce n'est pas nous, c'est le petit. »

« Ah, c'est toi, petit vaurien ! Viens donc ici ! » Gare (à) la gifle !

Mais non. Le bon papa me mit tranquillement la main sur l'épaule et dit :

« Puisque tu aimes fumer, je veux te donner un conseil. Ne fume jamais avant midi. »

Et sans autre, il s'en va.

J'étais si surpris que la leçon a profité. J'ai continué de fumer des cigares, mais jamais avant midi. Maintenant, je ne fume plus !

34 La maraude

Le vent soufflait en tempête, les pommes du voisin dégringolaient. Vers 10 heures, le soir, je me glisse dehors avant que le père ait condamné la porte avec la perche. À 11 heures, mes poches sont pleines, de même que la blouse ventrue, condamnée par le pantalon. J'ôte péniblement mes souliers devant la maison : papa a le sommeil léger, attention !

Au moyen d'une petite planchette mince glissée sous le vide de la porte - le seuil était usé, je pousse à petits coups la perche. Elle glisse peu à peu, laissant la porte s'ouvrir en proportion. Quand le bras peut passer, la main saisit la perche, et je suis dedans.

Les souliers à la main, je grimpe le rapide escalier. Sur le petit palier, une grosse marche d'au moins 40 cm est à franchir. Lentement, je lève la jambe. Mais je n'ai pas songé à mes poches pleines. La pression inévitable se produit. Dix pommes au moins sont précipitées dans l'escalier avec un bruit infernal de cascade.

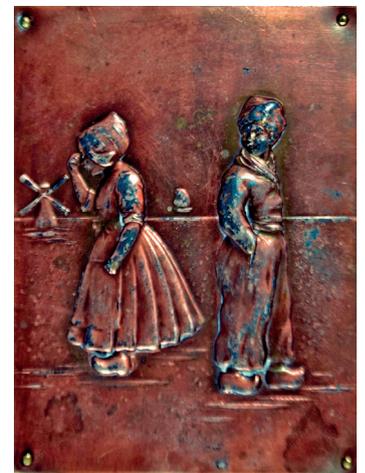


Figure 4 Petit tableau gravé par Louis Ulysse II Robert-Charrue - il était graveur de montres à gousset. Archives de Monique Roland Robert, sa petite-fille. (Photo Isabelle Roland)

D'un bond, je franchis le second escalier et m'enferme dans la chambre, haletant.

Aucun bruit, rien. Papa a cru à la dégringolade d'une pile de bois (il me dit de vérifier la chose le lendemain). N'empêche, j'ai mal dormi - les voleurs dorment toujours mal ! Au petit jour, sans bruit, j'ai ramassé les pommes. J'en ai mangé une, de rage !



Figure 5 Le nid des Robert, à Cormoret. photographie de 1928. Archives Pierrette Bruand Liengme.

36 Bov⁴

Mon père racontait qu'un gros propriétaire, à chaque venue de l'automne, engageait un jeune garçon pour garder son bétail aux champs. Il le prenait à l'essai. Si au bout de trois jours, en parlant du troupeau, le gosse disait « mes vaches », il le conservait.

Sinon, il le renvoyait comme manquant complètement d'aptitude.

Ah ! mes vaches ! C'étaient bien les miennes quand le père Julien me payait mes quatre sous par jour, j'étais fier.

4 Le bovⁱ : le bouvier, le berger, en parler neuchâtelois.

Quand je chantais tout seul sous mon grand parapluie, brûlant quelques bûches que j'avais apportées dans un sac, quand ce sac formé en capuchon faisait manteau, j'étais si heureux sous la pluie d'automne que j'en oubliais l'heure du départ.

Mes vaches même n'y comprenaient rien !

41 Les fraises

Mon amour de liberté fit qu'un après-midi - j'avais tant travaillé le matin à étendre puis à retourner le foin, je filai immédiatement après le repas. La forêt est un refuge plein d'ombre par ces beaux jours. Mais pourquoi cette inquiétude ? Mon devoir, sans doute, était ailleurs ; et puis, j'allais manquer les quatre heures ! Comment faire ? Le cerveau est fertile en combinaisons ! Il y avait de belles fraises. Je fis un énorme bouquet.

A quatre heures, j'arrive dans la grande cuisine. En souriant, le père dit : « Donne-moi cela. » Il fait soigneusement des parts pour tous mais, soigneusement aussi, m'oublie. Mais ce n'est pas tout.

Sans faire aucune allusion à mon escapade, papa commande : « Prends ce râteau ; pendant que nous allons à la « Côtette », tu feras les andains au « Gros champ » ! Ah ! Il portait bien son nom ! Cet immense étendue de foin épais à demi sec, par conséquent lourd, fut la juste punition de ma paresse. Quand vers six heures les hommes vinrent m'aider à finir, papa me dit le plus tranquillement du monde : « Ce n'est pas mal, mon petit, tes andains sont propres. » J'étais fier du compliment !

Le narrateur se souvient qu'en 1882 (9 ans) il y a eu une inondation de la Suze qui mit en émoi le village de Cormoret. En 1886 (13 ans), le village eut l'honneur d'être la première localité de Suisse à bénéficier de l'électricité et de l'éclairage électrique.

En bande

60 Le grand garçon

Les jeunes oiseaux savent très bien se réunir à l'arrière-saison même à la fin de l'été. Ils jouent, se fauflent dans les bosquets et les haies. Ils crient (pépient ?) et se battent.

Dès l'âge de douze ans, le garçon aussi s'émancipe. Fini la vie de famille presque exclusive jusqu'alors. Il faut les amis, les jeux bruyants, les niches de toutes sortes. On fait peur aux filles parce que, plus tranquilles, elles vous observent ! On les déteste et on commence à les aimer.

Je n'échappais pas à cette loi ; au contraire, j'y donnais à plein.

Ce que j'ai fait rager mes grandes sœurs ! Elles qui comptaient beaucoup sur le bon petit garçon, qui était le meilleur pour faire les commissions, pour balayer proprement, surtout pour « aplanir les pierres ». Il suffisait qu'on me monte le cou⁵ et je marchais !

5 Qu'on me monte le cou : qu'on me mette en avant, qu'on me flatte.



Figure 6 Le nid des Robert, de nos jours. Détail. La vigne vierge cache presque entièrement l'angle sud-est. Par rapport à 1928, hormis que les volets étaient remplacés par les fenêtres doubles courantes dans la saison froide, la fenêtre du rez à gauche a été élargie, la petite porte au rez à droite a été remplacée par une fenêtre (c'était probablement l'entrée de l'écurie à l'époque) et quelques petites ouvertures dans la partie boisée supérieure (comme la forme en cœur) semblent postérieures. Ce qui a changé, c'est ce qui se trouve devant la ferme, de l'autre côté de la route. Le mur visible à gauche est toujours là mais complètement caché par une grande haie. Les deux piliers de pierre ont disparu et la configuration du terrain a été modifiée. L'adresse actuelle est Vieille-Route 10 (à env. 100m à l'ouest de la salle polyvalente). La propriétaire actuelle est Françoise Beeler. (Photo Isabelle Roland, légende : Jean Vaucher)

Maintenant, je (me) rebiffais, me défilais en sourdine, sabrais⁶ mon travail. Les pierres à aplanir qu'employait ma grande sœur, c'était pour adoucir les pièces d'horlogerie avant le forage ; ces pierres, je les maudissais. À cause d'elles, pas moyen d'aller retrouver mes camarades ! Je devenais d'une arrogance et d'un sans-gêne dégoûtants.

Un jour, à bout de patience, ma sœur me poursuivait, une de ses grosses pierres à la main, prête à me frapper ! Je franchis une porte, deux portes. Puis, m'arrêtant derrière, j'attends. La porte s'ouvre... Le plus tranquillement du monde, je demandai : « Où vas-tu ? » Pauvre fille, elle était désarmée !

Quelle patience ! Dire que de douze à quinze ans, les parents doivent supporter de pareils ingrats. C'est affreux ! Beau travail pour l'Union cadette⁷ que de chercher à améliorer la mentalité du garçon.

Merci aux moniteurs qui se dévouent.

67 La remise hantée

On entendait couramment dire que la vieille remise dominant la route était hantée.

Plusieurs personnes auraient entendu des bruits de chaînes et des voix !

Je le crois volontiers. C'était nous, tas de galopins ! Dans les nuits bien noires, en nous encourageant mutuellement - nous y croyions un peu malgré tout, nous voulions faire revivre la légende !

C'est sinistre, les bruits de chaînes ! Nous tremblions un peu en nous sauvant ensuite dans les champs. Si c'était vrai, tout de même ?

L'idée de société

72 L'arbalète

Vers quatorze ans, nous nous sentions fatigués des nombreux tours joués un peu partout. Je proposai aux camarades un règlement écrit pour le tir à l'arbalète⁸. Adopté !

Après avoir construit un stand en branches, puis une ciblerie, la fête fut annoncée officiellement. La cueillette (collecte ?) des prix commença. Notre instituteur donna un superbe calepin de cuir. Il y eut toutes sortes de lots. Même un gros lapin. C'était le premier prix.

Un artiste de la localité offrit une jolie étoffe peinte. On en fit une bannière. Au son du tambour emprunté aux pompiers, le cortège s'organisa.

Un certain nombre d'hommes vinrent voir les tireurs à l'œuvre. Je remportai le deuxième prix. C'était le beau calepin de cuir.

C'est l'origine des notes de ce que je me plais à raconter aujourd'hui.

⁶ Sabrer le travail : le faire vite et mal, « à coup de sabre », bâcler.

⁷ Union cadette : L'Union chrétienne de jeunes gens est fondée à Saint-Imier en 1853 par Max Perrot, un immigré genevois ami de Jean-Édouard Barde et d'Henry Dunant. Elle est rattachée à un mouvement mondial, celui des YMCA (Young Men's Christian Associations). Il a pour objectif de travailler au développement physique, intellectuel et spirituel du jeune homme, de favoriser des relations humaines authentiques et de tenter une approche communautaire et personnelle de la foi. (...)

Parallèlement à l'UCJG se développe l'Union chrétienne de jeunes filles (émanation du mouvement YWCA), ainsi que les Unions cadettes, qui, dès 1891, reçoivent les enfants en âge de scolarité. Source : Mémoires d'ici, St-Imier.

⁸ Tir à l'arbalète ; en fait, c'est du tir à l'arc, un arc fabriqué avec du coudrier. L'exemple vient vraisemblablement des hommes adultes du village : Juin 1883, Fête de tir de Cormoret. Février 1884, Inauguration du stand, in *Chronologie jurassienne, de l'époque romaine à nos jours*.

29 Godtfried.

Pendant nos classes vers 13 à 14 ans,
on nous envoyait apprendre l'allemand.

Souvent c'était par échange, c'est pourquoi
mon frère était à Lofingue et Godtfried
chez nous.

Comme le Godtfried de l'histoire que
chacun connaît, le nôtre était un curieux
gaillard. Il tirait tout en bas, cassait
les outils, les raccommodait comme il pouvait.

Tres échauffé à un de ces raccommodages
il se couche ^{un jour} sur le plancher, fouillant
sous l'armoire. On lui demande :

Que cherches-tu Godtfried ? Oh ! un
ficelle pour raccommoder ma fouët,
il disait « ma foit ».

Comme une sentence je lui dis :
« Godtfried, lève-toi. Ta foi la sauve ! »
gras succès se rire pour tous. Godtfried n'a
pas compris :

Figure 7 Souvenirs de Louis-Ulysse II Robert-Charrue notés à 60 ans pour le « groupe des vieux », section de l'Union chrétienne du Locle. Noël 1933. Détail du carnet.

73 Pouvoir absolu

Depuis la fête de tir à l'arbalète, le groupement des « couronnés » était à la tête des gosses du village ! Tout passait par nous ! Malheur à qui ne marchait pas droit ! On appliquait sans miséricorde les règlements ! Pour tout et pour rien, le papier écrit était loi ! La sanction suprême était toujours l'exclusion. Seulement, à force d'exclure, il advint qu'un beau jour, nous fûmes en minorité.

Le camp opposé s'organisait aussi. Comme il était composé d'éléments moins administratifs que le nôtre, au lieu de papiers, leurs règlements furent de bons « stöcks⁹ » coupés dans les haies.

Quand, en pacifistes convaincus (grâce surtout à notre minorité), nous approchions (approchâmes ?) de leur camp retranché, ils se ruèrent sur nous.

Inutile de parlementer ! Le seul moyen était de jouer des jambes. Nous mîmes à profit, sans règlement écrit, le beau sport de la course. Réfugiés dans une grange, après longue discussion, il fut reconnu et bien établi que, quoique ayant reçu des coups de pied au derrière, nous n'avions pas reculé !

74 Quinze ans

Le jour de ma fête, mon père m'appela et me fit le petit discours suivant : « Tu grandis, tu vas bientôt quitter l'école, il s'agit de prendre la vie plus au sérieux ! »

Me sentant coupable et ne sachant où il allait en venir, j'attendais la suite, le dos rond.

Alors, sortant une montre de sa poche, il l'ouvrit, puis me la donna, mais avec cette recommandation : « Tu vois ce beau mouvement, hein ! Elle est jolie, ta montre, elle fonctionne bien ! Maintenant, ferme-la et ne l'ouvre plus ! Mais, quand tu verras tes camarades ouvrir leur montre et gratter dedans avec leur canif, laisse-les faire. C'est toujours une montre... foutue (sic) ! Il riait. Il prévoyait la crise, le bon papa ! Et comme il parlait ! Ce mot, jamais employé jusqu'alors ! Décidément, je deviens homme.

75 Adieu à l'enfance

La montre, comme un symbole, est là dans la poche du gilet devenu trop petit. Les bras, les jambes dépassent l'habit. La voix a des résonances de caverne, puis des sifflements de freins sur les roues !

Tu aimais tant chanter depuis tout petit. Conserve pieusement la berceuse de ta maman, morte alors que tu avais cinq ans. (L'air ?) te revient :

Do... o... do... o...

Pouponnet do

Si le sommeil peut venir

Le poupon veut bien dormir !

Le soir, le souper fini, il ne faudra plus mêler ce fausset au chant des tiens. Ils chanteront à deux voix ! Fais la basse si tu le peux ! Zou !

Contente-toi d'écouter ! Comme les premières émotions de la musique sur ton âme d'enfant.

Souviens-toi également de la course d'école sur le lac de Bienne, la grande classe chantait sur le bateau. Tu avais six ans. Caché sous les jupes de ta grande sœur, tu pleurais tant c'était beau !

À l'école, aux petits concerts qu'organisait le maître, tu mêlais ta voix et ton cœur !

Fini ! La montre toute neuve marquera de nouvelles heures.

L'âge ingrat finira aussi !

Continue de noter. Peut-être, un jour, quand la vieillesse approchera, reprendras-tu ces notes pour raconter ton adolescence !

⁹ *Stöck*, en allemand, bâton de noisetier qu'on taille soi-même, dont se sert pour marcher, éventuellement pour se battre.



Figure 8 Au premier plan : Ulysse II Robert-Charrue, ses petites-filles Pierrette (Bruand-Liengme), Monique (Roland-Robert), Lucienne (Grunder-Robert); à demi-caché : Pierre Liengme, le père de Pierrette; Ulysse III. Au second plan : les deux filles d'Ulysse II, Jeanne et Yvonne (Liengme-Robert), qui est la mère de Pierrette. Debout derrière : Michel Robert. Les enfants d'Ulysse II : Jeanne, Nelly, Yvonne et Ulysse III. Les enfants d'Ulysse III : Lucienne, Monique et Michel. (Photo Nelly Robert) Archives familiales Monique Roland.

Remerciements :

Je remercie ma sœur de cœur Edmée-Jane Merçay-Grimm, petite-nièce de l'auteur, qui m'a fait découvrir ces souvenirs attachants.

Merci aussi au Centre de recherche et de documentation du Jura bernois Mémoires d'ici, à St-Imier, en particulier sa directrice Sylviane Messerli, ainsi qu'Anne Beuchat-Bessire, responsable des archives et médiation. Ces personnes m'ont mis en rapport avec des descendantes de Louis-Ulysse II Robert-Charrue.

Enfin, ma reconnaissance va à Pierrette Bruand, à Monique Roland et à Isabelle Roland, respectivement petites-filles et arrière-petite-fille de Louis-Ulysse II Robert-Charrue, qui m'ont fourni toute la documentation et l'iconographie souhaitée.

HOMMAGE À YVES GIGON

RÉDACTEUR EN CHEF DE *L'HÔTÂ* DE 1992 À 2003

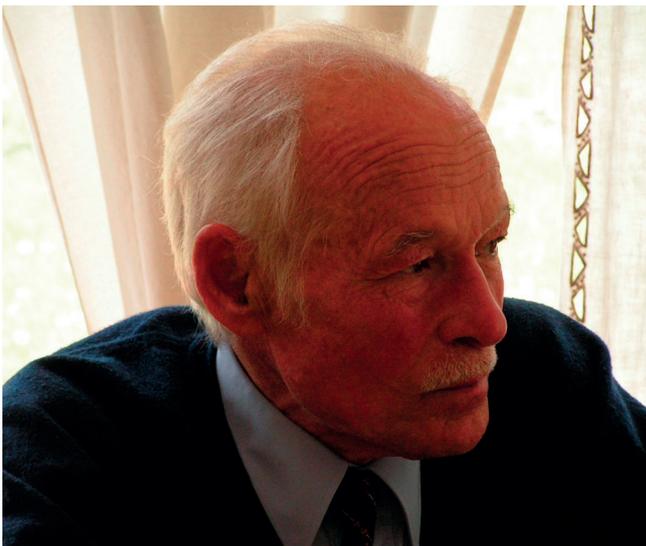
Yves Gigon est nommé rédacteur en chef de *L'Hôtâ* en 1992 en remplacement de l'abbé Georges Schindelholz, qui souhaitait être déchargé de cette responsabilité.

Dans le numéro 16 de *L'Hôtâ*, le comité de l'ASPRUJ rend hommage au travail de Georges Schindelholz et trace d'Yves Gigon le portrait d'un homme d'enthousiasme, curieux de tout, engagé dans les mouvements culturels et sociaux du Jura.

Yves Gigon est né au Noirmont le 12 septembre 1931. Il est l'aîné de six enfants. Son père instituteur devient agent d'assurance et la famille déménage à Porrentruy en 1937. Yves y fait toutes ses classes, y compris l'école d'horlogerie, dont il sort avec le diplôme d'horloger complet en 1951.

Yves préside aux destinées de *L'Hôtâ* du numéro 16 en 1992 au numéro 27 en 2003. Il ne fait que deux apparitions dans ces douze numéros, les éditoriaux étant l'apanage du président de l'ASPRUJ. Dans le numéro 16, il cosigne avec Roger Châtelain un article intitulé « Une éolienne aux Franches-Montagnes en 1910 » (eh oui, on parlait déjà d'éolienne au début du XX^e siècle aux Franches-Montagnes !) et il signe dans le numéro 21 un article traitant des « Clôtures et enceintes mégalithiques dans le nord du Jura ». Il s'implique également dans l'élaboration et la publication, en 2003, du « Grimoire », ouvrage de magie collective. Toutes ces activités témoignent de ses multiples centres d'intérêt.

Mais l'essentiel du travail d'Yves a consisté, numéro après numéro, à trouver des sujets d'article, des auteurs pour les rédiger, à relancer les retardataires, à retravailler les textes livrés, à les illustrer, à les mettre en page et assurer finalement l'impression de *L'Hôtâ*. Travail de l'ombre, souvent ingrat, qu'Yves a fourni en bénévole fiable et consciencieux.



Yves Gigon (Archives familiales)

Dans la plaquette retraçant les 40 années de l'ASPRUJ, un oubli s'est malencontreusement glissé. Le comité de l'ASPRUJ présente ses sincères excuses à Madeline Barthe-Vuilleumier, qui fut rédactrice en chef de *L'Hôtâ* du numéro 34 au 35.

Tandis que nous avons pu compter sur Hélène Boegli-Robert pour amener le numéro 36 à bon port.